Le Monde



HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 51
JUIN 2019

LES CONQUISTADORS

EN 1519 CORTÉS S'EMPARE DU MEXIQUE

MYCÈNES

A-T-ON TROUVÉ LA TOMBE D'AGAMEMNON ?

PHARAON

UNE JUSTICE AU NOM DES DIEUX

NOTRE-DAME

VIOLLET-LE-DUC SUSCITE LA POLÉMIQUE

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE
& CIVILISATIONS
NUMÉRO 51

FLORIAN KOPP / AGE FOTOSTOCK

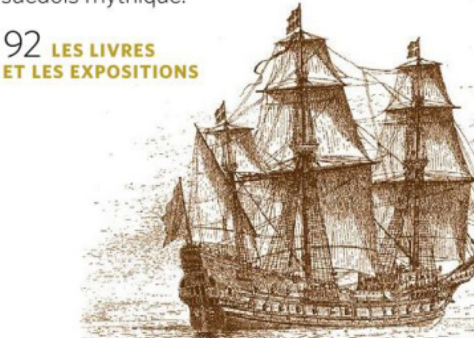
Le dossier


SCALA, FLORENCE

Les grands articles

Posés sur la 4e de couverture :
- pour les abonnés France métropolitaine : un catalogue Linvosges,
- pour les abonnés Belgique : un encart Caritas.

Les rubriques


BRIDGEMAN / ACI



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : LA PRISE DE TENOCHTITLÁN, TIRÉE DE LA SÉRIE *LA CONQUÊTE DU MEXIQUE* ÉCOLE ESPAGNOLE. XVII[e] SIÈCLE. *COLLECTION PRIVÉE.* © BRIDGEMAN IMAGES

Le Monde — NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction artistique : BRUNO HOUDOU
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : D. AGUT-LABORDÈRE, X. ARMENDÁRIZ, A. BLASCO VALLÉS, J.-J. BRÉGEON, S. BRIET, J. M. GONZÁLEZ OCHOA, S. GRUZINSKI, I. HERNÁNDEZ, I. LÓPEZ CÉSAR, M. MOVELLÁN LUIS, C. MYCINSKI, V. GIROD
Traduction : A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, N. LHERMILLIER, A. LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante de direction : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA, RYM EL OUFIR

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique. Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org
• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. *ISSN :* 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr



Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AUBIN, certifié PEFC.
Eutrophisation : PTot = 0,011 kg/tonne de papier



Histoire & Civilisations est édité par **MALESHERBES PUBLICATIONS**
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir
ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII[e] et le III[e] s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.

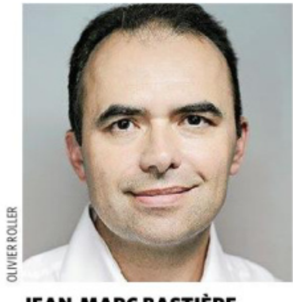


ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE
DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIX[e] siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

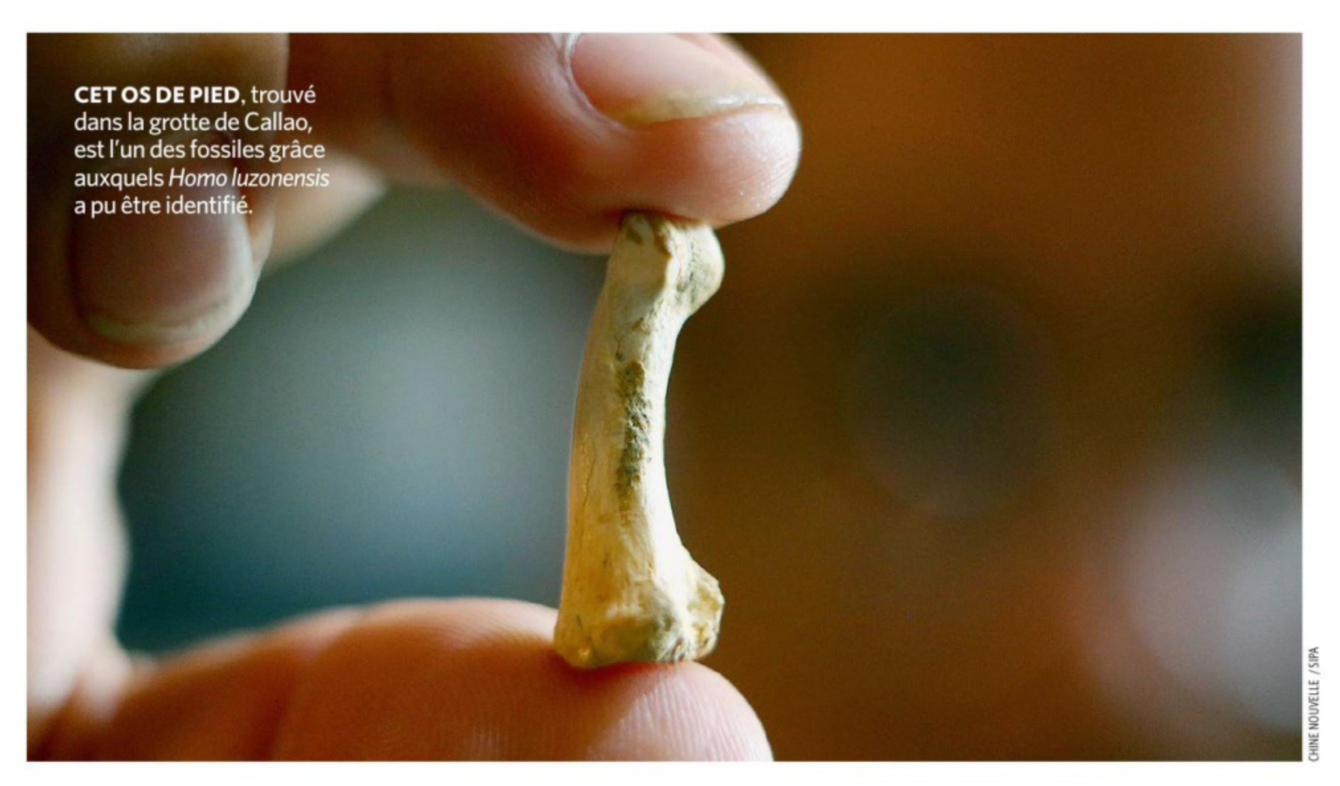
Il y a cinq siècles, Cortès, personnage aussi cruel que charismatique, commençait la conquête du Mexique. Comment a-t-il pu, en une dizaine d'années et avec une poignée d'hommes, conquérir le puissant empire des Mexicas (ou Aztèques) et ses 20 millions d'habitants ? C'est un événement historique majeur. **L'Amérique entrait sous domination européenne.** Pourtant, aucun projet de conquête n'est autorisé ni commandité par le roi d'Espagne. Risquant tout, Cortès prend une initiative personnelle. Mais il fait preuve d'une habilité tactique et stratégique hors du commun.

Il faut dire qu'il n'aurait pas réussi sans alliés. Des dizaines de milliers d'indigènes l'épauleront. Les Espagnols, en effet, affrontèrent un **empire fractionné** en une multitude de villes et de seigneuries. La principale : l'orgueilleuse et dominatrice Tenochtitlán, l'actuelle Mexico, la cité des Mexicas souvent détestés. D'autres causes favorisèrent aussi le succès du conquistador. Les Espagnols apportèrent avec eux des maladies contre lesquelles les natifs n'étaient pas immunisés. Le choc microbien entraîna la mort de millions d'individus. Autre explication : les Aztèques ne saisirent pas tout de suite les intentions des Espagnols. Quand ils comprirent, il était trop tard. Par ailleurs, l'armement européen ne joua pas le rôle décisif qu'on lui a prêté. L'historien Serge Gruzinski remet aussi en cause l'idée selon laquelle les indigènes auraient été quelque peu passifs à cause de prophéties leur faisant percevoir les Espagnols comme des êtres divins. Sans doute s'agit-il d'un récit *a posteriori* pour justifier l'humiliation de la défaite.

PRÉHISTOIRE

Notre cousin *Homo luzonensis*

La famille humaine s'agrandit : la découverte d'os appartenant à trois individus, dans une grotte des Philippines, a permis d'identifier l'existence d'une espèce vieille de 67 000 ans.



CET OS DE PIED, trouvé dans la grotte de Callao, est l'un des fossiles grâce auxquels *Homo luzonensis* a pu être identifié.

CHINE NOUVELLE / SIPA

L'arbre des hominidés est décidément foisonnant. Voici le dernier venu : *Homo luzonensis*, une nouvelle espèce humaine différente d'*Homo sapiens*, découverte par une équipe internationale dans la grotte de Callao, sur l'île de Luçon, dans le nord des Philippines. Soit un ensemble de 13 restes fossiles datant d'environ 67 000 ans. Après l'Afrique et l'Europe, sur lesquelles se concentraient les recherches, c'est en Asie que surviennent les découvertes depuis une quinzaine d'années.

En 2007 déjà, un petit os du pied (métatarse) avait été trouvé dans la grotte. Il a fallu attendre 2015 pour que d'autres restes humains soient mis au jour : 7 dents, des phalanges et un morceau de fémur d'enfant, le tout provenant de trois individus différents. S'agissait-il d'ancêtres d'une population des Philippines ? Durant trois ans, les chercheurs ont procédé à des analyses sur la structure des fossiles et ont observé les dents à l'aide de scanners à rayons X : leur morphologie dotée de trois racines est proche de celle des australopithèques ; mais elles présentent aussi des composantes modernes, les molaires petites et simples sont proches de celles d'*Homo sapiens*. Une courbure prononcée de la phalange laisse supposer qu'ils étaient bipèdes et savaient grimper aux arbres. C'est cette étrange combinaison qui a poussé les chercheurs à déclarer qu'il s'agissait d'une nouvelle espèce. Et à publier un article qui a fait la une de la revue *Nature*, dont le premier auteur est Florent Détroit, du Muséum d'histoire naturelle.

Une venue mystérieuse

Comment ces *Homo luzonensis* sont-ils arrivés aux Philippines, qui étaient séparées du continent, contrairement à l'Indonésie ? La question reste ouverte, de même que celle de leurs ancêtres. Mais en attendant des études complémentaires, cette découverte atteste de la diversité des hominidés. À titre de comparaison, *Homo sapiens* est arrivé en Chine il y a plus de 100 000 ans, *Homo erectus* a vécu à Java jusqu'à il y a 70 000 ans et *Homo floresiensis* (ou homme de Florès), découvert en 2003 en Indonésie sur l'île de Florès, vivaient entre 100 000 et 60 000 ans av. J.-C. Ces espèces ont donc occupé une partie du continent à la même époque et ont pu se rencontrer.

Les Étrusques friands de la Corse

Le riche hypogée d'un haut personnage récemment excavé près d'Aléria confirme la place stratégique qu'occupait l'île de Beauté dans les réseaux d'échanges étrusques.

La civilisation étrusque, apparue au VIIIe siècle av. J.-C. dans la péninsule Italienne, s'est étendue en Corse, comme en témoigne une nouvelle tombe mise au jour à Aléria par les équipes de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives). Elle se situe sur la parcelle d'un particulier, au lieu-dit Lamajone, où les fouilles avaient déjà révélé des voies de circulation antiques et une nécropole romaine.

Cet hypogée étrusque, daté vers 350-300 av. J.-C., se situe à 2 m de profondeur, au bout de marches et d'un couloir de 6 m de long, et se compose d'une chambre semi-circulaire creusée dans la roche. La tombe n'a jamais été pillée, car elle était obstruée par un amas d'argile, de tessons, de cailloux et de charbon.

En position de libation

Dans une alcôve, un squelette entier reposait ; une chance, car le plus souvent l'acidité des sols dans l'île détruit les os. Sa position semi-fléchie sur le côté peut évoquer l'attitude adoptée lors des libations, selon les archéologues. Il s'agit sans doute d'un personnage de haut rang. Des gobelets à grande anse, trois coupes à vernis noir et des poteries étaient disposés autour de son crâne. Dans les années 1970, à 800 m de là, des tombes de culture étrusque datées entre 500 et 259 av. J.-C. avaient déjà été découvertes, ainsi que 4 500 objets, dont des vases attiques et des équipements militaires de guerriers aujourd'hui partiellement présentés au musée d'Aléria. Il s'agit de l'un des ensembles funéraires étrusques les plus riches trouvés hors d'Italie.

PHOTOS : PASCAL DRUELLE / SERVICE DE PRESSE

▲ **L'ÉQUIPE DE FOUILLE** EST AU TRAVAIL SUR LE SITE DE LA NÉCROPOLE ÉTRUSQUE D'ALÉRIA-LAMAJONE.

Située le long des routes maritimes entre la Ligurie et le sud de la France, la Corse intéressait les Grecs, les Carthaginois et les Étrusques. Après la bataille d'Alalia (le nom antique d'Aléria), qui opposa ces trois peuples vers 540-530 av. J.-C., elle intégra vers 450 av. J.-C. la sphère d'influence étrusque, et une population stable s'y établit. Jusqu'à ce que l'île soit conquise par les Romains en 259 av. J.-C. ■



◀ **BAGUE** À CHATON REPRÉSENTANT UN PETIT ANIMAL JOUANT AVEC UNE PELOTE, DÉCOUVERTE SUR LE PUBIS DU DÉFUNT.

ARCHÉOLOGIE MÉSOAMÉRICAINE

Xipe Totec, la peau sur les os

Un lieu de culte dédié au dieu aztèque de la Fertilité et de la Guerre vient d'être mis au jour pour la première fois au Mexique. On y pratiquait la cérémonie de l'écorchement des captifs.



FRAGMENTS D'UNE STATUE DE XIPE TOTEC, DÉCOUVERTE SUR UN SITE ARCHÉOLOGIQUE MEXICAIN PRÈS DE TEHUACÁN. LA TÊTE DU DIEU AVAIT LA FORME D'UN CRÂNE AUX YEUX GLOBULEUX.

Retrouvez notre dossier sur la conquête du Mexique p. 68.

MELITON TAPIA DAVILA / AP / SIPA

Xipe Totec, l'un des dieux aztèques majeurs, ressurgit à l'occasion de la découverte d'un temple sacrificiel qui lui était dédié, dans le centre du Mexique. Cette divinité de l'époque préhispanique, associée à la fertilité, à la régénération des cycles agricoles et à la guerre, est connue pour son habit de peau humaine, qui symbolisait le renouveau de la terre au printemps. Son nom signifie d'ailleurs « Notre Seigneur l'écorché », et ce dieu était célébré par des sacrifices humains.

C'est la première fois qu'un temple directement associé au culte de Xipe Totec est mis au jour. Fouillé par des archéologues de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire (Inah) de Mexico, il se situe dans l'État de Puebla, près de la ville de Tehuacán, et aurait servi entre 1000 et 1200. Mesurant 12 m de long, il est composé de deux autels pour les sacrifices et abrite trois sculptures en pierre volcanique, qui représentent des crânes et un buste couvert de peau. La fête la plus importante à l'époque était le *tlacaxipehualiztli*, ce qui signifie en langue nahuatl « mettre la peau de l'écorché ».

Sacrifices en série

La cérémonie se tenait sur deux autels circulaires : des captifs étaient mis à mort et dépecés ; pour honorer le dieu, les prêtres revêtaient la peau des sacrifiés. Après les célébrations, cette peau était déposée dans de petites cavités et gardée comme un objet sacré. La sculpture du torse de Xipe Totec, fragmentée sous forme rituelle, possède un trou dans le ventre, dans lequel était placée une pierre verte destinée à lui donner vie pour les cérémonies. Ce dieu, dont l'influence fut reconnue par de nombreuses civilisations du golfe du Mexique, arrive dans le peloton de tête du panthéon des Popolocas et des Aztèques. Les fouilles se poursuivent, et les objets mis au jour seront exposés dans le musée du site archéologique de Ndachjian-Tehuacán.

Les frères Grimm, chasseurs de contes

En 1807, Jacob et Wilhelm Grimm commencent à collecter des contes populaires allemands. Un patrimoine culturel national qui leur ouvrira les portes de la renommée littéraire.

Une vie au service de la littérature

1785

Naissance à Hanau, dans la Hesse où travaille leur père, de Jacob Grimm et, l'année suivante, de son frère Wilhelm.

1807

Les frères Grimm commencent leur compilation d'histoires et de contes populaires allemands.

1812

À la fin de l'année, les frères Grimm publient leur collection de contes, qui obtient un grand succès public.

1837

Jacob et Wilhelm sont démis de leur poste de professeurs à Göttingen pour avoir critiqué le roi de Hanovre.

1863

Jacob Grimm meurt à Berlin. Quatre ans plus tôt, son frère Wilhelm est décédé dans la même ville.

Dans les premières années du XIX[e] siècle, les écrivains allemands Clemens Brentano et Achim von Arnim décident de rassembler une collection de poésies s'inspirant des contes populaires allemands, qui paraîtra en trois volumes, de 1805 à 1808, sous le titre *Le Cor merveilleux de l'enfant*. Brentano et Arnim faisaient partie du cercle romantique de Heidelberg et ils étaient de fidèles disciples des théories de Johann Gottfried von Herder, qui affirmait que la poésie était l'âme, ou l'esprit, d'un peuple. Pour recouvrer et comprendre cet esprit, propre à chaque nation, il fallait rassembler les témoignages des littératures populaires disparues. Suivant ces postulats, les deux amis s'efforcèrent de rechercher les trésors de l'ancienne poésie populaire allemande, que l'on croyait perdus, pour les sauvegarder et les restituer au peuple.

En 1806, Brentano écrivit de Heidelberg à son beau-frère, Friedrich Carl von Savigny, professeur à l'université de Marbourg, pour lui demander s'il connaissait à Cassel une personne susceptible de se rendre à la bibliothèque pour essayer de retrouver et de recopier pour lui un ancien poème. Savigny pensa aussitôt à l'un de ses étudiants, un garçon de 21 ans du nom de Jacob Grimm, qui accepta la mission avec son frère Wilhelm, d'un an son cadet.

Un travail de terrain

Jacob et Wilhelm étaient natifs de Hanau, dans la principauté de Hesse-Cassel. À l'âge de 10 ans, ils avaient perdu leur père, fonctionnaire, ce qui avait plongé sa nombreuse famille (une fratrie de cinq frères et une sœur) dans de graves difficultés économiques. C'est uniquement grâce au soutien d'une tante résidant à la Cour qu'ils purent continuer leurs études et, en 1802, déménager à Marbourg pour étudier le droit. Ils ne pouvaient imaginer qu'ils verraient naître là une vocation qui déterminerait leur vie.

En effet, la commande de Brentano poussa Jacob et Wilhelm Grimm à s'engager dans un projet personnel

La commande de Brentano offrit aux Grimm un projet qui les occupa jusqu'à leur mort.

CLEMENS BRENTANO. PAR EMILIE LINDNER. XIX[E] SIÈCLE.

AKG / ALBUM



DEUX PROFESSEURS SUBVERSIFS

EN 1829, les frères Grimm entrent à l'université de Göttingen en qualité de professeurs (Wilhelm est un temps bibliothécaire avant d'enseigner). Cependant, cette tranquillité est troublée en 1837, quand les frères signent une lettre de protestation contre le souverain Ernest-Auguste I[er] de Hanovre pour sa décision d'abolir le régime constitutionnel instauré quatre ans plus tôt. Jacob et deux autres professeurs sont exilés du territoire du Hanovre. Lors de la révolution de 1848, Jacob sera élu député à l'Assemblée nationale de Francfort.

LES FRÈRES GRIMM. JACOB POSE DEBOUT ET WILHELM ASSIS. DAGUERRÉOTYPE, VERS 1850.

AKG / ALBUM

de grande ambition : élaborer une compilation de contes populaires à laquelle ils donnèrent le nom de *Contes de l'enfance et du foyer* (en allemand *Kinder-und Hausmärchen*). Dès que les frères commencèrent à travailler sur les contes, ils prirent conscience que ceux-ci étaient un témoignage du passé allemand dont on ne pouvait se priver. Jacob lui-même affirma un jour qu'il n'aurait pu travailler avec autant d'ardeur sur des textes apparemment si modestes s'il n'avait pas été certain de l'importance qu'ils pourraient avoir pour la compréhension de la poésie, de la mythologie et de l'histoire de l'Allemagne. À la fin de 1806 ou au début de 1807, les frères travaillaient déjà à cette compilation. Au départ, ils s'appuyèrent sur des récits oraux, car ce procédé promettait plus de possibilités d'obtenir de bons résultats, et ils recherchèrent sans cesse de nouveaux conteurs, surtout des vieilles femmes de la campagne. Mais les trouver et obtenir les contes si désirés fut parfois une tâche ardue.

Nous savons aujourd'hui que tous les contes des frères Grimm ne reposent pas sur des récits oraux. Certains étaient des variantes, orales et écrites, de compilations de contes déjà publiées, telles celles de Madame d'Aulnoy, de Charles Perrault, de Gianfrancesco Straparola, de Giambattista Basile et des *Mille et Une Nuits*, le classique de la littérature arabe, ainsi que des premières collections de contes allemands : celles de Johann Karl August Musäus et de Benedikte Naubert.

Toujours est-il que plus de 20 personnes contribuèrent à l'entreprise par leurs récits. On compte parmi

PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE de Hanau, lieu de naissance des frères Grimm. Au centre se dresse la statue qui les représente.

TEKA77 / GETTY IMAGES

elles les six filles du pharmacien Wild, qui était voisin des Grimm à Cassel (l'une d'elles, Dorothea Wild, épousa plus tard Wilhelm), ainsi que Friederike Mannel, la fille du pasteur de la localité proche d'Allendorf, les sœurs Hassenpflug, les six filles de la famille Haxthausen, sans oublier les sœurs Droste-Hülshoff dont l'une, Annette, deviendra la poétesse la plus remarquable du XIXe siècle allemand. Mais celle qui apporta le plus à la collecte de contes fut sans aucun doute Dorothea Viehmann (née Pierson), fille d'un immigré huguenot, qui résidait dans les environs de la ville de Cassel. Ainsi, tout le matériel des contes, à de rares exceptions près, fut exclusivement apporté par des femmes.

Ce fait est remarquable, car il ne faut pas oublier que nombre d'entre elles avaient reçu une éducation francisée, soit en raison de leur origine huguenote, soit parce qu'à cette époque il était de bon ton d'éduquer les filles des hautes classes de la société dans la culture française. Il n'est donc pas surprenant que certains des contes transmis par ces femmes soient en fait des versions des contes de fées français, arrivés en Allemagne à travers les collections de Madame d'Aulnoy et d'autres auteurs, et fréquemment utilisés pour apprendre aux enfants la langue du pays voisin. Mais il est surtout notable

DES RÉCITS CRUELS

LA VERSION de *Cendrillon* par les frères Grimm est plus sanglante que celle de Perrault. En effet, les sœurs se tranchent l'une un orteil, l'autre le talon, pour que leurs pieds entrent dans la pantoufle. De plus, le jour des noces de la jeune fille, les colombes amies de Cendrillon crèvent un œil aux deux sœurs à leur entrée dans l'église, et l'autre œil à la sortie.



COUVERTURE DE L'ÉDITION DES *CONTES* DE GRIMM PUBLIÉE EN 1865.

NORTH WIND PICTURE / ALAMY / ACI



LES FRÈRES GRIMM écoutent Dorothea Viehmann narrer un conte pour enfants. Par Louis Katzenstein. XIXe siècle.

BRIDGEMAN / ACI

que les narratrices des contes soient des femmes de la haute bourgeoisie ayant reçu une bonne éducation, et non des paysannes.

Des passeurs de mémoire

Les frères publièrent leur collection à la fin de 1812, grâce à l'accord que conclut Achim von Arnim avec un imprimeur de Berlin. La reconnaissance ne se fit pas attendre : « Les contes nous ont rendus célèbres dans le monde entier », écrivit Wilhelm Grimm à son frère dès le 14 octobre de la même année. Une des raisons de ce succès vient sans doute de la rigueur des frères Grimm, qui reproduisaient les récits originaux sans rien ajouter. Ils se considéraient avant tout comme des philologues, des collectionneurs, des transmetteurs et des conservateurs d'un trésor populaire, contrairement à leurs prédécesseurs qui avaient librement adapté les récits populaires, leur donnant une forme littéraire dans l'esprit des collections de contes italiens ou français qui circulaient dans toute l'Allemagne.

Des éditions successives de l'ouvrage furent publiées pendant une quarantaine d'années. De 1807 à 1810, c'est Jacob qui travailla le plus sur les contes, les publiant dans des journaux et des almanachs pour témoigner de la persistance orale des anciens mythes et épopées allemands. Mais c'est Wilhelm qui les publia ensuite dans des almanachs pour enfants, posant ainsi les bases de ce qui deviendrait leur principal public. Pour adapter les contes au jeune lectorat, Wilhelm en retoucha partiellement le style et le contenu. Par exemple, dans la première version de *Blanche-Neige*, la méchante reine n'était pas la marâtre de la fillette, mais sa propre mère, de même que, dans l'édition de 1812 de *Hansel et Gretel*, c'était la mère, et non la marâtre, qui envoyait les enfants dans la forêt pour qu'ils y meurent d'inanition ou dévorés par les bêtes sauvages.

La combinaison de la compilation scientifique de Jacob et de la réécriture stylistique de Wilhelm a produit l'œuvre magnifique que nous connaissons et qui occupe une place si importante dans la littérature occidentale, faisant des contes des frères Grimm le livre allemand le plus édité et le plus traduit de tous les temps. ■

ISABEL HERNÁNDEZ
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE DE MADRID

Pour en savoir plus

TEXTE
Contes
J. et W. Grimm, Éditions Corti, 2017.



Le tunnel sous la Tamise, pionnier et périlleux

Le projet dans lequel se lance Marc Brunel en 1823 est titanesque : creuser un tunnel reliant les deux rives de Londres. Une entreprise qui, bien que novatrice, se révèle très vite ardue…

Dès le début du XIXe siècle, l'augmentation du trafic de marchandises sur le cours de la Tamise, liée au développement industriel croissant, démontre aux Londoniens la nécessité de relier les quais situés sur les rives nord et sud du fleuve. La solution la plus évidente aurait été la construction d'un pont, mais celle-ci était incompatible avec la navigation des grands cargos à voile et hauts mâts qui sillonnaient le fleuve. Un tunnel se révéla donc le seul moyen de transporter les cargaisons entre les deux berges sans gêner la circulation fluviale.

On avait bien une expérience dans le secteur de l'extraction minière, mais c'était la première fois que l'on envisageait la construction d'un tunnel sous un fleuve d'une telle envergure. Le premier à le tenter fut l'ingénieur anglais Ralph Dodd. Mettant à profit le soutien des militaires – qui s'étaient montrés intéressés par un tunnel offrant la possibilité de déplacer des troupes en cas de conflit –, celui-ci obtint l'appui du Parlement. C'est ainsi qu'en 1798 il entreprit les travaux devant relier Tilbury à Gravesend, à l'embouchure de la Tamise. Les difficultés étaient grandes, et l'installation d'une pompe à vapeur pour assécher d'éventuelles infiltrations fut insuffisante. Après quatre années d'inondations et de nombreuses difficultés, les travaux furent abandonnés.

Richard Trevithick, constructeur de la première locomotive, et Robert Vazie, deux ingénieurs britanniques



VUE DE LA SECTION du puits d'accès et du tunnel pendant les travaux d'excavation, avec les ouvriers travaillant sous le lit du fleuve.

CLAUS LUNAU / SPL / AGE FOTOSTOCK



JASON HAWKES / GETTY IMAGES

LE FLEUVE N'EST PAS UNE BARRIÈRE

ACTUELLEMENT, plus de 20 tunnels passent sous le lit de la Tamise. À l'intérieur circulent le métro et les trains, mais aussi les câbles et les canalisations qui traversent la ville. L'image ci-dessus montre Wapping (à gauche), où se trouve l'entrée nord du tunnel de Brunel. À côté de lui, le tunnel de Rotherhithe, inauguré en 1908, traverse cette même section du fleuve.

reconnus, conçurent en 1805 le Thames Drift Tunnel, un tunnel de 366 m de long qui devait relier les berges des districts londoniens de Rotherhithe et de Wapping sous le lit de la Tamise. Ils commencèrent par creuser un petit tunnel attenant au principal, ne mesurant que 90 cm de large sur 1,50 m de haut. L'excavation se heurta à plusieurs accidents géologiques, dont une strate de sable inondée d'eau sous pression. Après de nombreuses difficultés et plusieurs inondations, l'ouvrage fut lui aussi interrompu alors qu'il avait atteint une longueur de 305 m.

La tentative avortée de Trevithick et Vazie avait cependant fourni des données sur la structure géologique, la disposition et la profondeur approximative des couches de terrain sous le fond du fleuve. Ces connaissances facilitèrent la tâche de l'ingénieur franco-britannique Marc Brunel, l'incitant à approfondir le sujet, notamment pour déterminer la profondeur la mieux adaptée à la canalisation de son tunnel, de façon à réduire les risques d'inondations et à concevoir une méthode de construction viable. En 1818, ces études l'amenèrent à déposer un brevet pour un bouclier de forage circulaire révolutionnaire, précurseur des tunneliers modernes. Il perfectionna ultérieurement son invention et, en 1823, publia dans *Mechanic's Magazine* un article qui décrivait un nouveau bouclier de forage, cette fois-ci rectangulaire.

Près de 400 m sous la terre

Parallèlement à ces inventions, Brunel réalisa des sondages dans le lit du fleuve pour compléter ses informations géologiques. En septembre 1823, il proposa un plan pour la construction d'un tunnel sous la Tamise, qu'il présenta à l'Institution of Civil Engineers. Le tunnel unirait les berges de Rotherhithe et de Wapping sur une longueur de 1 250 pieds (381 m). Il serait composé de deux tunnels parallèles, communiquant entre eux au moyen d'arcades, le tout réalisé en brique sur une hauteur de 6 m

La technologie inventée par Brunel anticipe les tunneliers modernes.

MARC BRUNEL. 1835. *NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES.*

BRIDGEMAN / ACI

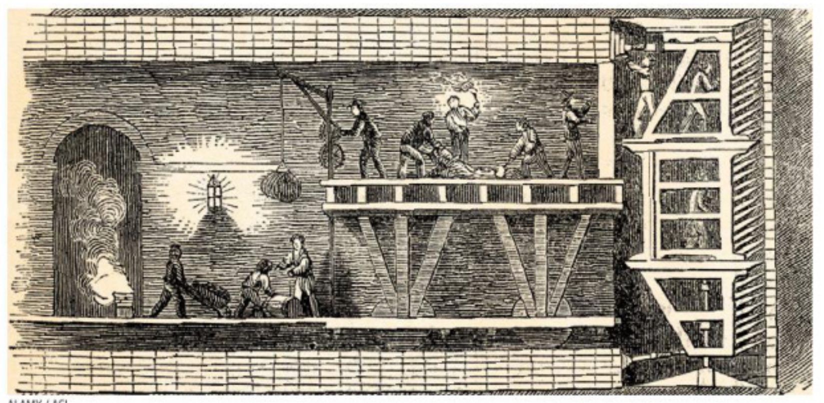
Entrée nord, dans le quartier de Wapping, à près de 400 m de l'autre extrémité du tunnel.

SECTION DU TUNNEL de la Tamise sur une gravure en couleur du XIXe siècle. On y voit aussi la brèche et l'inondation des travaux de 1827.

SSPL / AGE FOTOSTOCK

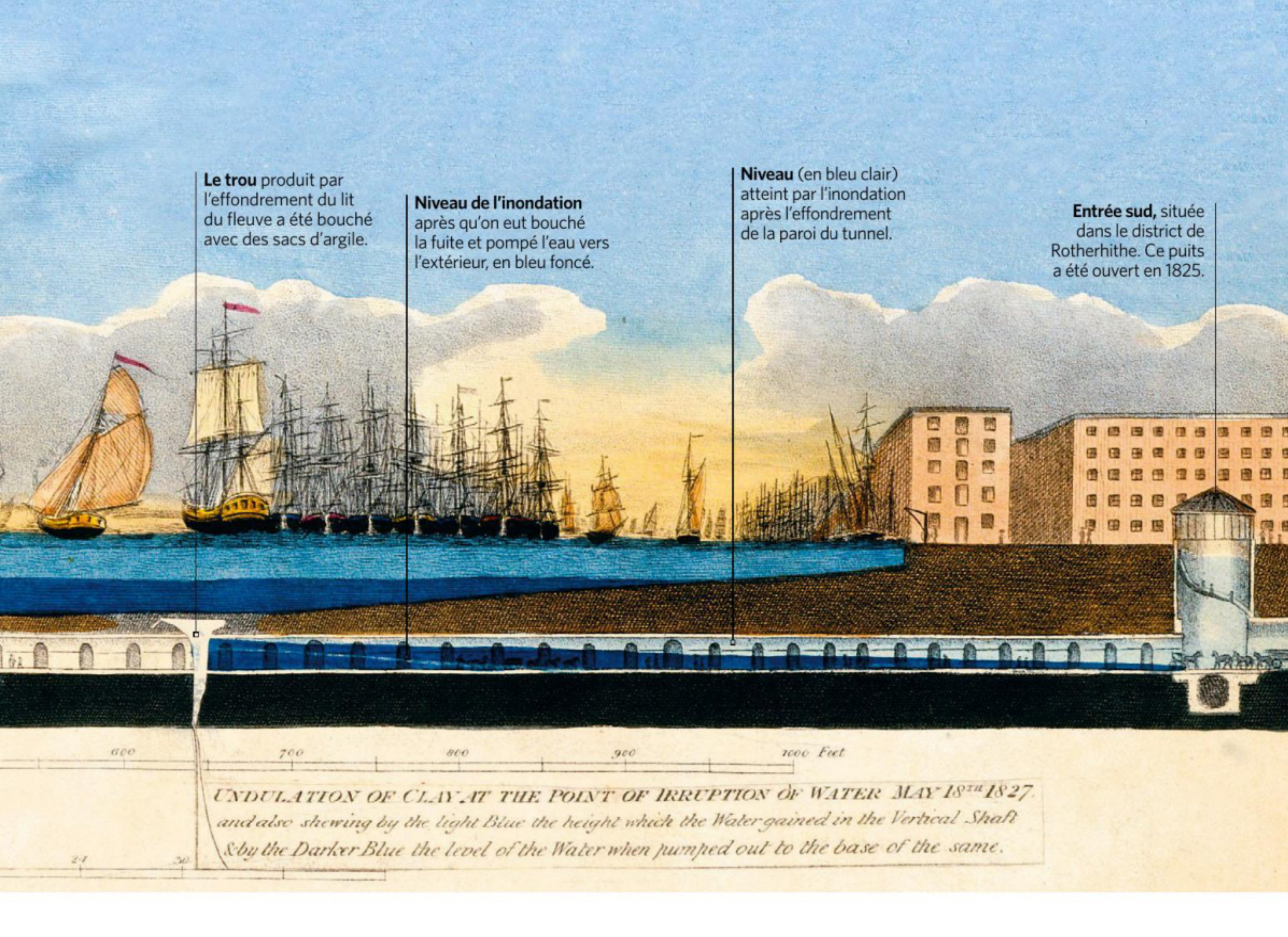
et une largeur totale de 11 m, à une profondeur de 21,5 m sous la surface de l'eau. Les entreprises portuaires et quelques hommes fortunés s'intéressèrent au projet en le finançant, et la Thames Tunnel Company fut créée. Le Parlement l'approuva alors et encouragea la compagnie, l'autorisant à percevoir des péages quand l'ouvrage serait achevé.

Les travaux d'excavation commencèrent le 28 novembre 1825. Il fut bientôt évident qu'ils seraient laborieux et complexes. Le bouclier de forage en était l'élément-clé. Il consistait en une sorte de cage rectangulaire en fonte de trois étages, dont les côtés étaient ouverts. Sur la partie frontale, le terrain était contenu par des petites planches d'une dizaine de centimètres de large. On appuyait chaque planche sur la terre et on la fixait contre la cage au moyen de deux vis. Le processus était lent et pénible. Chaque opérateur retirait une planche, creusait dans cette cavité à l'aide une petite pelle, puis replaçait la planche et la fixait à la cage avec les deux vis. C'est ainsi, planche par planche, que l'on creusait. Une fois toutes les planches creusées, l'ensemble de la cage pouvait avancer. Les maçons situés à l'arrière posaient alors les briques qui donnaient peu à peu sa forme au tunnel et le sécurisaient. Marc Brunel avait prévu que les travaux seraient terminés en trois ans, avec une progression d'une dizaine de mètres par mois. Mais ce système d'excavation se révéla très lent : le premier mois, il n'avait progressé que de 2,40 m.



ALAMY / ACI

OUVRIERS AU TRAVAIL. À DROITE, ON DISTINGUE LE BOUCLIER DE FORAGE À TROIS ÉTAGES. 1842.



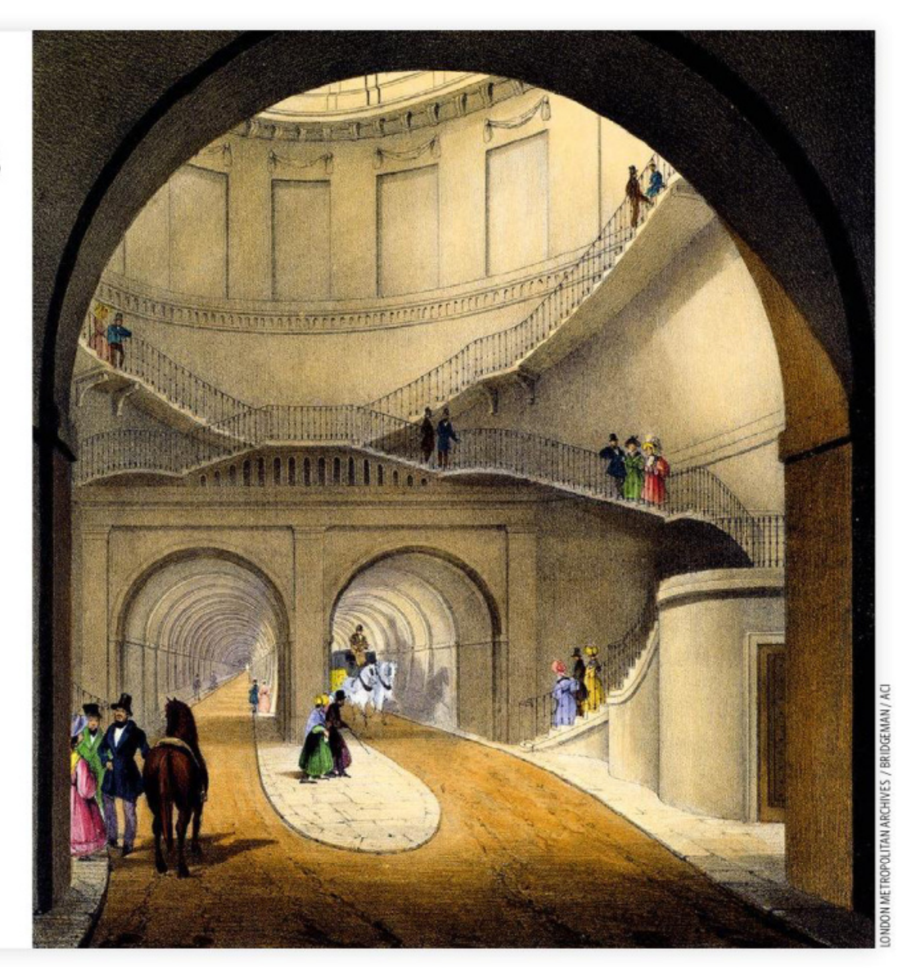
D'autre part, les conditions de travail étaient particulièrement pénibles et insalubres. Au début, le tunnel était éclairé par des bougies. En 1826, on introduisit des lampes alimentées par des bidons de méthane, mais malgré cela les ouvriers travaillaient dans la pénombre. Le renouvellement de l'air n'ayant pas été prévu, les huit heures de travail continu des ouvriers se déroulaient dans une atmosphère complètement viciée. Pendant des décennies, la Tamise avait servi d'égouts à Londres, et des eaux résiduelles filtraient à travers les planches. Au fur et à mesure de la progression, le manque d'oxygène, la combustion des lampes et la poussière de l'excavation rendaient l'air de plus en plus irrespirable. Bientôt apparurent les problèmes de santé : les hommes s'évanouissaient dans le bouclier de forage, ils souffraient de vertiges, de douleurs dans la poitrine, de problèmes oculaires et d'éruptions cutanées. Marc Brunel contracta une pleurésie peu après le début des travaux. L'ingénieur résident John Armstrong démissionna en août 1826 en raison de la pénibilité des conditions de travail, et il fut remplacé par Isambard Brunel, le fils de Marc, qui n'avait que 19 ans.

Déluge de boue sous le fleuve

Au printemps 1827, l'excavation avait atteint la moitié du fleuve, et les conditions devenaient de plus en plus dangereuses. Le tracé du tunnel était à une profondeur telle qu'il se trouvait sous une strate d'argile protectrice ; celle-ci, étant pratiquement imperméable, empêchait théoriquement la descente de l'eau et, par conséquent, l'inondation du tunnel. Or, dans la zone centrale du fleuve, le tunnel passait à faible distance du lit : le 17 mai 1827, le fond du fleuve s'effondra ; des centaines de tonnes de boue entrèrent dans le tunnel, qui fut complètement inondé, le niveau de l'eau atteignant son plafond. Après avoir inspecté l'intérieur grâce à une barque, Isambard Brunel affirma : « La terre a pénétré dans le tunnel comme si elle était vivante. » Il descendit aussi dans une cloche de plongée et vit qu'un immense cratère de 15 m de diamètre sur 3 m de profondeur était apparu dans le lit du fleuve. Les travaux furent paralysés un certain temps, pendant lequel on réalisa des efforts titanesques pour combler ce cratère de tonnes de sacs d'argile, pomper l'eau à l'intérieur du tunnel et extraire les tonnes de terre qui s'y étaient déversées. Il fallut réparer le bouclier de forage qui avait été détérioré. Les travaux ne reprirent que cinq mois après la catastrophe. Pour tenter de démontrer que l'ouvrage était sans danger, Isambard

Un haut lieu des bas-fonds de Londres

MALGRÉ L'ATTENTE suscitée lors de son inauguration, le tunnel de Brunel prit rapidement un aspect plus sombre, au sens propre comme au sens figuré. L'écrivain nord-américain Nathaniel Hawthorne reprocha ainsi à l'ingénieur l'obscurité des galeries. Celles-ci devinrent un refuge de voleurs, de prostituées et de vagabonds, qui passaient la nuit à l'abri dans l'« hôtel d'Hadès », comme il fut baptisé à l'époque.



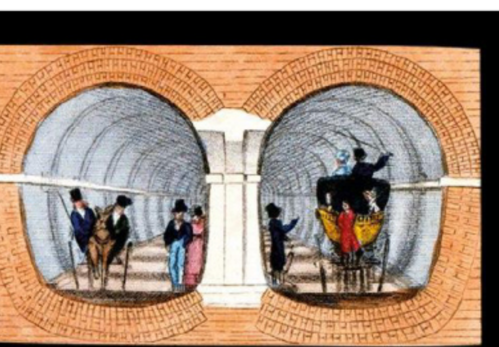
L'ENTRÉE DU TUNNEL DE LA TAMISE SUR LA BERGE DE WAPPING. CETTE GRAVURE DE 1836 IMAGINAIT LE QUOTIDIEN À L'INTÉRIEUR.

LONDON METROPOLITAN ARCHIVES / BRIDGEMAN / ACI

Brunel organisa un banquet dans une partie achevée du tunnel. Il y invita les dirigeants de la Thames Tunnel Company ainsi que plusieurs personnalités. Un dîner fut organisé pour les ouvriers dans la galerie parallèle. Cependant, le pire restait à venir.

Le 11 janvier 1828, le fond de la Tamise s'effondra de nouveau. L'eau commença à pénétrer par la partie frontale et latérale du bouclier de forage. Les lampes à gaz s'éteignirent, et le tunnel fut inondé en quelques secondes. L'explosion torrentielle de l'eau emporta six ouvriers qui périrent noyés. Isambard lui-même, qui était dans le bouclier de forage, fut retrouvé inconscient et sérieusement blessé au moment même où il allait se noyer. Quelques jours plus tard, convalescent, il affirma : « Le rugissement de l'eau dans un espace confiné est plus fort que l'explosion d'un canon. Quand j'ai été emporté, je me suis très certainement abandonné, car je n'imaginais pas que l'on pourrait nous sortir de là. »

La nouvelle dépression dans le lit du fleuve fut encore une fois remplie de sacs d'argile et le tunnel, vidé de la boue qui l'encombrait. Mais ce nouveau désastre conduisit la Thames Tunnel Company à la faillite. On boucha le bouclier de forage avec des briques, et le projet resta paralysé pendant huit ans. Les travaux reprirent en 1836, après que l'on eut remplacé le vieux bouclier de forage par un autre plus résistant. Malgré cela, les difficultés persistèrent. Après plusieurs incendies provoqués par les gaz inflammables qui s'infiltraient depuis le terrain et trois autres inondations, la construction du tunnel



À DOUBLE SENS

UNE RANGÉE d'arcades divisait le passage souterrain en deux tunnels plus petits. Dans l'un devaient circuler les véhicules qui se dirigeaient vers Wapping, tandis que l'autre devait être réservé à ceux qui circulaient en sens contraire.

SECTION MONTRANT LE DOUBLE SENS DU TUNNEL.

SCIENCE MUSEUM / AGE FOTOSTOCK



LE TUNNEL de Brunel est aujourd'hui aménagé pour une ligne du métro londonien.

ALAMY / ACI

principal s'acheva en janvier 1842, 17 ans après le début des travaux.

Une nouvelle vie ferroviaire

Le tunnel, qui en principe avait été conçu pour la circulation de voitures à cheval, n'ouvrit que pour un usage piétonnier. Le manque d'argent n'avait pas permis de construire les rampes de descente de marchandises. Le jour de son inauguration, 50 000 personnes descendirent dans le tunnel et payèrent un centime pour traverser le fleuve. Des gens arrivaient de partout pour visiter le premier tunnel du monde sous un fleuve navigable. Au bout de trois mois, un million de personnes l'avait franchi. Le Londres victorien décrivit cet ouvrage comme « la huitième merveille du monde ». Paradoxalement, après tant d'effort, la fonction de l'un des événements marquants de l'ingénierie du XIXe siècle ne rencontra pas sa véritable destination. Le tunnel était devenu une attraction touristique, une sorte de marché souterrain. Entre les arcades, éclairées par des lampes à gaz, grâce auxquelles communiquaient les deux galeries, il y avait plus de 60 boutiques de souvenirs et d'articles de luxe. On y organisait des fêtes costumées, des représentations auxquelles assistait une foule de visiteurs. L'affluence de prostituées et de voleurs à la tire conféra au tunnel une réputation douteuse. Pour un penny, les vagabonds pouvaient y passer la nuit à l'abri.

Alors que certains s'interrogeaient sur sa véritable utilité, en 1865 l'East London Railway Company fit l'acquisition du tunnel dans l'intention de le relier au réseau ferroviaire national. Quatre ans plus tard, les trains à vapeur y circulaient. Étant donné l'impossibilité d'y implanter des puits de ventilation, il était envahi par la fumée des locomotives. Mais en 1913, les machines du chemin de fer furent électrifiées, et le tunnel fut intégré au réseau du métro de Londres, encore en service actuellement. Plus tard, grâce au perfectionnement des techniques de forage, d'autres tunnels furent creusés, essentiellement ferroviaires, tels celui de Severn, construit entre 1872 et 1887 par John Hawkshaw sous le fleuve Severn, et celui de Mersey, achevé en 1886 par James Brunlees et Charles Douglas Fox sous le fleuve du même nom. ■

ISAAC LÓPEZ CÉSAR
SPÉCIALISTE DE L'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ DE LA COROGNE

Pour en savoir plus

VISITE
The Brunel Museum Thames Tunnel
Railway Avenue, Londres
www.brunel-museum.org.uk



INTERVENTIONS ET DESTRUCTIONS
Aux angles de la croisée du transept, on distingue l'une des restaurations les plus critiquées de Viollet-le-Duc : la création de travées à quatre niveaux au lieu de trois. Les voûtes ont été en partie détruites à cet endroit par l'incendie du 15 avril 2019.

RENÚ SPALEK / AGE FOTOSTOCK



NOTRE-DAME DE PARIS

RESTAURER OU MOURIR

Élevée à partir de 1163, la cathédrale était en ruines au début du XIXe siècle. Devant la fronde menée par Victor Hugo, sa restauration fut confiée à Viollet-le-Duc. Un projet qui suscita un vif débat, réactivé aujourd'hui par le récent incendie du 15 avril 2019.

ALMUDENA BLASCO VALLÉS
ÉCOLE POLYTECHNIQUE, PARIS



MMA / RMN-GRAND PALAIS

◀ **GARDIENNE DE PARIS**
Sur cette miniature du XVe siècle, Jean Fouquet montre les proportions imposantes de Notre-Dame dominant les toits de la capitale.

▶ **UNE VUE DISPARUE**
Les quais de la Seine offraient l'une des plus belles perspectives sur la cathédrale, ici vue depuis l'abside avant l'incendie.



BRIAN JANNSEN / ALAMY / ACI

Connue dans le monde entier, Notre-Dame de Paris a été récemment placée au cœur de l'actualité par l'incendie dramatique qui a détruit sa toiture. La mémoire collective s'est immédiatement souvenue du roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, paru en 1831 et qui a forgé dans l'imaginaire les figures du bossu Quasimodo et de la gitane Esméralda. Le désastre a également fait ressurgir l'histoire longue et complexe de cet édifice, qui doit beaucoup aux travaux de rénovation menés par Eugène Viollet-le-Duc. Celui-ci considérait que « restaurer un édifice, ce n'est pas […] le réparer […], c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné ». Il trouva l'occasion de mettre en œuvre sa théorie de la restauration à Notre-Dame, une cathédrale gothique qu'il rénova avec une grande part d'imagination, pour donner une seconde naissance à ce monument qui incarne plus que jamais un lieu de mémoire pour Paris et la France.

Le bâtiment sur lequel commença à travailler Viollet-le-Duc à partir de 1843 était pratiquement en ruines. Le passage du temps avait sérieusement détérioré cette construction lancée en 1163 par l'évêque de Paris, Maurice de Sully, et qui adoptait le style imaginé par l'abbé Suger pour rénover

LE CŒUR DE LA CAPITALE

1163

L'ÉVÊQUE Maurice de Sully lance la construction de Notre-Dame de Paris dans le nouveau style gothique. Les travaux s'achèvent au XIVe siècle.

1630-1707

PARMI les importantes modifications apportées sous le règne de Louis XIV, un ensemble de sculptures lié au culte de la Vierge vient prendre place dans le chœur.

1793

LA RÉVOLUTION provoque de graves dégâts, notamment parmi les sculptures. Utilisée comme entrepôt, la cathédrale perd pendant quelques années sa fonction sacrée.



1844

L'IMPORTANCE de conserver le patrimoine médiéval se fait sentir et motive la décision de restaurer Notre-Dame. Le projet est confié à l'architecte Viollet-le-Duc.

2019

UN INCENDIE ravage la toiture, sa charpente du XIIIe siècle et la flèche du XIXe siècle dans la soirée du 15 avril. Les voûtes sont partiellement détruites.

LA RÉVOLUTION À SES PORTES

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, les pires destructions subies par Notre-Dame visèrent l'ensemble statuaire de sa façade occidentale. Les statues qui en décoraient les trois portails représentaient les monarques du royaume biblique de Juda, mais on croyait depuis le Moyen Âge qu'il s'agissait des rois de France. Elles se trouvèrent donc en ligne de mire, lorsque les autorités révolutionnaires ordonnèrent de détruire tous les symboles de la royauté après l'exécution de Louis XVI, en janvier 1793. En octobre suivant, une centaine de sculptures furent retirées en prenant soin de ne pas abîmer le reste du bâtiment. Parmi elles, les 28 provenant de la galerie des Rois furent décapitées à coup de masse pour imiter l'exécution de Louis XVI. On a retrouvé 21 de ces têtes en 1977 dans un hôtel particulier ; elles portaient encore les traces de la violence révolutionnaire.



RENÉ-GABRIEL OJÉDA / RMN-GRAND PALAIS

◀ **LA TÊTE DU ROI DAVID**
Elle constitue l'un des vestiges de la galerie des Rois qui ornait la façade, avant sa destruction sous la Révolution. *Musée de Cluny, Paris.*

▶ **UNE IDÉE INSOLITE**
En 1831, un peintre anonyme imagina l'installation d'une horloge à l'emplacement de la rose ouest de Notre-Dame. *Palais Pitti, Florence.*



MONDADORI / ALBUM

la basilique de Saint-Denis. Commença alors à sortir de terre une cathédrale dans le « style du royaume de France », plus tard baptisé « gothique », dont l'édification se poursuivit jusqu'au milieu du XIVe siècle avec les dernières touches apportées notamment au chœur. Les échafaudages restèrent dressés pendant des décennies, surplombant les allées et venues des maîtres-maçons qui polissaient la pierre, des experts en vitraux qui appliquaient les dernières nouveautés optiques enseignées dans les universités, et des sculpteurs qui ciselaient les gargouilles et les pinacles des arcs-boutants. La cathédrale fleurit au rythme de l'économie européenne, dont le spectaculaire développement agricole enrichit la ville de Paris.

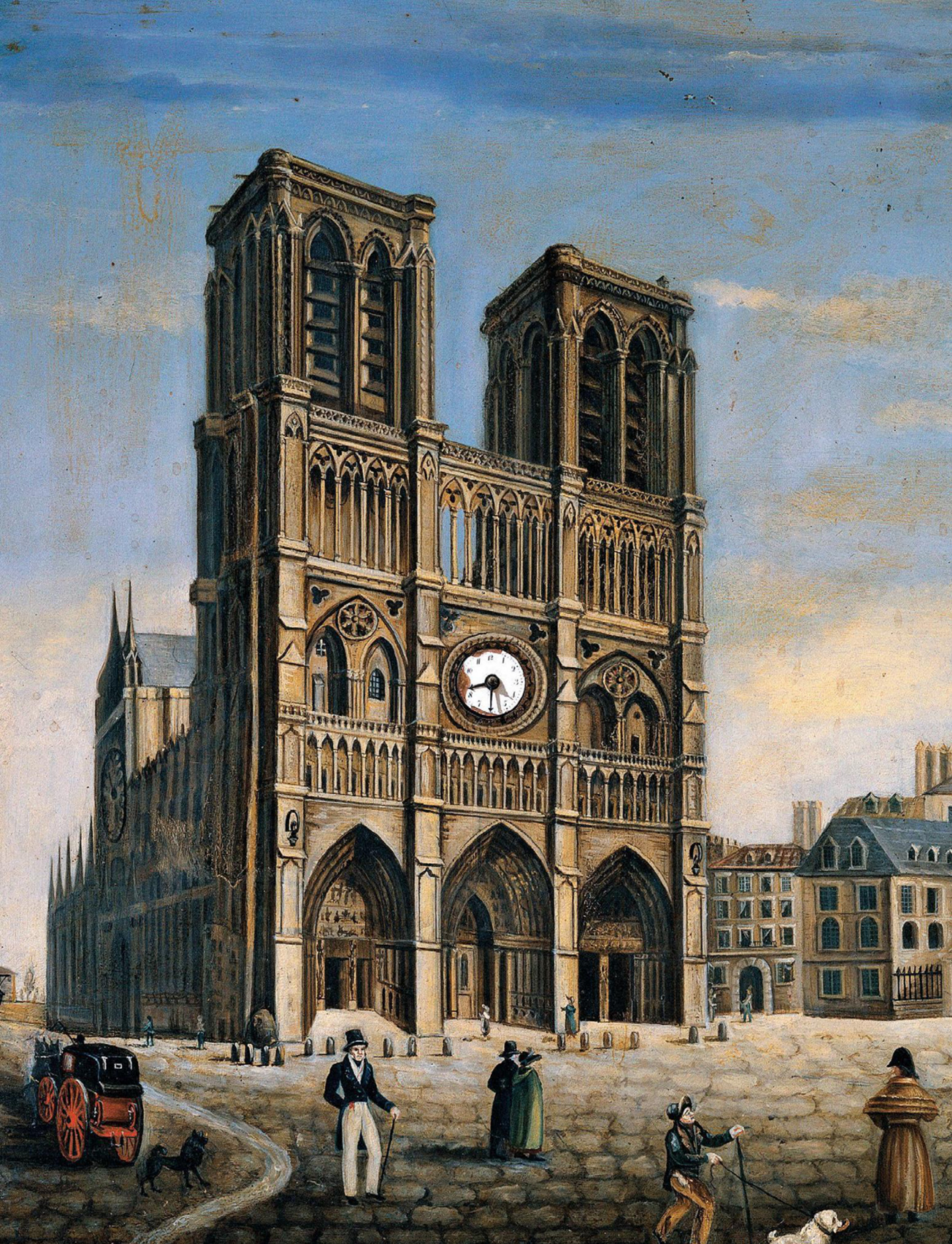
Cet élan se perdit ensuite progressivement, au point que la proposition de rénover la vieille cathédrale formulée au XVIIe siècle resta lettre morte. La Révolution de 1789 acheva de porter un coup terrible à la cathédrale, qu'elle laissa dans l'état de ruine où la retrouverait plus tard Viollet-le-Duc. La décision de s'atteler à la tâche de restauration titanesque exigeait un grand courage, mais elle finit par être prise en réponse aux clameurs populaires qui grondèrent à partir de 1830.

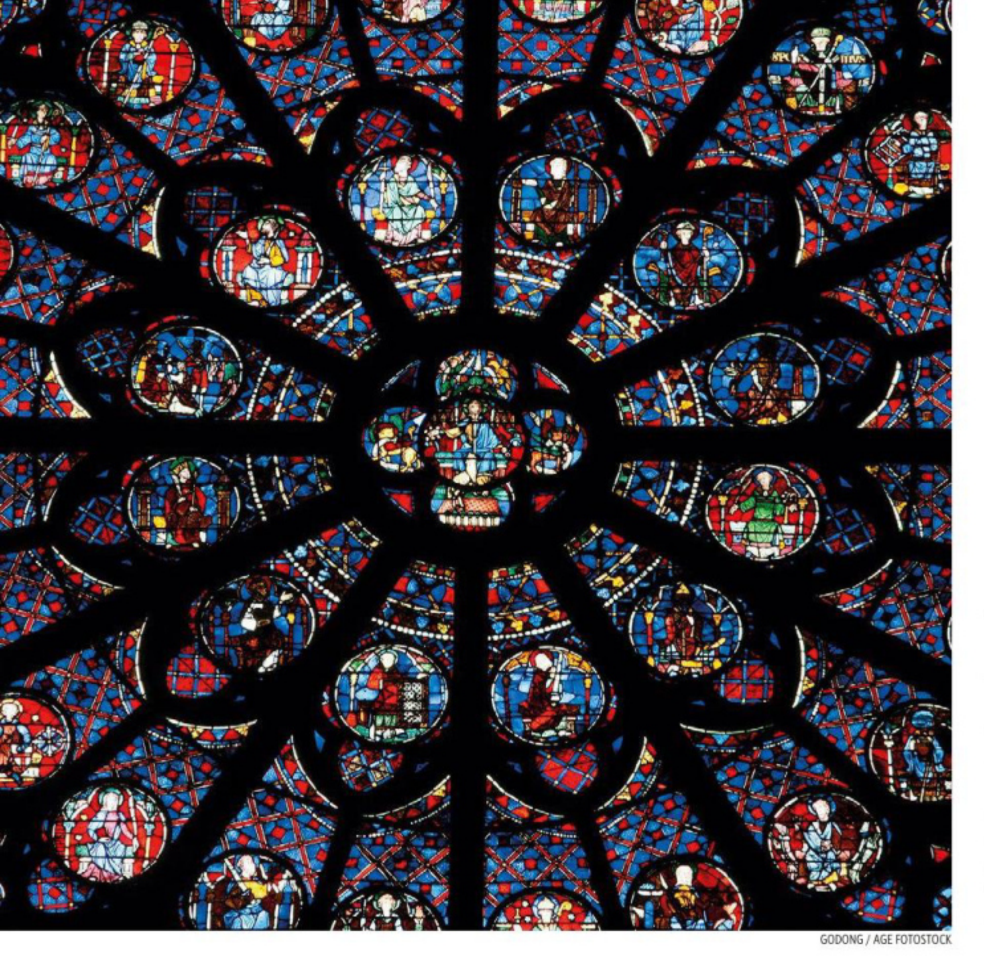
« Guerre aux démolisseurs ! »

Le fer de lance de ce mouvement fut sans conteste Victor Hugo. Le grand poète et romancier choisit non seulement la cathédrale comme décor de son célèbre roman *Notre-Dame de Paris*, mais il se lança également dans une véritable croisade visant à sauver la cathédrale et d'autres bâtiments médiévaux du patrimoine français. Dans un article retentissant, publié en 1832 et intitulé « Guerre aux démolisseurs ! », on pouvait lire : « Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menacent à la

AKG / ALBUM

PUBLICITÉ POUR LE ROMAN *NOTRE-DAME DE PARIS* DE VICTOR HUGO. *MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS.*





LA ROSE SUD Le maître verrier Alfred Gérente restaura en 1861 cette rosace du XIII[e] siècle représentant des apôtres, des prophètes et le Christ triomphant en son centre.

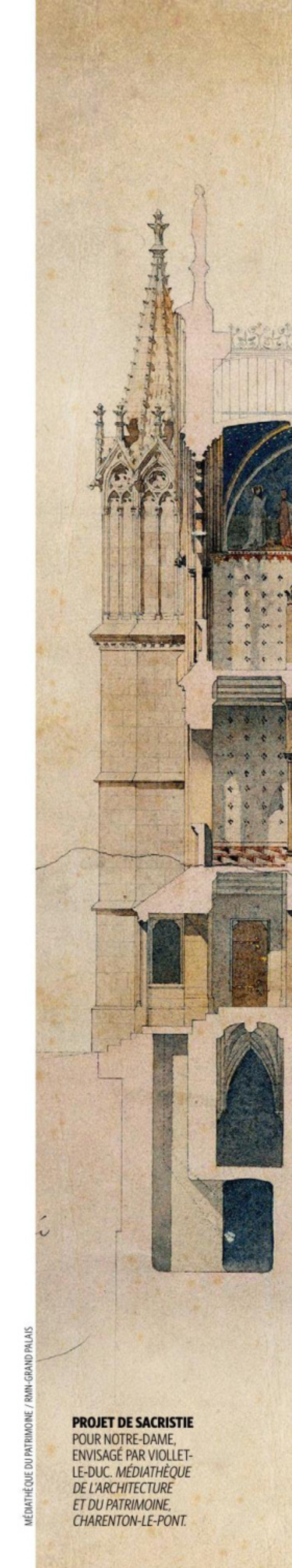
GODONG / AGE FOTOSTOCK

fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du Moyen Âge, où s'est imprimée la vieille gloire nationale [...]. Tandis que l'on construit à grands frais je ne sais quels édifices bâtards [...], d'autres édifices admirables et originaux tombent sans qu'on daigne s'en informer. » Et de conclure : « Il faut qu'un cri universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne. »

Dans le climat d'exaltation nationale qui suivit la révolution de 1830, l'appel de Victor Hugo à sauver le patrimoine architectural hérité du Moyen Âge fut entendu. La sensibilité de Chateaubriand, qui contribua en 1802 avec *Le Génie du christianisme* à revaloriser les arts de la chrétienté médiévale, fut adoptée par les écrivains du romantisme, comme Victor Hugo ou Prosper Mérimée (nommé en 1834 inspecteur général des monuments historiques), et des politiciens tels Adolphe Thiers et François Guizot, l'influent ministre du roi Louis-Philippe, qui chercha inlassablement à « faire rentrer la vieille France dans la mémoire et l'intelligence des générations nouvelles ». L'Europe tout entière s'était par ailleurs mise à la mode de l'architecture médiévale et vit apparaître une esthétique néogothique célébrée par John Ruskin et William Morris en Angleterre, ou encore August Reichensperger en Allemagne.

La restauration de Notre-Dame de Paris constitua assurément l'œuvre la plus emblématique de cette grande entreprise de récupération du patrimoine architectural médiéval. Elle souleva notamment la question du sort à réserver à un monument en si mauvais état : le démolir au nom d'un pseudo-progressisme ou le laisser tel quel, à l'état de ruines, en mémoire d'un Moyen Âge révolu ? Soutenu par le comte Charles de Montalembert, écrivain et homme politique attaché à la défense et à la conservation de l'art médiéval, Victor Hugo se montra intransigeant : non seulement Notre-Dame serait conservée, mais elle serait

EUGÈNE VIOLLET-LE-DUC PHOTOGRAPHIÉ PAR NADAR.
ATELIER DE NADAR / RMN-GRAND PALAIS



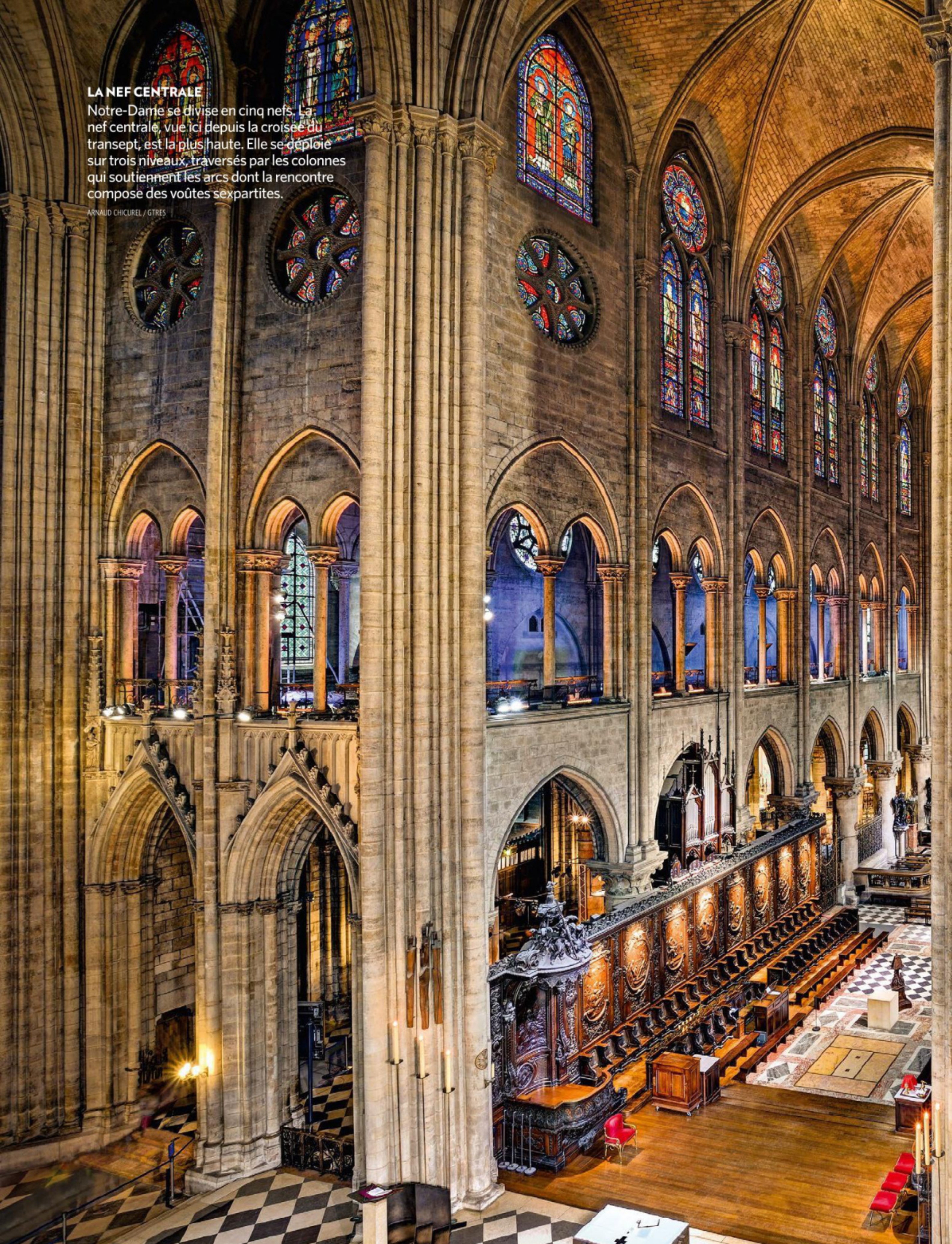
PROJET DE SACRISTIE POUR NOTRE-DAME, ENVISAGÉ PAR VIOLLET-LE-DUC. *MÉDIATHÈQUE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE, CHARENTON-LE-PONT.*

MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE / RMN-GRAND PALAIS



DES RESTAURATIONS CONTROVERSÉES

Les contemporains de Viollet-le-Duc le critiquèrent pour les licences artistiques qu'il prit dans ses travaux de restauration. Conscient des risques auxquels l'exposerait une intervention excessive, il avait pourtant écrit en 1842, avant de commencer les travaux : « Dans un semblable travail, on ne saurait agir avec trop de prudence et de discrétion ; et nous le disons les premiers, une restauration peut être plus désastreuse pour un monument que les ravages des siècles et les fureurs populaires ! Car le temps et les révolutions détruisent, mais n'ajoutent rien. » Et d'observer : « L'artiste doit s'effacer entièrement, oublier ses goûts, ses instincts, pour étudier son sujet, pour retrouver et suivre la pensée qui a présidé à l'exécution de l'œuvre qu'il veut restaurer ; car il ne s'agit pas, dans ce cas, de faire de l'art, mais seulement de se soumettre à l'art d'une époque qui n'est plus. »



LA NEF CENTRALE
Notre-Dame se divise en cinq nefs. La nef centrale, vue ici depuis la croisée du transept, est la plus haute. Elle se déploie sur trois niveaux, traversés par les colonnes qui soutiennent les arcs dont la rencontre compose des voûtes sexpartites.
ARNAUD CHICUREL / GTRES



LA FLÈCHE DEUX FOIS DÉTRUITE

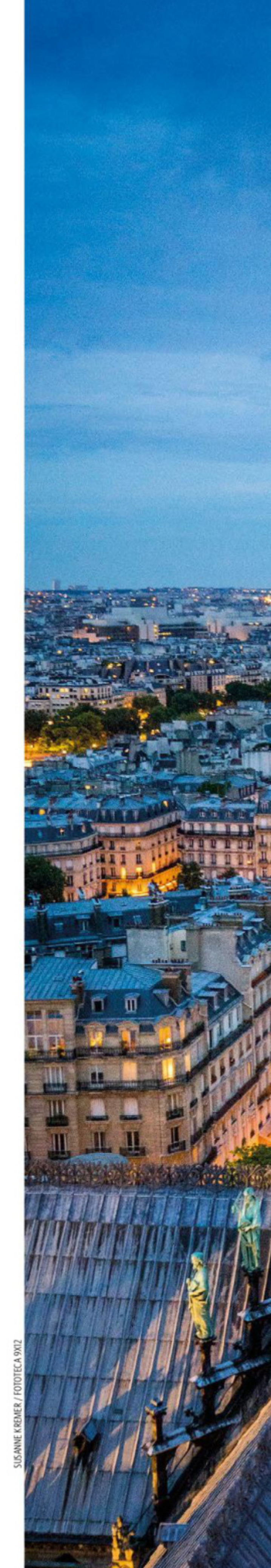
LA FLÈCHE qui s'élevait au-dessus de la croisée du transept de Notre-Dame fut démontée à la fin du XVIIIe siècle, mais Viollet-le-Duc décida d'en ériger une nouvelle. Construite entre 1858 et 1861, elle s'est effondrée lors de l'incendie du 15 avril 2019. Elle se composait de 500 tonnes de bois et de 250 tonnes de plomb, et s'élevait à plus de 90 m du sol. Sa base octogonale était soutenue par les quatre piliers du transept et était entourée par quatre groupes de 12 apôtres portant les symboles des quatre évangélistes. Viollet-le-Duc se représenta sous les traits de saint Thomas. Cette flèche poursuivait l'objectif de l'architecture gothique en donnant l'illusion de s'élever à l'infini vers le ciel.



MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE / RMN-GRAND PALAIS

◀ **TRAVAUX SUR LE TOIT**
La construction de la flèche exigea un imposant échafaudage, comme le montre cette photographie.

▶ **L'ASCENSION VERS LE CIEL**
La flèche de Viollet-le-Duc se composait de contreforts décorés par des statues, d'une base sur deux niveaux et d'une longue pointe.



SUSANNE KREMER / FOTOTECA 9X12

aussi restaurée dans toute la splendeur qui l'auréolait après sa construction. L'heure était venue de s'adresser à Viollet-le-Duc, qui s'était forgé une solide réputation grâce aux travaux de restauration qu'il avait menés sur la basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay.

La restauration de Notre-Dame dura une vingtaine d'années, de 1844 à 1864, et commença sans surprise par une polémique sur la façon de procéder dans le cas d'un bâtiment encore consacré au culte religieux. Le 31 janvier 1843, Viollet-le-Duc et l'architecte Jean-Baptiste Lassus présentèrent un projet de restauration modéré, dont le premier assuma l'entière responsabilité à la mort du second, en 1857. Viollet-le-Duc en essuya donc les critiques, mais en récolta aussi les louanges. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, formula clairement le drame qui se jouait chez son confrère : « Monsieur Viollet-le-Duc a beaucoup construit, mais ses meilleures constructions sont sans l'ombre d'un doute ses travaux de restauration. J'imagine la cruelle douleur que doit ressentir cet éminent artiste en voyant lui échapper l'honneur auquel aspire certainement tout architecte : celui de faire connaître son véritable art. » L'ironie de ces propos restitue le conflit qui agitait probablement Viollet-le-Duc, dont la méthode originale, audacieuse et novatrice, exposée dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, modifia la conception du travail de restauration et influença l'architecture qui lui succéda à travers l'avènement du modernisme.

Une certaine vision du gothique

L'application de la théorie des proportions et de l'équilibre représenta de titanesques efforts pour Viollet-le-Duc, enclin à sa passion pour le néogothique, dont germèrent quelques-uns de ses caprices architectoniques les plus vivement condamnés. Il décida par exemple de placer des roses et des fenêtres autour de la croisée du transept et

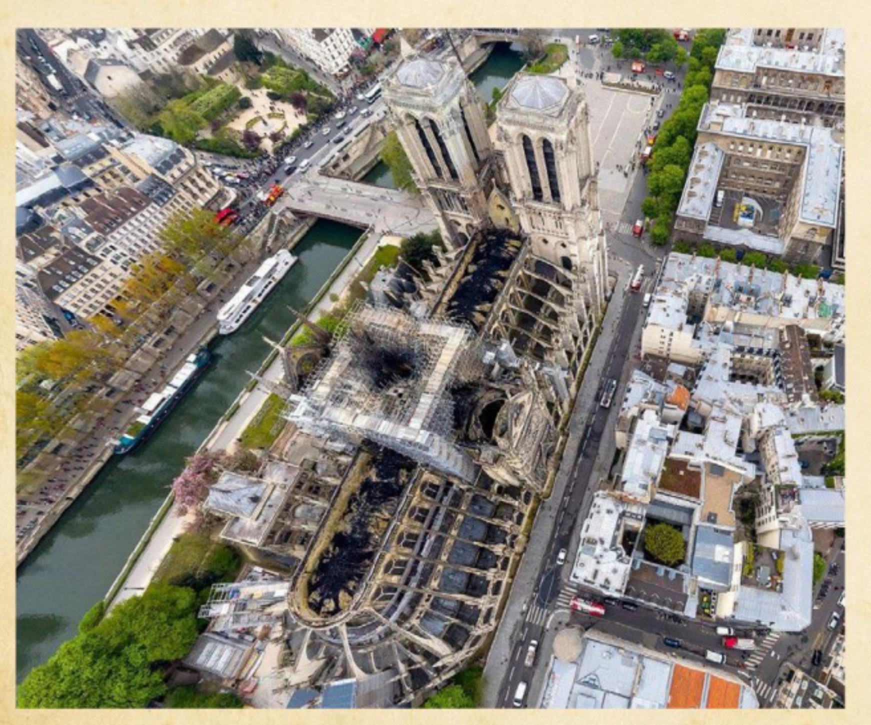
AKG / ALBUM

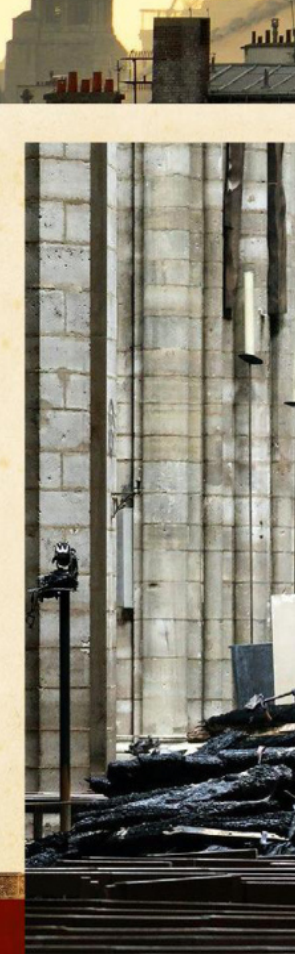
DESSIN DE LA FLÈCHE DE NOTRE-DAME PAR VIOLLET-LE-DUC.



UNE NUIT ENFLAMMÉE

« SUR LE SOMMET DE LA GALERIE la plus élevée, plus haut que la rosace centrale, il y avait une grande flamme qui montait entre les deux clochers avec des tourbillons d'étincelles, une grande flamme désordonnée et furieuse dont le vent emportait par moments un lambeau dans la fumée. » Victor Hugo ne s'imaginait pas que ces lignes extraites de *Notre-Dame de Paris* décriraient avec une similitude troublante l'incendie du **15 avril 2019,** qui a ravagé la toiture, sa charpente en chêne du XIIIe siècle, ainsi que sa flèche du XIXe siècle. L'histoire des cathédrales de France est malheureusement jalonnée de tels drames. La Révolution française vit la destruction partielle ou totale de nombreux édifices pour des motifs idéologiques, dont les **cathédrales de Cambrai, d'Arras ou d'Agen.** Les guerres, bien sûr, se sont révélées très « efficaces ». En 1870, la **cathédrale de Strasbourg** s'embrase sous le feu des obus prussiens – elle sera de nouveau victime des bombes, alliées cette fois-ci, en 1944. La Grande Guerre produit aussi son lot de destructions, de Soissons à Saint-Quentin. Sanctuaire des sacres royaux devenu ruines fumantes, la **cathédrale de Reims** est érigée en symbole des mutilations que subit la France dès 1914. Celle de **Rouen** incarne pour sa part les dégâts causés à la Libération par les bombardements américains. Dernière grande victime en date, la **cathédrale de Nantes** est dévastée en 1972 par un incendie accidentel, déclenché lors de travaux sur le toit…





▲ **DANS LE BRASIER**
Alors que la nuit tombe sur la capitale, le monde entier assiste, impuissant, au spectacle des flammes qui emportent la toiture.

◀ **UNE CROIX DE CENDRES**
Cette vue aérienne révèle l'ampleur des dégâts causés par le feu : les poutres calcinées gisent sur les voûtes, lorsque celles-ci ne se sont pas effondrées.

▶ **LE CHŒUR SAUVÉ**
L'espace liturgique, réaménagé au XVIIe siècle, a été épargné.

INCENDIE : MALLET THIERRY/SIPA. **VUE AÉRIENNE :** GIGARAMA LIFE/SIPA. **CHŒUR :** LUDOVIC MARIN/AFP

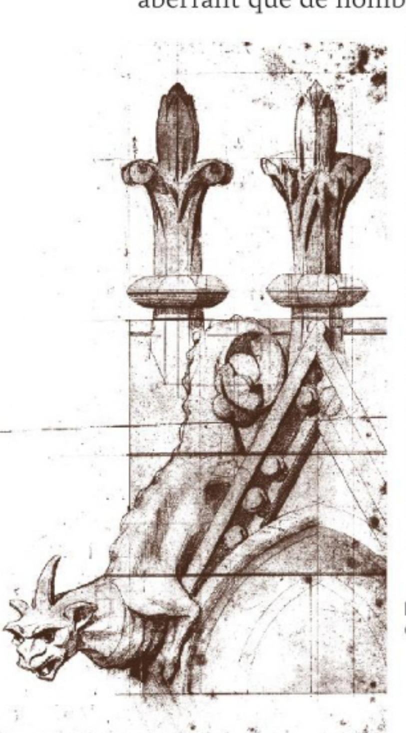

ARCHIVES CHARMET / BRIDGEMAN / ACI

◀ UN ESPACE FERMÉ
Cette gravure de Viollet-le-Duc reconstitue le chœur avant les travaux de l'époque baroque, avec le jubé servant de clôture.

▶ LE CHŒUR DE NOTRE-DAME
Il est décoré des statues de Louis XIV par Antoine Coysevox, de Louis XIII par Guillaume Coustou et de la *Pietà* de Nicolas Coustou.

ARNAUD CHICUREL / GTRES

au-dessus des tribunes ; un artifice admirable, mais tout à fait contraire à la conception originale du bâtiment. Il appréciait par ailleurs de démolir ce qui n'était pas strictement gothique à ses yeux, à savoir les éléments ajoutés à la Renaissance ou à l'époque baroque. Dans le cas du chœur de Notre-Dame, abondamment transformé au fil du temps, l'architecte trouva par exemple aberrant que de nombreux éléments originaux aient été remplacés par des éléments baroques ou néoclassiques. On raconte qu'il exprima ce rejet en faisant entrer un ouvrier vêtu à la mode médiévale et coiffé d'une perruque rococo, puis en déclarant : « Ce costume n'est pas plus ridicule que le sera Notre-Dame si l'on y conserve le chœur que vous admirez tant. » Il fit donc retirer les revêtements de marbre classiques qui enveloppaient les colonnes gothiques, « la lourde architecture qui nous cache les belles colonnes du chœur », mais conserva les ensembles sculptés par différents artistes du début du XVIIIe siècle pour commémorer la consécration de la France à la Sainte Vierge par Louis XIII.


DESSIN D'UNE GARGOUILLE DE NOTRE-DAME PAR VIOLLET-LE-DUC.
GRANGER / AURIMAGES

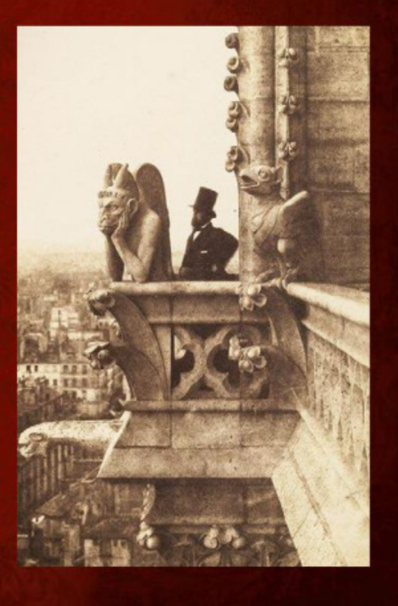
Une armée de gargouilles

Cette façon de procéder suscita de vives polémiques. En 1880, l'archéologue Anthyme Saint-Paul déclara ainsi que « Viollet-le-Duc [avait] inventé en quelque sorte le démeublement des églises ». Et d'ajouter sur un ton sarcastique que, « depuis trente ans, une armée de pillards semble avoir passé par Notre-Dame de Paris. Plus un seul des chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs des deux derniers siècles [...]. Nulle part une toile de maître, nulle part un ex-voto, un panneau, un retable. Les chapelles sont nues, avec leurs autels mesquins et leurs hautes murailles peintes en dessins de tapisserie. »



LE STRYGE EN MÉDITATION

LE VISITEUR QUI MONTE jusqu'au toit de Notre-Dame y découvre l'une des chimères les plus célèbres au monde : le Stryge, un monstre ailé qui observe la ville, appuyé sur la balustrade, la langue tirée. Cette créature spectaculaire ne date pas pour autant du Moyen Âge, mais figure parmi les nombreuses reconstitutions du XIXe siècle. Son auteur, le talentueux graveur Charles Meryon, se consacra à imaginer un univers gothique fantastique pour la cathédrale. Dans son œuvre sur Paris, Walter Benjamin décrit la chimère comme une allégorie : il voit dans son expression moqueuse une critique de la modernité qui démolit Paris au nom d'un pseudo-progressisme.



HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

◀ **UN NOUVEAU SYMBOLE**
Le photographe Henri Le Secq pose aux côtés du Stryge, la célèbre chimère imaginée par le graveur Charles Meryon.

▶ **UNE SENTINELLE**
Le Stryge, être mythologique proche du vampire, observe Paris depuis la tour nord, au sommet de la cathédrale.



LUIGI VACCARELLA / FOTOTECA 9X12

Très endommagées à la Révolution, les sculptures qui décoraient la cathédrale posèrent un dilemme similaire. Ignorant les conseils de Mérimée, Viollet-le-Duc décida de les remplacer par de nouvelles statues. Il confia pour ce faire au sculpteur et orfèvre parisien Adolphe-Victor Geoffroy-Dechaume la direction d'un nouvel atelier principalement chargé de sculpter les figures des arcs-boutants des portiques et d'autres destinées à remplacer les gargouilles abîmées, que Victor Hugo évoquait avec nostalgie. Fallait-il les reconstruire ? Viollet-le-Duc n'en doutait pas, mais il n'ignorait pas non plus que cette décision lui vaudrait plus d'une critique. Il la justifia donc en soutenant que priver Notre-Dame de ses sculptures reviendrait à la réduire au silence : « On ne peut laisser incomplète une page aussi admirable, sans risquer de la rendre inintelligible. » Comme l'écrivit un historien actuel, Viollet-le-Duc a transformé « un bâtiment dépouillé, délabré et diminué en une église revivifiée, arborescente et parlante ».

Il confia leur dessin à Charles Meryon, un graveur et ancien officier de marine, qui s'inspira des cathédrales d'Amiens et de Bordeaux pour ses eaux-fortes de 1854 composées en noir et blanc, car il était daltonien. Viollet-le-Duc se servit de ces inventives créations pour déterminer les statues à sculpter, comme l'emblématique chimère du Stryge. Contemplant Paris depuis l'angle de la tour nord, ce monstre pensif a heureusement survécu a l'incendie du 15 avril dernier, de même que la façade occidentale, dont Viollet-le-Duc avait reconstitué la galerie des Rois détruite à la Révolution. Cependant, une grande partie des restaurations orchestrées par l'architecte français sont parties en fumée, à commencer par la flèche et les statues des Apôtres qui l'ornaient. Un siècle et demi après la grande entreprise de sauvetage, une seconde se profile donc à l'horizon. Quant aux débats qui ont agité la restauration du XIXe siècle, ils restent d'actualité, car ils touchent plus que jamais à la symbolique de ce monument, à la fois cœur et âme de Paris. ■

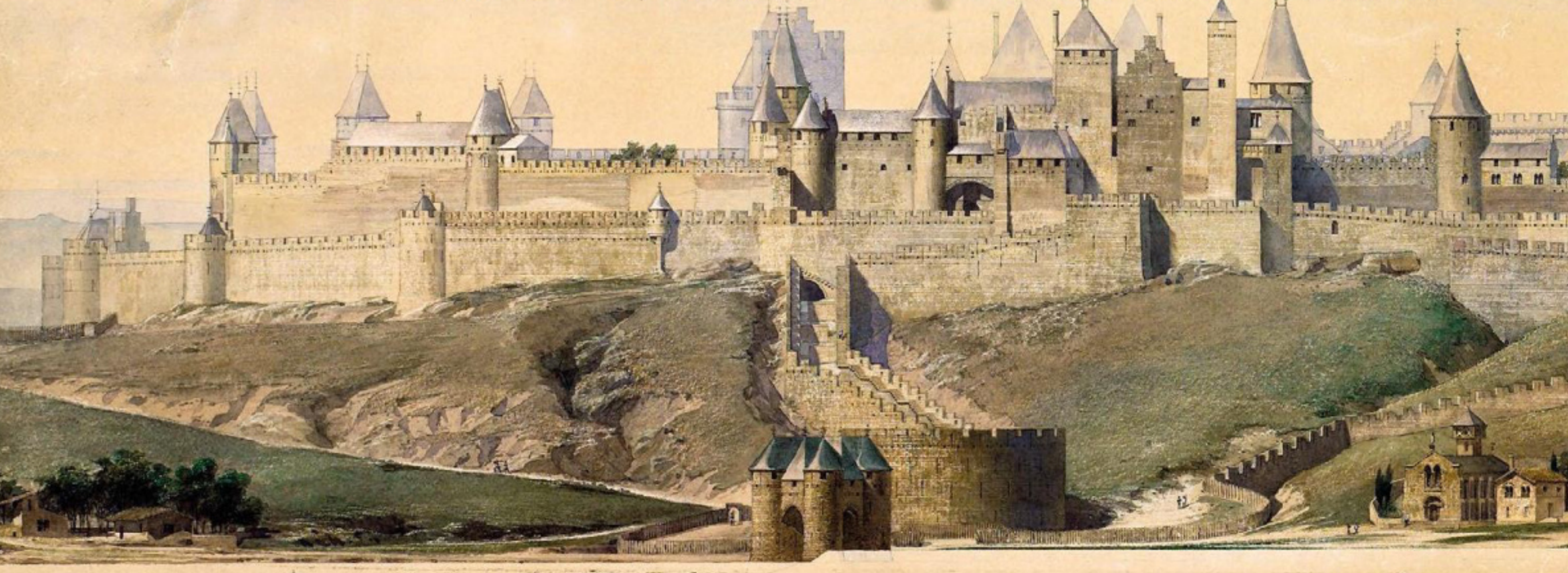
Pour en savoir plus

ESSAIS
Notre-Dame de Paris
Collectif, La Nuée Bleue / Place des Victoires, 2012.
Cathédrale Notre-Dame, Paris
T. Crépin-Leblond, Éd. du Patrimoine, 2015.



VIOLLET-LE-DUC, UN INVENTIF

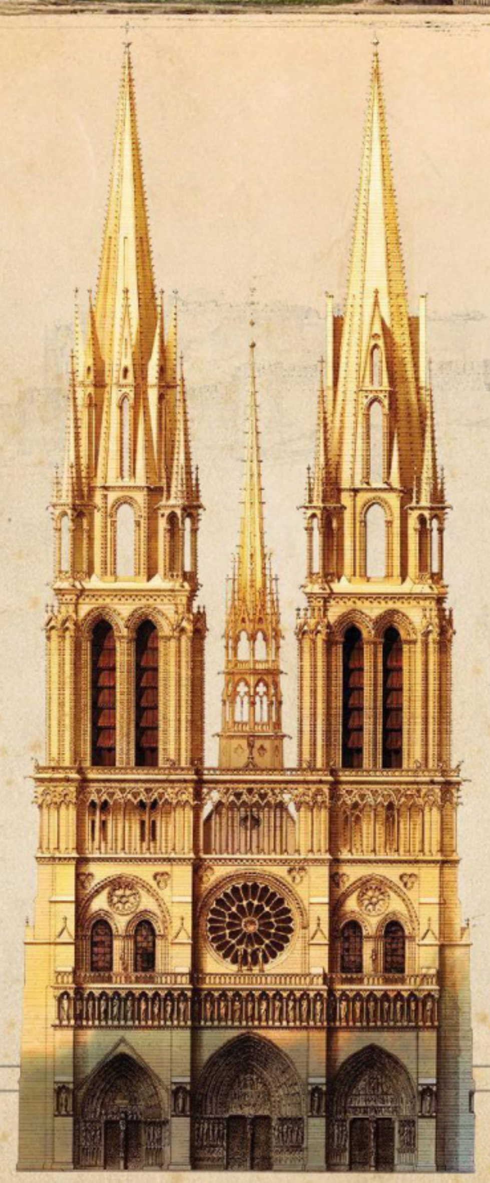
Outre Notre-Dame de Paris, l'architecte restaura de nombreuses constructions



▲ ***Carcassonne se couvre d'ardoise***

Viollet-le Duc se lança en 1853 dans la restauration complète des tours, du château et des remparts de la cité. Les experts lui reprochèrent d'avoir employé des matériaux étrangers à la région, comme l'ardoise au lieu de la tuile, et d'avoir modifié la structure des bâtiments reconstruits, qu'il surmonta de toitures coniques.

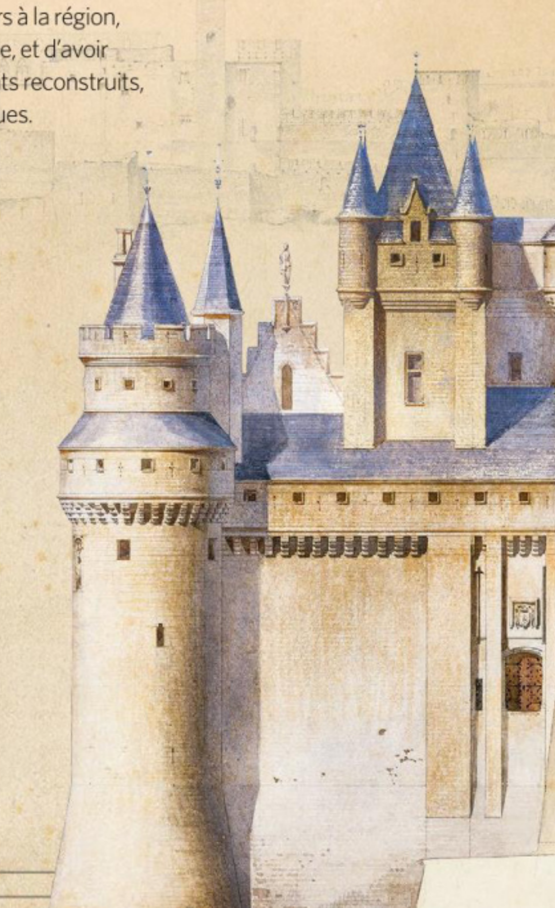
MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE / RMN-GRAND PALAIS



◂ ***Projet de tours pour Notre-Dame***

Viollet-le-Duc proposa d'ériger deux flèches de 69 m de haut sur les tours de la cathédrale de Notre-Dame. Ce projet fut finalement abandonné, car on considéra que ces deux gigantesques ajouts en pierre, dont la hauteur dépasserait celle des tours elles-mêmes, dénaturaient le monument.

PHOTO : GRANGER / AURIMAGES. **COLORISATION** : SANTI PÉREZ



RESTAURATEUR

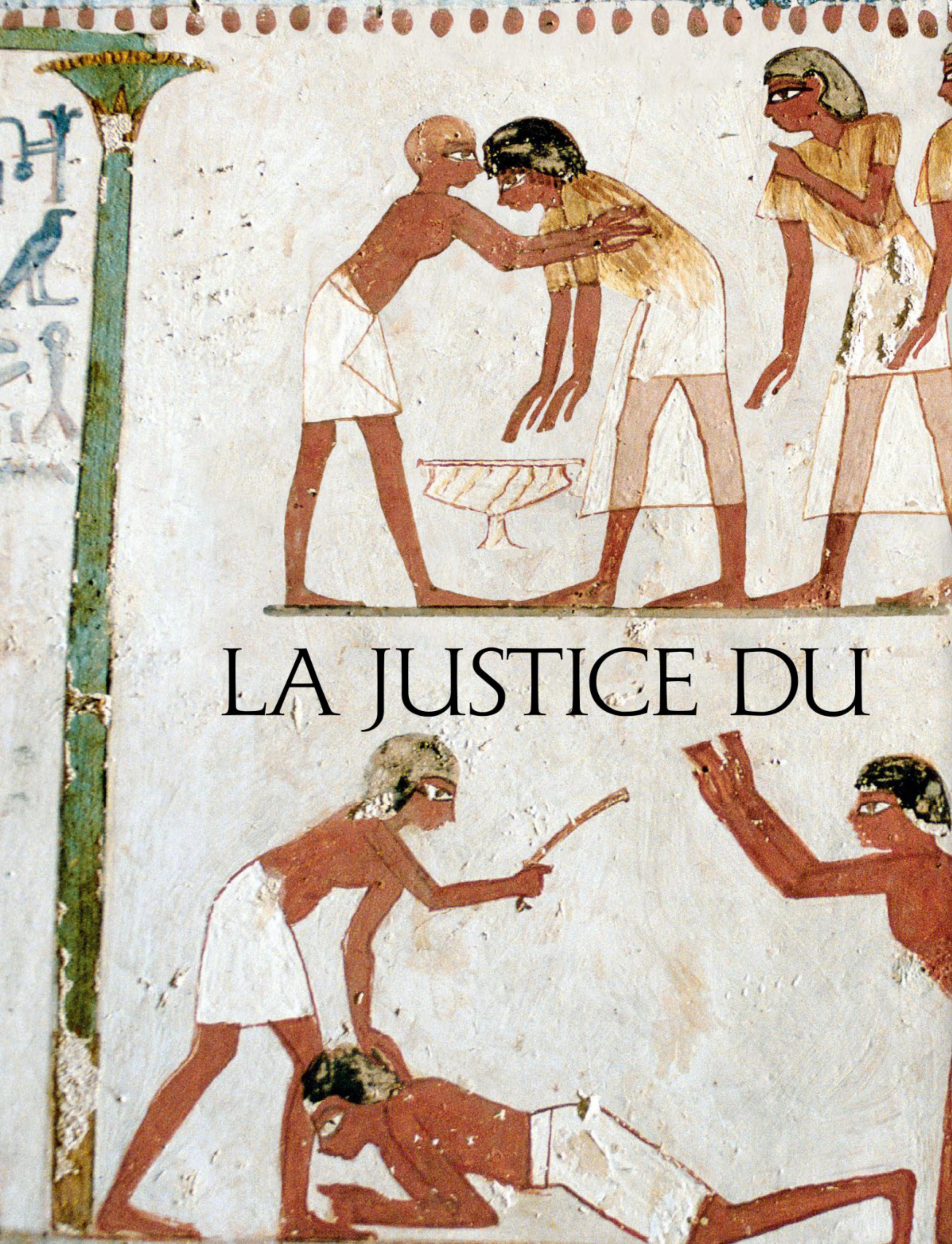
médiévales, comme la cité de Carcassonne.



◂ ***Pierrefonds, château de conte de fées***

En 1857, Napoléon III demanda à Viollet-le-Duc de restaurer ce château, alors en piteux état. Le projet prit de l'ampleur en 1861, lorsque l'empereur décida d'en faire une résidence impériale. Le résultat final se compose d'extérieurs recréant l'architecture militaire du XVe siècle et d'intérieurs où l'utilisation de peintures polychromes fut critiquée pour son anachronisme.
▾

EN HAUT, VUE DE CARCASSONNE. DESSIN DE VIOLLET-LE-DUC. À GAUCHE ET CI-DESSUS, LE CHÂTEAU DE PIERREFONDS AVANT ET APRÈS SA RESTAURATION PAR VIOLLET-LE-DUC. SUR LA PAGE DE GAUCHE, DESSIN DES TOURS DE NOTRE-DAME PROJETÉES PAR VIOLLET-LE-DUC.



LA JUSTICE DU



CHÂTIMENTS CORPORELS
Ces deux scènes ornent la tombe de Menna, haut fonctionnaire de Thoutmosis IV, dans la nécropole thébaine de Gournah. En bas est représenté l'un des châtiments les plus courants : un homme couché sur le sol reçoit des coups de bâton, sans doute pour n'avoir pas payé ses impôts.

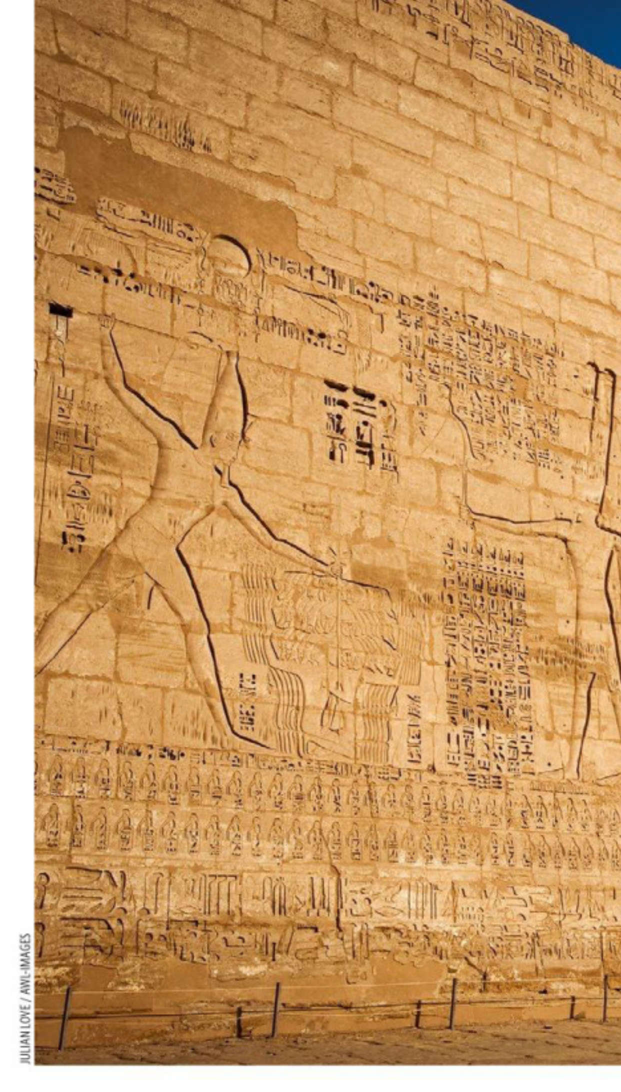
AKG / ALBUM

PHARAON

Parce qu'il était un intermédiaire entre les hommes et les dieux, le pharaon avait le devoir de faire régner l'harmonie. Au prix d'une justice qui n'excluait pas de terribles châtiments corporels.

DAMIEN AGUT-LABORDÈRE
ÉGYPTOLOGUE, CHERCHEUR AU CNRS


SCALA, FLORENCE


JULIAN LOVE / AWL-IMAGES

▲ **LA DÉESSE À LA PLUME**

Ce relief représente Maât, déesse de la Justice et de l'Ordre, sous la forme d'une femme coiffée d'une plume d'autruche. Lors du jugement d'Osiris, cette plume sert de contrepoids pour la pesée du cœur, qui évalue les actions du défunt.

L'« ordre juste ». Spontanément, nous ferions crédit au royaume des pharaons de cette formule qui a fait florès dans le monde politique français il y a quelques années. Il est vrai que la parfaite sérénité que dégage l'art royal égyptien invite à imaginer une société pacifiée, régie par des règles immuables, donnant sa place à chaque chose. La mise en avant par les égyptologues du concept de *maât*, qui renvoie très exactement à cette notion d'ordre juste, fait écho, dans les textes, à cette sensation d'équilibre et d'harmonie politiques. Dans le système hiéroglyphique, *maât* prend la forme d'une grande plume d'autruche d'Afrique, une des 16 rémiges blanches qui poussent au bout des ailes de ce grand oiseau. Miniaturisée, la plume se retrouve fichée au sommet du crâne de la déesse de la Justice. Ciselée dans une plaque de métal précieux, l'effigie de cette dernière apparaît sur le pectoral que portaient les juges égyptiens du Ier millénaire av. J.-C.

Scandale dans le harem royal

Pourtant, la justice égyptienne ne se laisse pas saisir facilement. Point de

CHRONOLOGIE

MAINTENIR L'ORDRE EN ÉGYPTE

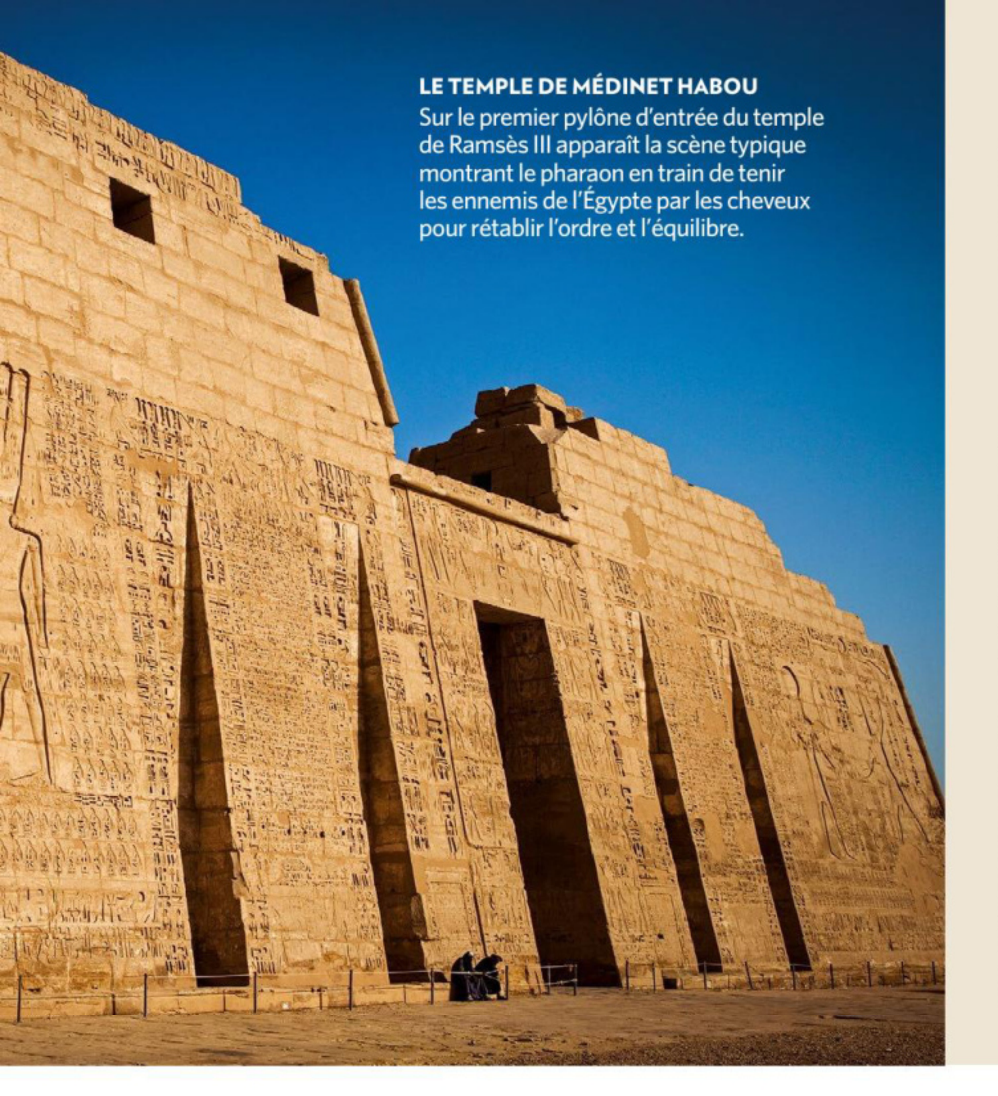
2613-2345 AV J.-C.

Une **stèle,** découverte à Gizeh et datée de la IVe ou de la Ve dynastie, est le document juridique égyptien le plus ancien connu : un contrat d'achat prouvant l'existence d'une forme de droit civil.

PAPYRUS DE LA VIe DYNASTIE. *MUSÉE ÉGYPTIEN, BERLIN.*
J. LIEPE / RMN-GRAND PALAIS

2278-2184 AV J.-C.

Le pharaon **Pépi II** promulgue un décret, mentionné dans le papyrus d'Ipou-Our, attestant l'existence de normes juridiques durant la VIe dynastie.



LE TEMPLE DE MÉDINET HABOU
Sur le premier pylône d'entrée du temple de Ramsès III apparaît la scène typique montrant le pharaon en train de tenir les ennemis de l'Égypte par les cheveux pour rétablir l'ordre et l'équilibre.

LES DEVOIRS DU PHARAON

SOUS L'EMPIRE DE MAÂT

Au sommet de l'État égyptien, qui est souvent représenté comme une pyramide sociale, se trouve le pharaon qui doit régner sur un pays en parfait équilibre et en harmonie. Cet **équilibre** s'accorde au concept de *maât*. Pour les anciens Égyptiens, il signifie ordre, vérité, équité et justice. La *maât* est personnifiée par une divinité féminine portant une coiffe très spéciale, en forme de **plume d'autruche.** Les textes égyptiens insistent sur le fait que le pharaon, de par sa qualité d'intermédiaire entre les dieux et les hommes, a l'obligation de faire respecter la *maât* en Égypte. « Rê a mis le roi sur la terre des vivants pour toute l'éternité pour juger les hommes, satisfaire les dieux, réaliser la *maât*, chasser l'*isfet* [le chaos et l'injustice] », explique un traité rédigé à l'époque de la reine Hatshepsout (1490-1468 av. J.-C.).

code d'Hammourabi comme à Babylone, mais, tout au plus, quelques titres témoignant de l'existence d'une administration judiciaire dès le milieu du IIIe millénaire av. J.-C. Sanctionner ceux qui contrevenaient aux règles était alors l'affaire d'une « Grande Cour ». Mais, comme cet organisme était aussi chargé de rédiger les ordres royaux ainsi que d'en conserver copie, il ne saurait être désigné uniquement comme un tribunal.

Ainsi, plutôt que de disposer d'une instance judiciaire permanente, équivalente à notre ministère de la Justice, il semble que le pouvoir pharaonique se soit appuyé sur des cours qui étaient réunies *ad hoc* pour statuer sur une affaire précise. Ouni, un haut dignitaire du règne de Pépi Ier (2321-2287 av. J.-C.), se trouva ainsi chargé de juger seul les coupables d'un complot dont les racines plongeaient jusqu'au cœur du harem royal, la reine elle-même étant impliquée. L'affaire était délicate, car le roi s'était affranchi de toutes les habitudes judiciaires : « Il y eut un procès secret dans le harem royal contre l'épouse royale grande favorite. Sa Majesté fit que j'en sois le seul juge, aucun vizir, ni aucun magistrat n'était présent à part moi. Tout cela en raison de l'estime et de la

1333-1305 AV J.-C.

Horemheb fait graver un décret, composé de neuf parties, sur le dixième pylône du temple de Karnak pour freiner les abus des fonctionnaires corrompus grâce à la réforme du système judiciaire en vigueur.

720-715 AV J.-C.

Le pharaon **Bocchoris** promulgue le premier code égyptien connu. L'historien Diodore de Sicile y fait allusion au Ier siècle av. J.-C., citant l'abolition de la servitude due aux dettes.

IIIe SIÈCLE AV J.-C.

Le **code d'Hermopolis** (du nom de la ville où il a été découvert) est un rouleau de papyrus rédigé en démotique, qui contient un code civil destiné aux magistrats et aux scribes.



QUINTLOX / ALBUM

PALETTE DU SCRIBE ROYAL AMENHOTEP. XVIIIe DYNASTIE.



AKG / ALBUM



UWE SKRZYPCZAK / AGE FOTOSTOCK

▲ **LE PHARAON DIVINISÉ**
Amenhotep Ier, fils du fondateur de la XVIIIe dynastie, Ahmosis, est divinisé à sa mort et devient le dieu protecteur du village de Deir el-Médineh, où il dispose d'un temple. Ci-dessus, statue oraculaire d'Amenhotep Ier. *Musée égyptien, Turin.*

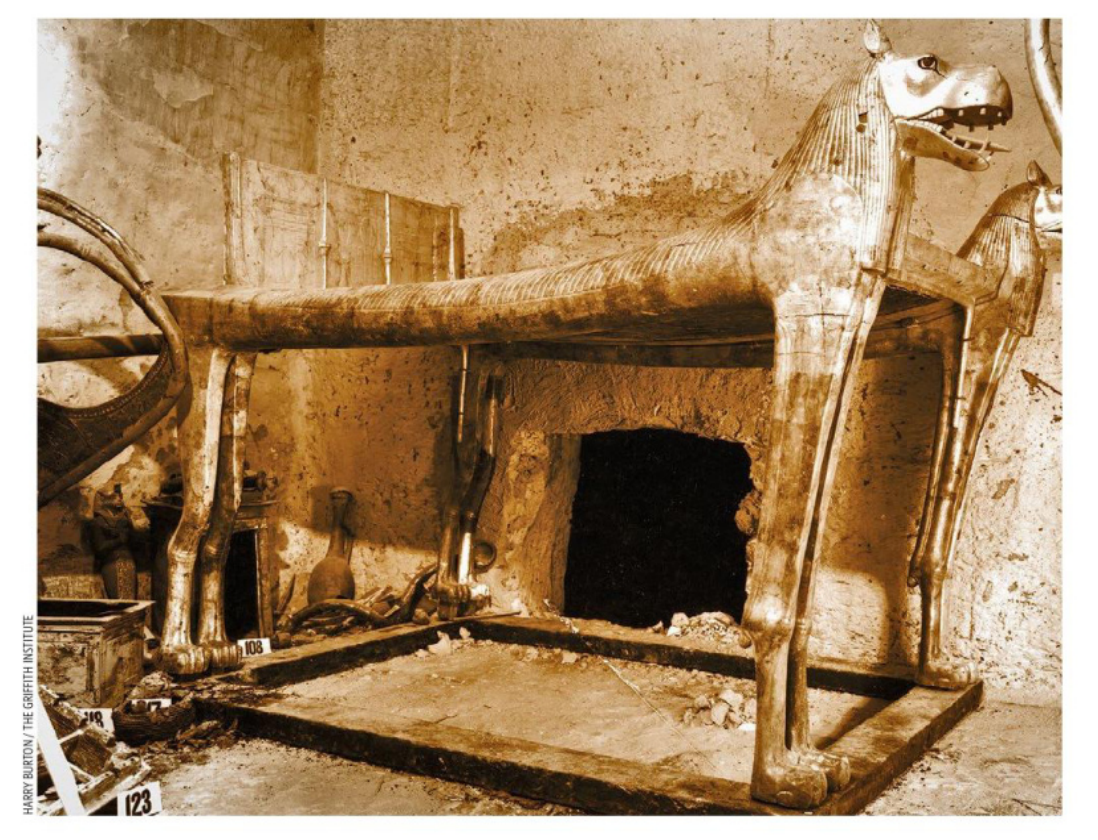
confiance que me portait Sa Majesté. C'est moi seul qui rédigea [le procès-verbal]. »

Un magistrat intègre

Du règne de Pépi II (2278-2184 av. J.-C.) date une autre source majeure documentant le système judiciaire égyptien. Il s'agit là encore d'un texte biographique, découvert dans la tombe de Pépiankh, qui occupa d'importantes fonctions en Haute-Égypte. « J'ai passé toute l'existence que j'ai vécue dans l'activité de magistrat, dans une fonction à sceau, jusqu'à ma fin. Jamais je ne me suis couché sans que mon sceau ait été près de moi. » Le sceau, par lequel le dignitaire authentifiait les actes qui émanaient de lui, était le principal signe distinctif de son autorité. Malgré leur importance, ces hommes pouvaient être mis en accusation, même si Pépiankh se targue d'avoir toujours échappé à toute sanction : « Je n'ai jamais été ni contrôlé, ni emprisonné. Rien de ce qui a été dit contre moi devant les magistrats n'a été retenu, mais tout est retombé sur les accusateurs. »

Il faut attendre la fin du IIe millénaire av. J.-C. pour disposer de sources donnant à voir un tribunal au travail. Ces documents datent du XIIe siècle av. J.-C., à la fin de la période ramesside. Il s'agit de listes et de comptes-rendus d'auditions établis par les magistrats d'une cour spéciale, dépêchée à Thèbes pour tirer au clair les pillages qui visèrent les tombes des Vallées des Rois et des Reines, et aussi des temples funéraires royaux ainsi que les sépultures de certains particuliers. Les voleurs emportèrent en masse de l'or, de l'argent, du cuivre et du bronze, mais également du mobilier cultuel et des vêtements. Du seul « temple des millions d'années » de Ramsès III à Médinet Habou, les pillards tirèrent 250 kg de métal. La lecture des cinq papyrus qui constituent les archives judiciaires de ces affaires laisse admiratif. Si les tribunaux disposaient très certainement de moyens extraordinaires, il n'en demeure pas moins que les résultats obtenus sont impressionnants. La liste des pilleurs de tombes montre que les juges et

DEIR EL-MEDINEH
Ce village situé près de Thèbes accueillait les artisans qui bâtissaient les tombes de la Vallée des Rois. C'est ce lieu qui rassemble le plus grand nombre d'informations sur le fonctionnement de la justice pharaonique au IIe millénaire av. J.-C.



HARRY BURTON / THE GRIFFITH INSTITUTE

◀ **UN COMMERCE LUCRATIF**
Le pillage des tombes est attesté en Égypte depuis l'époque prédynastique. Le cas le plus connu est celui du tombeau de Toutankhamon, où des voleurs se sont introduits peu après l'enterrement du roi. On peut observer sur cette photo les cavités qui servirent à pénétrer à l'intérieur du tombeau.



KARNAK, HAUT LIEU DE LA JUSTICE

Tout au long de son histoire, le sanctuaire du dieu Amon à Karnak, situé sur la rive orientale de Thèbes, est enrichi de nouveaux pylônes et de sanctuaires par différents pharaons. Les affaires de pillage des tombes royales y sont jugées, et des textes comme la stèle juridique de Karnak, un document datant du règne de Nébiryaou Ier (XVIIe dynastie), ou le décret d'Horemheb, promulgué par le dernier pharaon de la XVIIIe dynastie, sont inscrits sur certains des murs.

KENNETH GARRETT / GETTY IMAGES




BRIDGEMAN / ACI


BRITISH IMAGES / SCALA, FLORENCE

▲ **DES CHÂTIMENTS EXEMPLAIRES**
Pour le paysan, ne pas payer ses impôts a de graves conséquences : ce relief de la tombe de Mérérouka, à Saqqarah, montre un homme frappé, car il n'a pas payé son dû.

les policiers surent débusquer les voleurs les plus importants, tel le prêtre Imenkhaou qui déroba plus de 27 kg d'argent et 8 kg d'or, comme les plus modestes, telle la dame Takiri qui subtilisa à peine l'équivalent de la moitié du prix d'une paire de sandales. Ils suivirent aussi à la trace le devenir des objets revendus. Même deux modestes pièces en cuivre n'ont pas échappé à la sagacité des juges, comme en témoigne l'un des receleurs : « [Les voleurs] m'apportèrent deux anneaux de cuivre. Ils me les donnèrent ainsi qu'à Qer. Je leur donnai un sac et quart de blé amidonnier et un huitième de sac de grain-iky en échange. Je n'ai rien vu de plus. » Au passage, les magistrats notèrent aussi les biens que se procurèrent les voleurs grâce au produit de leurs larcins. Ainsi, le berger Boukhaaef, chef d'un véritable gang, s'offrit une paire de bœufs et un arpent de terre : il changea de statut social en devenant un cultivateur indépendant. Ces interrogatoires poussés leur permirent de mettre aussi la main sur les responsables corrompus qui acceptèrent des pots-de-vin contre leur silence. Ainsi, Qer, un modeste jardinier accusé d'avoir enlevé des feuilles d'or de la porte d'un temple, témoigne : « Péminu, notre supérieur, nous réprimanda en disant : "Vous ne m'en avez rien donné." Nous revînmes donc à la porte [du temple, pour arracher de nouvelles feuilles d'or] et emportâmes 5 kités d'or [450 gr environ] et nous les échangeâmes contre un bœuf et nous le donnâmes à Péminu. »

Le bâton plutôt que la mort

Quelles sanctions prononçaient les tribunaux égyptiens ? La peine de mort semble avoir été appliquée avec une extrême parcimonie. La tentative de coup d'État est le seul crime pour lequel il est avéré que les coupables aient été exécutés sans barguigner. Les sources, notamment celles du Ier millénaire av. J.-C., montrent que le châtiment de ce crime ne variait pas : la mort par le feu. Les coupables se voyaient jetés dans un brasier. L'emploi du feu s'explique par le



LE PAPYRUS ABBOTT
Conservé au British Museum à Londres, il narre l'affaire de Paoueraa, le maire corrompu de Thèbes-Ouest, accusé de faire partie d'un réseau organisé de pillage des tombes de la nécropole thébaine.

L'AFFAIRE DES PILLAGES DE TOMBES

CORRUPTION À THÈBES

À la fin de la XXe dynastie, des enquêtes et des procès ont lieu après des pillages de tombes dans la Vallée des Rois. Certaines de ces affaires nous sont parvenues grâce à différents papyrus, comme le papyrus Abbott, contenant le résumé du procès. Selon ce document, au cours de l'an 16 du règne de Ramsès IX (vers 1100 av. J.-C.), le maire de Thèbes-Est, un certain **Paser,** aurait porté plainte contre Paoueraa, maire de Thèbes-Ouest et superviseur de la nécropole. Cela a donné lieu à une série d'interrogatoires et d'enquêtes qui ont mis au jour un réseau bien organisé de **pilleurs** de tombes auquel appartenaient des membres distingués de l'administration. Lors de l'interrogatoire, les huit accusés ont été frappés avec un bâton, et leurs mains et pieds ont été tordus. Finalement, ils ont avoué avoir pénétré dans une tombe royale, l'avoir pillée et avoir brûlé les momies du roi et de la reine.

rôle que joue la préservation du corps dans les croyances funéraires égyptiennes. En effet, selon celles-ci, il ne saurait y avoir de vie après la mort sans que le cadavre ait été parfaitement préservé. C'est là tout le sens de la momification, de la multiplication des sarcophages et de l'ensevelissement dans une tombe creusée dans les entrailles de la roche. En condamnant le conspirateur ou le rebelle à voir son corps détruit par le feu, le juge égyptien le privait de toute possibilité de vie dans l'au-delà.

Cependant, il s'agit là d'un châtiment tout à fait exceptionnel, réservé à des crimes d'une gravité extrême. Le tout-venant des condamnations semble plutôt s'être soldé par des coups de bâton. Contrairement à ce que nous connaissons depuis le XIXe siècle, la mise en détention est en revanche rarement attestée. Le recours massif à la prison suppose en effet de disposer d'un système pénitentiaire, inexistant en Égypte pharaonique, à l'exception toutefois d'un « Grand Chantier », attesté uniquement par les titres de ses directeurs. Cette institution pourrait avoir fonctionné comme une sorte de bagne. La prison proprement dite était réservée aux suspects en attente d'un interrogatoire, ainsi qu'à ceux qui étaient incapables de payer leurs impôts. Il s'agissait là d'un chantage exercé sur les familles et les amis du condamné pour les inciter à réunir la somme exigée par le fisc.

Mais revenons un instant au châtiment « banal » du monde égyptien : la bastonnade. La scène est régulièrement représentée dans les mastabas (ou tombes) du IIIe millénaire av. J.-C. Il faut donc considérer qu'elle faisait partie de la vie quotidienne d'un grand domaine agricole. Les coups de bâtons y sont associés aux inspections conduites par les scribes. On imagine que les cultivateurs qui se montraient

▼ **DIVIN FACE À FACE**
Cette statuette en argent représente un pharaon d'époque ramesside portant dans sa main une image de la déesse Maât. *Musée du Louvre, Paris.*



BRIDGEMAN / ACI



ARALDO DE LUCA



AKG / ALBUM

▲UN HOMME PUISSANT
Dans sa tombe de Gournah, Rekhmirê est représenté avec les attributs de sa fonction de vizir : un pendentif avec la figure de la déesse Maât, un long pagne (*shenep*) allant du torse aux chevilles et un grand sceptre appelé *aba*.

incapables de livrer le montant de grains attendu étaient alors battus. On voit que la bastonnade s'inscrit dans un cadre plus large que celui strictement judiciaire. Le coup de bâton était donc un moyen de coercition généralisé au sein de la société égyptienne. Sa banalité ne le rendait pas moins terrible. Gustave Flaubert a laissé une description très réaliste des dégâts causés par la bastonnade. Lors de son voyage de 1850 en Basse-Nubie, l'auteur de *Madame Bovary* rencontra un officier de justice qui lui décrivit son expérience de la chose en des termes qui se passent de commentaire : « Quand on veut faire mourir un homme, quatre ou cinq coups suffisent, on lui casse les reins et la nuque ; quand on veut seulement punir le condamné, on frappe sur les fesses : quatre à cinq cents coups, c'est l'ordinaire ; le patient en a pour cinq à six mois à être malade, il faut attendre que les chairs tombent. »

La justice égyptienne se présente comme un théâtre d'ombres : si les effets de son action sont perceptibles, ses ressorts demeurent mystérieux. La faute en particulier à la difficulté que nous avons à reconstituer la machine judiciaire à l'aide de titres parfois peu explicites, mais aussi à l'absence de codes ou de ce que nous nommerions « lois ». Cette situation prévaut pour la quasi-totalité de la période pharaonique. Il faut en effet attendre le règne du pharaon perse Darius Ier (522-486 av. J.-C.) pour voir attesté un premier effort de mise en forme du droit égyptien. Le Grand Roi achéménide fit mander les « sages », mais aussi « les hommes de guerre, les prêtres, les scribes » de l'Égypte. À cet aréopage, Darius assigna une mission précise : « Qu'ils écrivent la loi de l'Égypte du début jusqu'à l'an 44 du pharaon Amasis la loi du roi, la loi des temples et la loi du peuple. » L'an 44 d'Amasis correspond à l'année 526-525 av. J.-C., date du début de l'occupation perse. L'ordre donné par le Grand Roi, qui nous a été conservé sur un papyrus de la Bibliothèque nationale de France, est fondamental, car il nous



DÉTENTION ET TRAVAUX FORCÉS

DES PRISONS À L'ÉGYPTIENNE

Le concept de prison comme lieu de détention des criminels n'existe pas dans l'Égypte antique. Néanmoins, le *kheneret* est une institution connue depuis l'Ancien Empire, bien que sa trace se perde à partir de la XVIIIe dynastie. Dans certains textes, on évoque le fait de « mettre en prison » des personnes, comme le raconte Pépiankh : « Je n'ai jamais été surveillé, je n'ai jamais été emprisonné. » À partir du Moyen Empire, les ***kheneret*** sont documentés comme des lieux de détention pour des délits tels que le refus du travail obligatoire dû au pharaon. Sous le Nouvel Empire, cette institution est remplacée par l'***itehu***, aux fonctions similaires. Parfois, selon la gravité du délit, les accusés sont envoyés dans des centres de travaux forcés, situés à l'étranger ou aux frontières de l'Égypte. Un décret de la Ve dynastie déclare : « Tu dois l'envoyer dans la Grande Demeure et tu devras le faire travailler à la carrière. »

dévoile la triple structure du droit égyptien. Celui-ci était en effet composé de règles qui régissaient le fonctionnement de l'État, de celles des temples et de ce que nous nommerions le droit privé. Malheureusement, le contenu de ce *Codex darianus* ne nous est connu que de manière très partielle, à travers différentes copies datées des périodes hellénistique et romaine.

Les démêlés de Pétéisé

L'extraordinaire richesse des sources égyptiennes du Ier millénaire av. J.-C. permet de passer de la théorie à la pratique quotidienne du droit. Le meilleur dossier est certainement celui rassemblé par un certain Pétéisé pour défendre ses droits au sein du temple de la ville de Téoudjoï, la localité de Moyenne-Égypte où il vivait sous le règne de Darius Ier. Harcelé, battu et même laissé pour mort un moment, Pétéisé se présente, dans la longue pétition découverte dans ses archives, comme l'innocente victime d'une coalition de prêtres qui souhaitaient le chasser, lui et sa famille, de la ville. Pour sa défense, Pétéisé produit une très longue histoire familiale remontant un siècle et demi en arrière, justifiant ses vues sur les lucratives prébendes sacerdotales de Téoudjoï. Nous ne connaîtrons jamais l'issue des démarches que Pétéisé entreprit au péril de sa vie à Memphis auprès du surintendant en charge des affaires des temples. La pétition de Pétéisé donne cependant à voir la réalité du parcours d'un plaignant jalonné de pots-de-vin et d'intrigues. La lecture de ce texte illustre admirablement un proverbe démotique, incitant le plaignant à renoncer à tout espoir d'être jugé selon le droit : « Si tu es puissant, jette tes archives au fleuve. Si tu es faible, jette-les aussi ! » ■

▲ LE SORT DES PRISONNIERS
Les prisonniers de guerre, comme ceux représentés dans le temple funéraire de Ramsès III à Médinet Habou, relèvent de la catégorie sociale des « enchaînés à vie ». Ils sont la propriété du pharaon, qui peut les offrir comme serviteurs à ceux qui les ont capturés.

Pour en savoir plus

ESSAIS

Maât. La philosophie de la justice de l'ancienne Égypte
A. Mancini, Buenos Books International, 2007.

Maât. L'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale
J. Assmann, MdV Éditeur, 2010.



CHÂTIER LES CAS GRAVES

La justice dans l'Égypte Antique comprend différents types de châtiments corporels. L'un d'entre eux est l'**amputation** des extrémités (nez, doigts...), qui marque la personne à vie. Les citoyens qui ne payent pas leurs impôts peuvent être **battus publiquement** à coups de bâton ou de fouet.

Pour sanctionner les cas les plus graves, l'État égyptien a recours à la peine de mort. Piller un temple, injurier ou attenter à la vie du pharaon sont considérés comme les délits les plus lourds pouvant être commis par un citoyen égyptien et sont punis de mort. L'exposition publique fait partie du châtiment.

MAIS LA PIRE PEINE CAPITALE que l'on puisse sans doute infliger à une personne est de la priver, en plus de sa vie terrestre, de sa vie dans l'au-delà. **Brûler son cadavre** ou le jeter dans le Nil et effacer son nom est la condamnation la plus brutale à laquelle un Égyptien puisse être soumis. Dans ce cas, la famille ne récupère pas le corps pour l'inhumer et n'a pas la possibilité de lui assurer un culte funéraire, réduisant ainsi le défunt à une non-existence jusque dans l'au-delà.

FIGURINE EN BRONZE REPRÉSENTANT LA DÉESSE MAÂT ASSISE SUR UN TRÔNE. XXIE DYNASTIE.
BRIDGEMAN / ACI

VASE EN FAÏENCE ORNÉ DE SCÈNES GRAVÉES. VERS 850 AV. J.-C. *MUSÉE ÉGYPTIEN, BERLIN.*
ORONOZ / ALBUM

BASTONNADE REPRÉSENTÉE DANS LA TOMBE DE BAKET III (XIIE DYNASTIE). DESSIN TIRÉ DE LA *DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE* (OUVRAGE COLLECTIF PUBLIÉ APRÈS LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE DE BONAPARTE). 1809.
AKG / ALBUM

LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR IRENE CORDÓN I SOLÀ-SAGALÉS, DOCTEURE EN HISTOIRE ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ CATALANE D'ÉGYPTOLOGIE.



COLOSSE DU PHARAON AKHENATON. CONSIDÉRÉ COMME HÉRÉTIQUE, IL A FAIT L'OBJET D'UNE *DAMNATIO MEMORIAE* (UNE CONDAMNATION À L'OUBLI ÉTERNEL) SUR TOUS SES MONUMENTS.

ARALDO DE LUCA

CORTÉS CONQUIERT LE MEXIQUE

Le conquistador, qui mit à genou l'Empire aztèque il y a tout juste 500 ans, fut un homme aussi cruel qu'intelligent et charismatique. Un personnage controversé et inclassable, qui réussit à imposer son seul nom dans le récit épique de la conquête.

JOSÉ MARÍA GONZÁLEZ OCHOA
HISTORIEN

Conquistador du Mexique, Hernán Cortés est un personnage aux multiples facettes : encensé par certains, condamné par d'autres, en particulier au Mexique, il ne fut pourtant qu'un être de chair et de sang, dont l'existence modifia le cours de l'histoire tout en s'inscrivant dans son époque. Certes associé à une légende noire et à une sombre réalité, il s'est malgré tout forgé l'image d'un conquistador plus attrayant que tous ses contemporains, en particulier Francisco Pizarro. S'il doit une partie de cette réputation à son pouvoir de séduction, à sa force innée de persuasion et au charisme qui lui permit de diriger ses hommes, de pactiser avec l'ennemi et de mener d'innombrables entreprises — qui échouèrent toutefois presque toutes —, il était avant tout très doué pour assurer sa propre publicité.



LE NOUVEAU MAÎTRE DE TENOCHTITLÁN
Ce tableau de Carlos María Esquivel représente le moment où Cortés, désormais maître de la capitale aztèque, capture Cuauhtémoc, le dernier empereur. 1856.
Musée des Beaux-Arts, Saragosse.

CHRONOLOGIE

Une vie loin de l'Espagne

1485
Hernán Cortés voit le jour à Medellín, près de Mérida, en Estrémadure, dans une famille modeste de la noblesse.

1504
Il entreprend son premier voyage en Amérique, où il s'installe sur l'île d'Hispaniola (actuelle Saint-Domingue), puis à Cuba en 1511.

1519
Cortés se lance dans la conquête du Mexique. Avec leurs alliés autochtones, les Espagnols pénètrent dans la capitale aztèque, Tenochtitlán.

1521
Expulsés de Tenochtitlán, les Espagnols se réorganisent et planifient un siège qui aboutit à la destruction de la ville et à la chute de l'Empire aztèque.

1524
Cortés dirige une expédition au Honduras et dans le Yucatán. À son retour, en 1526, il est destitué par un émissaire de Charles Quint.

1530
Après deux ans en Espagne, il retourne au Mexique avec le titre de marquis de la vallée d'Oaxaca. Il lui est interdit résider dans la capitale.

1540-1547
Poussé par ses démêlés avec le vice-roi, Cortés rentre en Espagne. Il meurt avant d'être retourné une dernière fois au Mexique.

▲ **UN PALAIS HORS DE MEXICO**
La photographie ci-dessus montre la grande demeure de Cuernavaca, où Cortés passa ses dernières années au Mexique.


ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE

CABASSET EN FER ET LAITON DORÉ.
ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE, MADRID.

Conscient de l'intérêt que présentaient alors l'écriture et l'impression pour diffuser informations et images, qu'il découvrit peut-être pendant son court passage à l'université de Salamanque, Cortés appuya sa propagande sur le format épistolaire. Il rédigea ainsi, entre 1519 et 1526, une série de rapports adressés à Charles Quint, dans lesquels il justifiait ses actions et son projet politique en racontant comment il avait conquis le Mexique de 1519 à 1521, puis dirigé le pays. Il parvint ainsi à imposer sa vision des faits comme la version officielle de la conquête. Ses lettres lui permirent de se forger une image de héros humaniste, cultivé, doué pour la guerre, investi par Dieu et par son roi d'une inéluctable mission et présenté comme un exemple à suivre. Il y exposait par ailleurs sa fascination pour les peuples et les territoires conquis, ainsi que des faits et des paroles exprimant son intention de fonder un Nouveau Monde métis. Écarté du pouvoir et des terres conquises par la Couronne en 1527, Cortés produisit un récit qui



LUCIO RUIZ PASTOR / AGE FOTOSTOCK



AUTOCHTONES PENDUS SUR L'ORDRE DE CORTÉS. *CODEX VATICANUS. BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.*

WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

OÙ SE TROUVE L'OR ?

À L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS, les Mexicas furent impressionnés par leur soif d'or. Une chronique autochtone raconte qu'après la conquête de Tenochtitlán, Cortés réunit les princes aztèques pour leur demander où se trouvait l'or conservé au Mexique. Les princes le supplièrent : « Écoutez, de grâce, seigneur notre dieu, nos souverains ont tout emporté avec eux. » Mais Cortés n'en crut rien.

lui ouvrit malgré tout les portes de la postérité. Non content de la renommée acquise grâce à ses propres textes, il paya Francisco López de Gómara pour rédiger une chronique de la conquête de la Nouvelle-Espagne exaltant le rôle central qu'il y avait joué. Si Bernal Díaz del Castillo publia en réaction à ces récits hagiographiques une chronique au ton plus nuancé, où le mérite de la victoire face aux Mexicas était réparti entre tous les conquistadors, il était incapable de cacher son admiration pour Cortés, qu'il décrivait souvent comme un héros à grand renfort de superlatifs.

Aucune possibilité de retour

La conquête constitue certainement l'un des rares succès durables à l'actif de Cortés, qui — à en croire Bernal Díaz del Castillo — ne fut « heureux en rien » depuis qu'il conquit la Nouvelle-Espagne. En effet, le gouvernement du Mexique lui fut retiré, on saisit ses possessions matérielles et financières, l'empereur lui refusa toute faveur ou nouvelle charge, et son expédition au Honduras comme ses explorations du Pacifique se soldèrent par des échecs. Il n'en suscita pas moins une vague de fascination qui séduisit les historiens d'hier et d'aujourd'hui, de part et d'autre de l'Atlantique, ainsi que la plupart de ses biographes, à l'instar d'autres grands conquérants du passé, comme Alexandre le Grand, Jules César ou Napoléon.

Le célèbre épisode des navires brûlés, qui en réalité n'eut jamais lieu, illustre la façon dont s'est forgée la légende de ce conquistador, qui sut à de nombreuses reprises faire de nécessité vertu. En 1519, après avoir débarqué dans l'État de Veracruz pour entreprendre la conquête de l'Empire aztèque, les dix navires à bord desquels il avait quitté Cuba étaient en si mauvais état que seuls trois pouvaient encore continuer à naviguer. Hernán Cortés décida alors de les désarmer, écartant ainsi toute possibilité de retour pour les hommes qui ne souhaitaient pas poursuivre leur route

▼LES LETTRES À CHARLES QUINT
En 1522, dans la lettre ci-dessous, Cortés demande à son souverain l'autorisation de baptiser « Nouvelle-Espagne » les terres conquises. *Bibliothèque nationale d'Espagne, Madrid.*



Carta de relaciō ēbiada a su. S. majestad del ēpa-

BNE



LA BATAILLE D'OTUMBA
La participation de la cavalerie joua un rôle fondamental dans la victoire espagnole contre les Aztèques, dans cette bataille de 1520. *Palais royal, Madrid.*

vers le Mexique ou qui se sentaient juridiquement liés au gouverneur de Cuba, Diego Velázquez, auquel Cortés avait désobéi en quittant le pays sans son autorisation. Les planches et les gréements de ces navires servirent à construire les brigantins qui jouèrent un rôle décisif dans la prise définitive de Tenochtitlán, la capitale aztèque, en août 1521. Le temps et une faute de grammaire transformèrent toutefois en mythe ce fait pourtant consacré par Cortés lui-même dans ses lettres. Le chroniqueur Francisco Cervantes de Salazar confondit en effet les termes espagnols *quebrar* (« démanteler ») et *quemar* (« brûler »), faisant ainsi émaner la sagacité et l'héroïsme des cendres auxquelles il réduisit sous sa plume les navires. Des biographes et des chroniqueurs interprétèrent par la suite cette décision de brûler les navires comme un signe supplémentaire de la brillante et visionnaire personnalité du conquistador.

▼L'ARMÉE AZTÈQUE
Les guerriers-aigles, élite de l'armée mexica, brandissaient des lances ou des masses en bois surmontées de pointes d'obsidienne, qui ne pouvaient toutefois rivaliser avec les armes à feu espagnoles. *Musée national d'anthropologie, Mexico.*

CONACULTA - INAH

Au-delà de la propagande et de la légende qui l'enveloppent, Cortés démontra un clair talent de meneur tout au long de ses campagnes : persuasif, enthousiaste et éloquent, il sut employer ces qualités auprès de ses hommes pour les mobiliser rapidement à Cuba, malgré l'affront que représentait ce geste à l'encontre du gouverneur de l'île. Ces mêmes qualités se révélèrent aussi essentielles pour conduire ses hommes jusqu'au cœur de l'Empire aztèque et s'attirer la loyauté de nombreux chefs autochtones, dont les bataillons — vaincus ou convaincus — finirent par se rallier à ses troupes.

Lorsqu'il se lança dans la conquête du Mexique, Cortés n'avait rien d'un grand stratège et manquait d'expérience sur le champ de bataille. Mais il sut s'entourer de militaires aguerris, dont il écouta les conseils. Sa puissance résidait dans sa capacité à persuader et à motiver ses troupes. L'indiscutable autorité qu'il exerçait sur ses hommes se manifesta dans les moments les plus difficiles, comme lors



WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE



DEA / AGE FOTOSTOCK

VESTIGES DU TEMPLO MAYOR, PRINCIPAL TEMPLE DE TENOCHTITLÁN, À MEXICO.

UNE VILLE RASÉE

DANS SES LETTRES, Cortés explique que la farouche résistance opposée par les Mexicas pendant le siège de Tenochtitlán le poussa à conclure qu'« ils nous obligeraient à les détruire sans merci », c'est-à-dire à raser entièrement la ville. Cette décision l'« affligeait affreusement », mais fut implacablement mise en œuvre. Rien ou presque ne subsista de la Venise du Nouveau Monde.

de la fuite des Espagnols hors de Tenochtitlán pendant la *Noche Triste* (la « Triste Nuit ») du 30 juin 1520 et la bataille d'Otumba qui s'ensuivit, le siège de Tenochtitlán au printemps 1521, ou encore la désastreuse expédition menée au Honduras en 1524.

L'allié des tribus opprimées

Ce natif de la région d'Estrémadure possédait par ailleurs de grands talents de négociateur, comme en témoignent les accords qu'il conclut avec les autochtones. Peu après avoir pénétré sur le territoire aztèque, il découvrit le mécontentement de nombreux peuples face à l'obligation que leur imposaient les souverains de Tenochtitlán de payer un tribut, d'effectuer un service militaire et de leur remettre des esclaves et des vierges. Cortés signa un pacte d'amitié avec une trentaine de tribus totonaques des environs de Cempoala, qui lui offrirent jusqu'à 1 300 hommes contre la promesse de leur accorder la liberté une fois les Mexicas défaits — promesse qu'il ne tint jamais. Il se heurta ensuite aux Tlaxcaltèques, dont il négocia l'aide militaire après les avoir vaincus sur le champ de bataille. Pour le siège final de Tenochtitlán, il s'assura aussi du soutien des Cholultèques (traditionnels ennemis des Mexicas), de l'armée d'Ixtlilxochitl de Texcoco (la deuxième plus grande ville de Méso-Amérique) et de nombreux peuples et tribus excédés de la brutalité des Mexicas.

L'arrivée des Espagnols déconcerta Moctezuma lui-même, pourtant à la tête d'un vaste empire et formé à la guerre. Cortés sut tirer profit de la situation pour pénétrer dans la capitale et le soumettre. Cette « paralysie » fut par la suite mise sur le compte de la prophétie du retour de Quetzalcóatl, la grande divinité des Aztèques : les autochtones interprétaient ce retour comme la fin d'un cycle, tandis que Cortés adoptait le comportement du dieu attendu. Ses compétences de diplomate ne produisirent malheureusement pas le même effet auprès des fonctionnaires de la Couronne d'Espagne ni de Charles Quint, qui le priva de son autorité.

ÉPÉE DITE D'HERNÁN CORTÉS. 1530. *PATRIMOINE NATIONAL, MADRID.*



PATRIMOINE NATIONAL D'ESPAGNE

LES SEPT VIES DU CONQUISTADOR

Le hasard ou la providence divine, que le très religieux Cortés invoquait abondamment dans ses harangues, lui accordèrent d'atteindre l'âge de 62 ans, après avoir plusieurs fois frôlé la mort dans diverses circonstances.

1502

À Séville, Cortés s'apprête à prendre le large. Il tombe d'un mur et se casse une jambe alors qu'il courtise une femme mariée ; le mari jaloux manque de le tuer d'un coup d'épée.

MAI 1520

Pendant la prise du Templo mayor, à Tenochtitlán, une blessure à la main droite le prive à vie de l'usage de deux doigts. Le bras en écharpe, il survit par miracle à la fuite de la *Noche Triste*.

JUILLET 1520

Pendant la bataille d'Otumba, son cheval est blessé au museau par une pierre ou par une flèche qui lui était adressée. La pierre qui lui frôle malgré tout la tête lui provoquera par la suite des nausées et des évanouissements.

AVRIL 1521

Alors qu'il s'apprête à assiéger Tenochtitlán, Cortés échappe de justesse au projet d'assassinat de Juan de Villafaña. L'auteur de la conspiration est pendu sur-le-champ.

AVRIL 1521

Accompagné d'un maigre détachement, il pénètre dans un village de Xochimilco qui lui livre bataille. Encerclé, il ne s'en sort vivant que grâce à l'intervention de Cristóbal de Olea et d'un guerrier tlaxcaltèque.

AOÛT 1521

Pendant la bataille du marché de Tlatelolco, il tombe dans l'eau de la lagune. Cristóbal de Olea s'élance encore une fois contre les Mexicas qui en ont profité pour capturer Cortés, en tue quatre et libère son chef, mais y laisse la vie.

1524

Pendant la malheureuse expédition vers Las Hibueras, on perd pendant de longs mois la trace de Cortés, que l'on croit mort. Celui-ci finit toutefois par réapparaître, atteint de fièvre et très affaibli.

1541

À son retour en Europe, il participe à la bataille d'Alger. Son bateau coule, et Cortés manque de se noyer.

LA *NOCHE TRISTE*. CORTÉS FUIT TENOCHTITLÁN LE 30 JUIN 1520. TABLEAU ANONYME. XVII[E] SIÈCLE.


LE CHEF MAYA ZINGARI PRÉSENTE SA SŒUR À HERNÁN CORTÉS. GRAVURE. *MUSÉE DE L'AMÉRIQUE, MADRID.*

E. LESSING / ALBUM

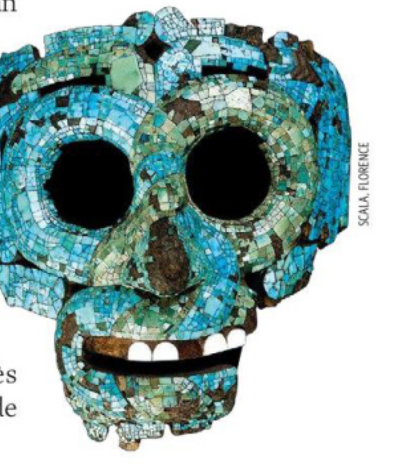
RÉPUDIER OU PROTÉGER TECUICHPOCH

Tecuichpoch, la fille préférée de Moctezuma, fut capturée avec son époux Cuauhtémoc, le dernier souverain mexica, alors qu'ils essayaient de fuir le siège final de Tenochtitlán. La relation que Cortés entretint avec elle a notamment été interprétée comme un abus de pouvoir de la part du conquistador, qui la prit comme concubine en 1525, lui fit une fille, Leonor, pour ensuite la marier à un autre soldat, Alonso de Grado. Il convient toutefois d'ajouter que Cortés lui confia en 1526 une généreuse charge à Tacuba. Doña Isabel – le nom sous lequel on la connaissait alors – eut deux autres maris espagnols, dont l'un déclara : « Le respect qu'elle inspire et l'exemple qu'elle donne suscitent la quiétude et le repos dans les âmes des Mexicains. »

Hernán Cortés possédait un pouvoir inné de séduction, auprès des hommes comme des femmes. Sa vie amoureuse a fait couler beaucoup d'encre. Insatiable et étranger à toute galanterie, il se servait des femmes pour poursuivre ses propres objectifs ou satisfaire ses désirs, puis s'en débarrassait sans aucune hésitation. L'exemple de doña Marina, dite « la Malinche », l'illustre parfaitement : cette jeune autochtone lui servit d'interprète puis de maîtresse, pour finir mariée à l'un de ses soldats. Dans sa grande demeure de Cuernavaca, Cortés se constitua un harem de 40 femmes autochtones et espagnoles, composé de nourrices, de domestiques et de dames de compagnie, avec lesquelles il entretenait sans distinction des relations sexuelles. Toutes ces femmes cohabitaient avec sa seconde épouse, Juana Ramírez de Arellano y Zúñiga, qu'il ne voyait que pour procréer et qu'il abandonna en 1539, lorsqu'il repartit pour l'Espagne. Il ne la revit jamais. Par ailleurs, après la pendaison en 1525 du dernier souverain aztèque, Cuauhtémoc, par le conquistador dans la forêt hondurienne, son épouse Tecuichpoch devint la maîtresse et la concubine de Cortés et la mère de l'un de ses enfants illégitimes, Leonor Moctezuma Cortés, avant de tomber dans l'oubli.

Les actes dont Cortés fut l'auteur pendant ses campagnes de conquête corroborent la légende noire qui l'enveloppe. Comme tout homme ambitieux, il fit en effet preuve d'égoïsme, de cruauté et de traîtrise. Il n'hésitait pas à éliminer ses ennemis, comme l'apprirent à leurs dépens Diego Cermeño et Juan Escudero, qu'il fit pendre après avoir débarqué à Veracruz. Les autochtones furent aussi victimes des excès de Cortés et des massacres qu'il laissa perpétrer. Le plus tragique fut celui de Cholula, lors duquel plus de 5 000 d'entre eux furent décimés par des soldats espagnols et leurs alliés tlaxcaltèques, qui les attaquèrent par surprise de peur que les Cholultèques ne s'unissent aux troupes de l'empereur Moctezuma. Après la fuite de la *Noche Triste*, Cortés décida de

▼UN CADEAU IMPÉRIAL
L'empereur aztèque Moctezuma offrit à Hernán Cortés ce masque en turquoise lié au dieu aztèque Quetzalcóatl. *British Museum, Londres.*


SCALA, FLORENCE

LA PYRAMIDE DE CHOLULA
Cortés accusa les habitants de Cholula de trahison. Il convoqua leurs dirigeants dans la cour du temple de Quetzalcóatl, situé à l'est de la grande pyramide, visible ici, où il ordonna de les massacrer.

se montrer implacable : pour punir le soulèvement de Tepeaca, il ordonna de brûler vifs 60 caciques en présence de leurs enfants et réduisit tous les habitants à l'esclavage. Il fit ensuite détruire Tenochtitlán, puis ferma les yeux sur les châtiments démesurés que Gonzalo de Sandoval avait prononcés en 1524 contre les autochtones de Pánuco.

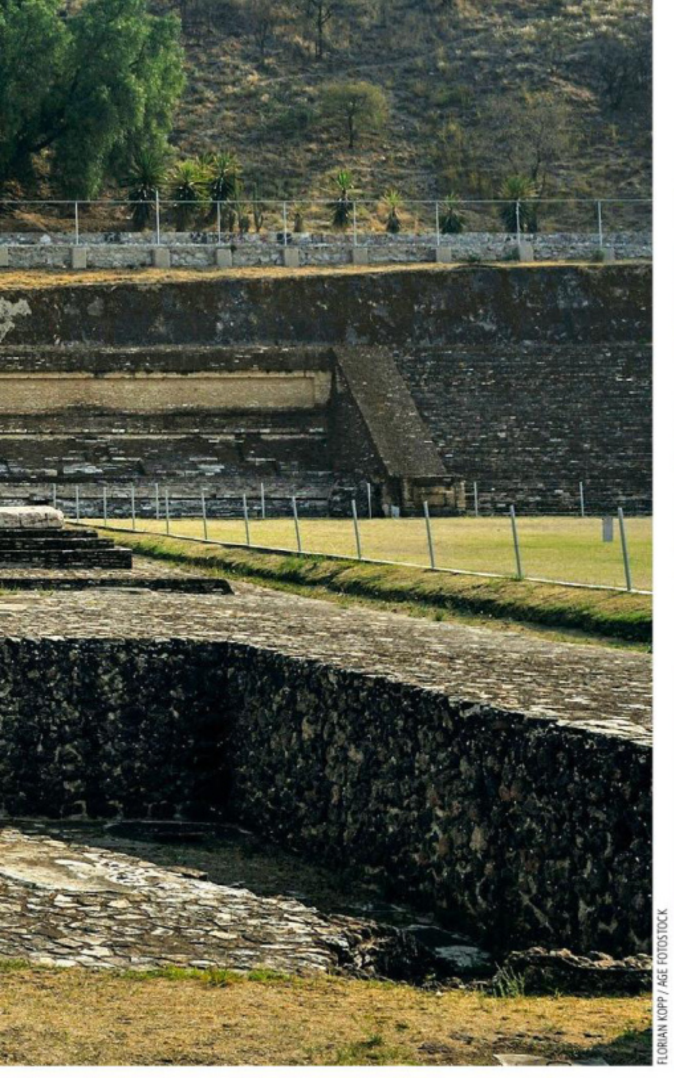
Un conquérant sans terres

Nombre de ses hommes ne furent ni reconnus ni récompensés selon leur mérite, comme l'illustre le cruel exemple de Martín López, l'ingénieur naval qui construisit les brigantins pour attaquer Tenochtitlán et qui déboursa pour ce faire 6 000 pesos de sa poche. Cortés lui promit de l'argent, des terres et un titre de marquis, mais l'homme ne reçut qu'une petite charge et quelques maisons. Il décida de poursuivre Cortés en justice, mais il ne récupéra qu'une partie de son argent, versée par la Couronne. Pour défendre ses intérêts, Cortés soumit aussi les chefs locaux en les couvrant de richesses et de promesses qu'il ne tint jamais.

Doué pour l'improvisation, Cortés savait tirer le meilleur parti des circonstances les plus défavorables. Sa capacité à se lancer dans de nouvelles entreprises avec le même enthousiasme fut perçue comme le signe du profond optimisme qui lui permit d'affronter l'échec avec foi et détachement. Cortés se consacra pendant plusieurs années à la construction d'un Mexique à la fois hispanisé, catholique et clairement héritier de son essence autochtone. Loin de vouloir reproduire la société et la culture dont il était issu, il souhaitait inventer un Nouveau Monde ne conservant que le meilleur des deux civilisations, comme en témoigne le nom de Nouvelle-Espagne qu'il donna à ces terres. L'idée de bâtir ce territoire métis l'habita dès le départ. Une fois dissoute l'alliance de Tenochtitlán, il convainquit la plupart des chefs et des caciques locaux de collaborer pacifiquement au sein du gouvernement. Avec leur

▼ À LA TÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE
Le 15 octobre 1522, Charles Quint (représenté sur l'écu d'or ci-dessous) envoya à Cortés une lettre le reconnaissant gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne. *Musée archéologique national, Madrid.*


ASF / ALBUM



FLORIAN KOPP / AGE FOTOSTOCK



FEMME VENDANT DU PULQUE. DÉTAIL D'UN PARAVENT MEXICAIN DU XVII[e] SIÈCLE. *MUSÉE DE L'AMÉRIQUE, MADRID.*

ORONOZ / ALBUM

LE CHOIX DU MÉTISSAGE

IMPRESSIONNÉ par la vitalité de la société aztèque, Cortés veut éviter que ne se constitue, comme à Cuba et à Hispaniola, une caste dominante hermétique. Il favorise pour ce faire l'union de ses hommes avec des autochtones et s'oppose autant que possible à l'arrivée d'Européennes. Le modèle de société métisse qu'il poursuit est très différent de celui des créoles, qui finit malgré tout par s'imposer.

aide, il fonda des villes, restaura des routes, explora de nouveaux territoires, lança la culture et l'élevage intensifs de plantes et d'animaux européens, et mit en place une nouvelle organisation administrative.

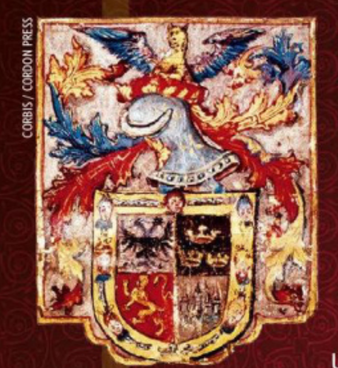
Ennemi juré des fonctionnaires espagnols, Cortés regagna en 1528 la péninsule Ibérique pour y fournir des explications à Charles Quint et à la justice. S'il reçut le titre de marquis de la vallée d'Oaxaca, il se vit toutefois privé de ses biens et écarté du gouvernement des territoires conquis. Il retourna au Mexique deux ans plus tard, sans aucune charge politique. Il s'installa à Cuernavaca, où il commença une nouvelle vie d'entrepreneur et d'explorateur. Bien que riche, il ne possédait guère de liquidités, mais ne s'en souciait pas outre mesure : s'imaginant en grand marchand de la Renaissance italienne, il devint un infatigable homme d'affaires qui improvisa tour à tour dans l'immobilier, l'agriculture, l'élevage et l'extraction minière. Il envisageait même d'explorer le Pacifique et aspirait à atteindre la Chine et les Moluques, à tracer de nouvelles routes commerciales et à découvrir un passage vers l'Atlantique Nord. Or, à l'exception d'une flotte envoyée pour aider Francisco Pizarro à conquérir le Pérou, tous ses voyages se soldèrent par des échecs. Gagné par la déception et le sentiment d'avoir les mains liées par le vice-roi Antonio de Mendoza, il regagna l'Espagne en 1540 pour y chercher le soutien de l'empereur.

Ses dernières années se résumèrent à une lutte vaine pour obtenir justice. « Au moins ai-je tiré une satisfaction de mes peines et de mes travaux : celle d'avoir fait mon devoir, sans lequel je n'aurais point connu le repos de la vieillesse », écrit-il dans sa dernière lettre à Charles Quint. Il voulut entreprendre un dernier voyage au Mexique, mais s'éteignit à Séville en 1547, à 62 ans.

Pour en savoir plus

ESSAIS
Cortés
C. Duverger, Fayard, 2001.
La Conquête du Mexique
H. Thomas, Robert Laffont, 2011.

UN POINT DE VUE SUR LA CONQUÊTE



CORBIS / CORDON PRESS

À Madrid, le musée de l'Amérique conserve une exceptionnelle série de 25 planches retraçant tous les épisodes clés de la conquête du Mexique par Cortés. La technique employée en 1698 par leurs auteurs, les frères Miguel et Juan González, est celle de l'*enconchado*, une invention mexicaine d'inspiration chinoise et japonaise, consistant à incruster de la nacre. Chacune de ces planches se compose généralement de 12 scènes différentes, reconstituées à partir des chroniques de la conquête.

ARMOIRIES ACCORDÉES EN 1524 PAR CHARLES QUINT À HERNÁN CORTÉS, EN RECONNAISSANCE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.



MUSÉE DE L'AMÉRIQUE, MADRID



SFGP / ALBUM

HERNÁN CORTÉS EN ARMURE. PORTRAIT ANONYME. XVI[e] SIÈCLE. *HÔPITAL DE JÉSUS, MEXICO.*

Le guerrier



La scène de guerre représentée au premier plan de ce panneau illustre le déséquilibre des forces en présence : dirigés par Cortés, les Espagnols, protégés par des cuirasses et des casques, brandissent des épées et des **piques,** tandis que les guerriers autochtones coiffés de **plumes** et portant des costumes d'aigle et de jaguar leur montrent les têtes tranchées de leurs compagnons. En arrière-plan, un groupe de Mexicas est en train de dévorer les membres d'ennemis espagnols **sacrifiés.**



Le bâtisseur

Ce panneau évoque la construction de l'une des premières villes européennes du Mexique, Villa Rica de la Vera Cruz, l'actuelle **Veracruz**, dont l'emplacement changea toutefois par la suite. En arrière-plan apparaissent des bâtiments en construction, peut-être **la mairie** à gauche et **l'église** à droite. Au premier plan, Cortés discute avec ses hommes de l'avancée des travaux. Les sources racontent qu'il contribua à jeter les **fondations** de la ville, mais fit venir des ouvriers de Cuba pour achever les travaux.

Le diplomate

Cette scène reconstitue les deux rencontres avec des autochtones qui marquèrent la première incursion du conquistador au Mexique. Au premier plan, **Xicotencatl** l'Ancien reçoit Cortés en 1519. Ce dernier accepte et répartit entre ses hommes les **« 300 magnifiques femmes »** offertes par ce cacique de Tlaxcala pour sceller son alliance avec Tenochtitlán. En arrière-plan, un neveu de Moctezuma du nom de Cacamatzin accueille à son tour Cortés avec des **cadeaux.**



HERNÁN CORTÉS. DÉTAIL DE LA FRESQUE *ALLÉGORIE DES DOMINIONS DE CHARLES V*. PAR PETER JOHANN NEPOMUK GEIGER. XIXE SIÈCLE. *CHÂTEAU DE MIRAMARE, TRIESTE.*

COMMENT IL A SOUMIS LES AZTÈQUES

LE PARI DU CONQUISTADOR

En 1519, Hernán Cortés tente un coup de poker : conquérir le puissant empire des Mexicas avec une simple poignée d'hommes. Habile tour de force, hasard favorable des circonstances… Quelles sont les raisons du succès de cette entreprise insensée ?

ENTRETIEN AVEC SERGE GRUZINSKI
DIRECTEUR DE RECHERCHE ÉMÉRITE AU CNRS

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Qu'est-ce qui pousse Cortés à se lancer à l'assaut du territoire de l'actuel Mexique ?

SERGE GRUZINSKI : Commençons par dire que c'est une initiative purement personnelle. Il ne faut pas imaginer Cortés en agent d'une politique d'expansion mondiale décidée par le roi d'Espagne. Ce qui préoccupe Charles Quint quand Cortés lance son expédition, c'est la Bourgogne et le Milanais, pas l'Amérique. En 1519, Cortés est à Cuba. L'île a été conquise il y a moins de 30 ans et s'est finalement révélée assez décevante. Les ressources en métaux précieux y sont faibles, et la population indigène a été tellement exploitée par les Espagnols qu'elle est considérablement affaiblie. Cuba est donc d'ores et déjà une colonie « épuisée ». En revanche, des expéditions ont été lancées vers le continent américain, notamment en 1517 et en 1518. Elles ont échoué, mais elles ont permis d'apprendre qu'il y avait là-bas des sociétés beaucoup plus complexes que celles que l'on a découvertes dans les Caraïbes. On y a entrevu des villes, et l'on suppose que s'y trouvent des richesses. Cortés, comme d'autres, est intéressé par ce qu'il entend.

Comment prépare-t-il son expédition ?

Il reste très discret sur ses intentions. Certes, il est mandaté par le gouverneur de Cuba pour explorer les côtes, faire du repérage et piller ce qui peut l'être, mais pas davantage. Aucun projet de conquête n'est envisagé ni autorisé. Pour se lancer dans son entreprise, il a réuni des navires et recruté plusieurs centaines

PROPOS RECUEILLIS ET ENCADRÉS RÉDIGÉS PAR CYPRIEN MYCINSKI

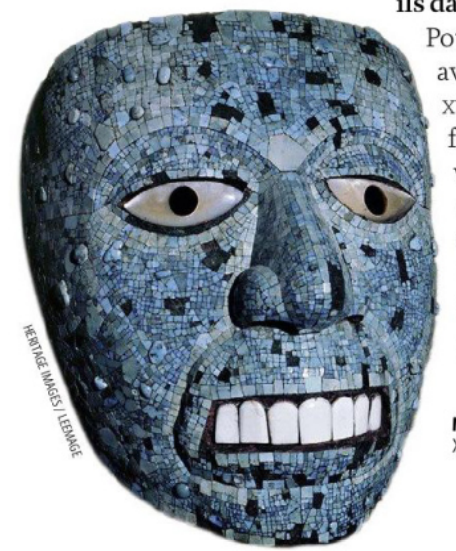
WERNER FORMAN / UIG / LEEMAGE

▲ **CHEFS DE GUERRE**
Ce détail du codex Becker représente deux caciques débattant de la soumission à Cortès. Par un geste de la main, celui de droite donne ses ordres à celui de gauche. *Musée d'Ethnologie, Vienne.*

d'hommes qui savent manier les armes et ont le goût de l'aventure. Ceux qui le rejoignent sont des cadets de famille ou des soldats qui se sont établis à Cuba ou à Saint-Domingue. Puisque ces îles n'offrent plus beaucoup d'occasions de s'enrichir, ils sont tout à fait disposés à suivre Cortés pour tenter leur chance en Amérique.

Pourquoi Cortés et ses hommes se lancent-ils dans une expédition aussi risquée ?

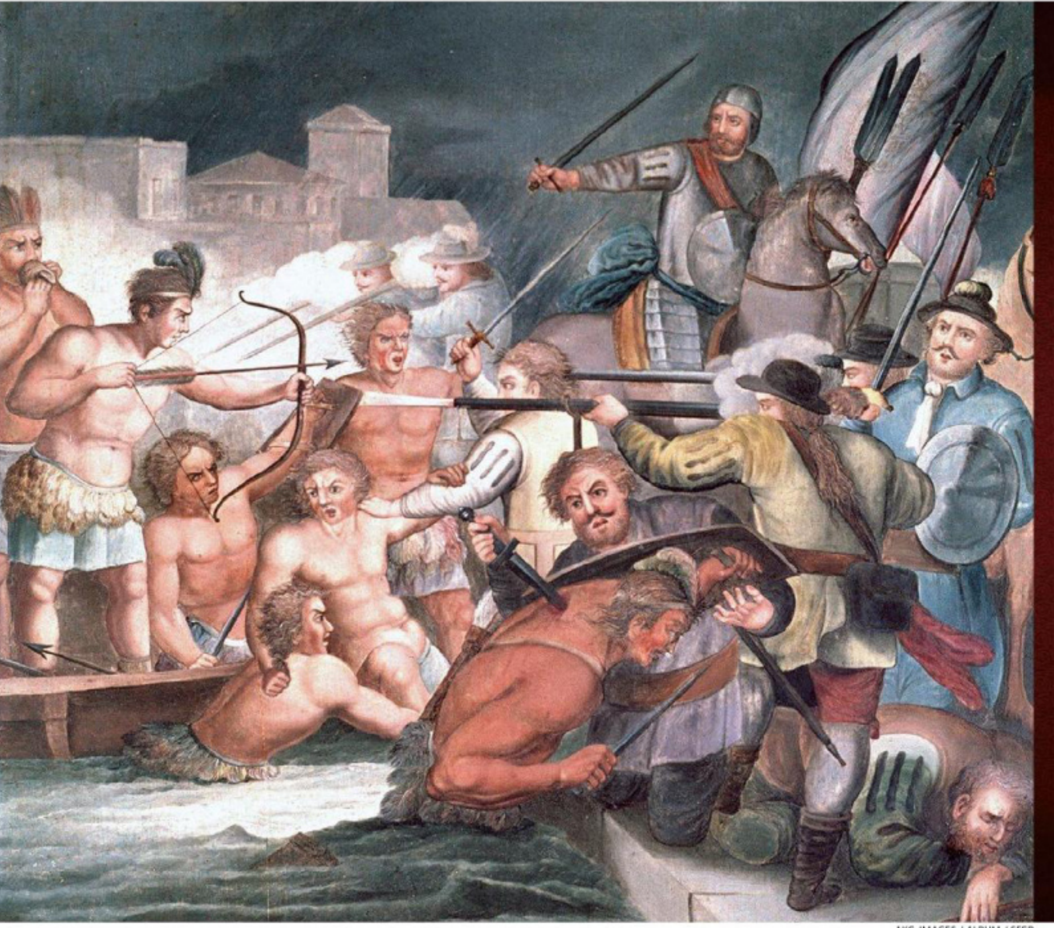
Pour le comprendre, il faut d'abord avoir en tête que les hommes du XVIe siècle ont un rapport au risque fort différent du nôtre. Pour eux, la vie a beaucoup moins d'importance que pour nous. On peut ensuite dire que trois moteurs poussent Cortés et ses compagnons d'armes à se lancer dans cette entreprise. Il y a bien sûr l'attrait des richesses, puisqu'ils espèrent tous que l'expédition leur permettra de repartir chargés d'or et d'esclaves. Ils sont aussi habités par des motifs spirituels, puisqu'il faut bien imaginer – ce qui n'est pas facile dans une société sécularisée comme la nôtre – qu'une vision religieuse du monde fait obligatoirement partie de leur « programmation interne ». Ils sont ainsi convaincus d'obéir à Dieu en travaillant à l'expansion de la chrétienté. Cela explique aussi leur capacité à prendre des risques qui nous paraissent insensés : en collaborant à l'extension du règne du Christ sur terre, ils font leur salut, ce qui, en un sens, leur procure une assurance sur l'au-delà. Il y a enfin un troisième moteur que l'on doit garder à l'esprit : la curiosité mêlée à l'esprit d'aventure. Ces hommes veulent découvrir ces mondes encore presque totalement inconnus.



HERITAGE IMAGES / LEEMAGE

MASQUE ROYAL FUNÉRAIRE D'ORIGINE AZTÈQUE. XVIE SIÈCLE, TURQUOISE. *BRITISH MUSEUM, LONDRES.*

Comment expliquer que quelques centaines d'hommes parviennent à conquérir un territoire aussi vaste ?



AKG-IMAGES / ALBUM / SFGP

CAUCHEMAR ESPAGNOL

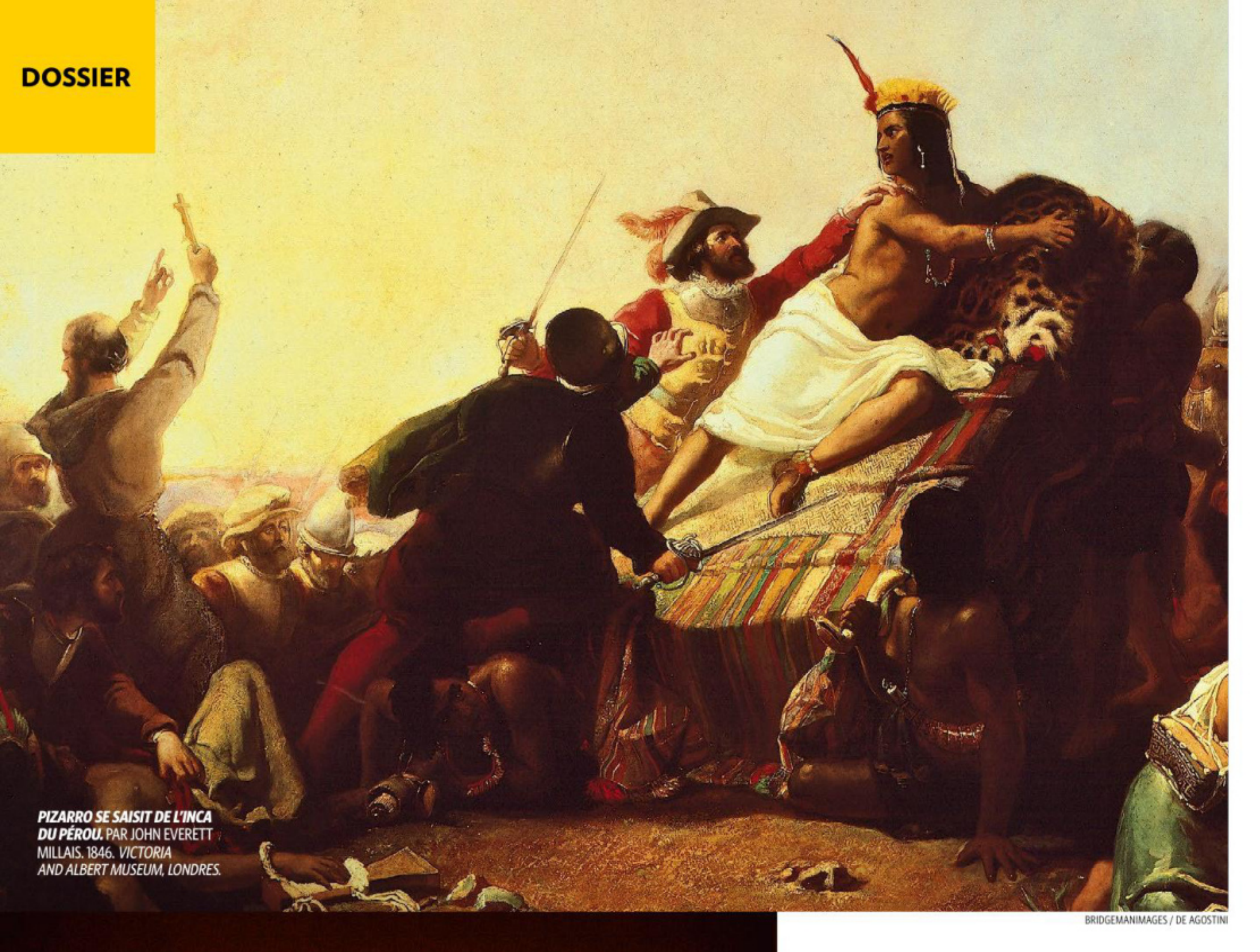
La *Noche Triste*, « Triste Nuit » en français, faillit mettre un terme à l'expédition de Cortés. Après avoir pénétré dans la capitale Tenochtitlán de manière pacifique, les Espagnols prennent en otage l'empereur Moctezuma. Leurs agissements les font haïr de la population mexica, au point qu'ils doivent se réfugier derrière les murs du palais impérial. Leur seule chance de salut est désormais de réussir à fuir la ville. La nuit du 30 juin 1520, comptant sur l'obscurité, ils tentent une sortie. Ils sont néanmoins repérés, et des combats s'engagent au cours desquels les Espagnols subissent de lourdes pertes. Un petit groupe de rescapés, dirigé par Cortés, parvient malgré tout à s'échapper. Les Espagnols reviendront l'année suivante à Tenochtitlán et, cette fois-ci, s'empareront de la ville par la force.

▲ **LA NUIT OÙ TOUT FAILLIT BASCULER**
Assaillis par les flèches mexicas, Cortés et quelques rescapés tentent de fuir le palais de Tenochtitlán dans la nuit du 30 juin 1520. Anonyme. XVIIIe siècle. *Musée de l'Amérique, Madrid*.

Ce sont les Indiens qui ont conquis l'Amérique latine ! Cortés n'aurait jamais pu venir à bout des 20 millions d'habitants de la Méso-Amérique sans alliés ; ce qui lui a permis de réaliser ses conquêtes, c'est sa capacité à nouer des alliances. Cortés était un homme d'une intelligence peu commune, qui a très vite compris à quel point le monde indigène était divisé. Il faut en effet se souvenir que les Espagnols ne faisaient pas face à un empire unifié, mais à un monde fractionné en une multitude de villes et de seigneuries, dont la principale était Tenochtitlán (l'actuelle Mexico), la cité des Mexicas que nous appelons habituellement Aztèques. Cortés, qui était autant un « Machiavel » qu'un chef de guerre, a su jouer de la géopolitique locale en s'alliant avec les cités indigènes qui supportaient très mal la domination des Mexicas ou qui les haïssaient, comme Tlaxcala. De leur côté, ces cités indigènes qui s'alliaient aux Espagnols considéraient ces derniers comme des mercenaires efficaces et des gens de passage. On pouvait donc s'appuyer sur eux contre le vieil ennemi mexica. Quand Cortés s'empare de Tenochtitlán en 1521, il est ainsi épaulé par des dizaines de milliers de combattants indigènes. Au départ, la conquête n'est donc pas une défaite pour tous les Amérindiens. Elle l'est bien sûr pour les Mexicas, mais pas du tout pour d'autres cités indigènes, qui sont ravies d'avoir vaincu l'orgueilleuse Tenochtitlán.

Est-ce la seule explication au succès de Cortés ?

C'est la principale, mais il y en a d'autres. En arrivant en Amérique, les Espagnols ont apporté avec eux des maladies contre lesquels les indigènes n'étaient pas immunisés. Ce « choc microbien » a entraîné la mort de millions d'individus. Il y a encore une chose : les Mexicas n'ont pas tout de suite compris qui étaient les Espagnols, ni quelles étaient leurs intentions. Par conséquent, les élites sont longtemps restées indécises quant au sort à réserver à Cortés et à ses compagnons. Étaient-ils des ambassadeurs qu'il fallait



PIZARRO SE SAISIT DE L'INCA DU PÉROU. PAR JOHN EVERETT MILLAIS. 1846. *VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.*

BRIDGEMANIMAGES / DE AGOSTINI

PIZARRO, LA VERSION INCA DE CORTÉS

C'est en Estrémadure, une province pauvre du sud-ouest de l'Espagne d'où est aussi issu Cortés, que naît en 1475 Francisco Pizarro. Fils naturel d'un petit noble, il ne reçoit pas d'instruction et reste analphabète. Après avoir guerroyé dans les armées espagnoles en Italie, il gagne l'Amérique dès 1502. Après deux échecs, il lance une troisième expédition vers le sud du continent américain en 1531. Celle-ci compte un peu plus de 200 hommes et a deux chefs : Pizarro et Almagro. Pizarro se lance à l'assaut du Pérou, tandis qu'Almagro se dirige vers le Chili. Au Pérou, l'Empire inca est alors considérablement affaibli par une guerre civile qui vient tout juste de s'achever entre deux frères candidats au trône. Pizarro propose alors une rencontre à l'empereur Atahualpa et parvient à le capturer. Après l'avoir fait exécuter, il s'empare de la capitale, Cuzco, et installe un dirigeant fantoche à la tête de l'empire. En 1535, au faîte de sa puissance, il fonde Lima. Pourtant, dès l'année suivante, les difficultés s'accumulent. D'une part, retirés dans les montagnes, les Incas continuent de combattre les Espagnols. D'autre part, une guerre entre conquistadors oppose désormais Pizarro et Almagro. C'est cette lutte fratricide qui conduira à la perte de Pizarro, puisque ce sont des partisans d'Almagro qui l'assassinent en 1541. La résistance inca dans les Andes se poursuit quant à elle jusqu'en 1572.

couvrir de cadeaux ? Des envahisseurs que l'on devait éliminer ? Les Mexicas ont perdu un temps précieux à se poser ces questions, un temps que Cortés a mis à profit pour analyser la situation et réfléchir à sa stratégie. En revanche, je crois qu'il est bon de faire un sort à quelques idées fausses sur les raisons du succès espagnol. L'armement européen n'eut pas le rôle qu'on lui a prêté. Les armes à feu, par exemple, ne fonctionnaient pas toujours très bien. Surtout, il faut oublier l'idée selon laquelle les indigènes auraient quasiment accepté d'être vaincus par les Espagnols, car des prophéties leur auraient annoncé la venue de Quetzalcoatl — le dieu-serpent à plumes du panthéon mexica —, ce qui les aurait conduits à voir en Cortés et ses compagnons des êtres divins. Ce récit a en réalité été mis au point plusieurs décennies après la conquête. Les descendants des vaincus voulaient ainsi expliquer pourquoi leurs parents avaient été terrassés par les Espagnols, ce qui permettait *a posteriori* d'atténuer l'humiliation de la défaite.

Combien de temps faut-il à Cortés pour réaliser ses conquêtes ?
Une dizaine d'années. Ce n'est qu'à la fin de la décennie 1520 que l'on peut considérer la conquête de la Méso-Amérique comme achevée. Néanmoins, un épisode décisif a lieu dès 1521, c'est-à-dire deux ans à peine après le début de l'expédition. À cette date, Cortés parvient à s'emparer de Tenochtitlán, ce qui est une réussite considérable. La prise de la capitale des Mexicas est bien sûr une étape importante de la conquête, mais elle ne met pas un terme définitif aux combats : après 1521, Cortés doit encore écraser des foyers de résistance, puis vaincre d'autres peuples amérindiens, comme les Mayas d'Amérique centrale.

Vous insistez sur le rôle des alliés indigènes. Comment Cortés est-il parvenu à comprendre la géopolitique amérindienne et à nouer des alliances si rapidement ?
Les femmes indigènes ont eu un certain rôle dans la réussite de l'expédition. C'est en partie par leur biais que la communication s'est établie. Dès le départ, les Espagnols se sont unis avec les femmes amérindiennes ; des enfants en sont nés, et cela a créé une première proximité. En même temps, Cortés a rapidement pu disposer d'interprètes espagnols et indigènes, et c'est ainsi qu'il a saisi le fonctionnement et les failles du monde méso-américain. L'exemple le plus célèbre de ces femmes jouant un rôle d'intermédiaire, c'est la Malinche, une indigène d'une intelligence et d'une beauté remarquables, qui est devenue la maîtresse de Cortés et lui a servi de guide dans ce « Nouveau Monde » : elle parlait la langue des Aztèques et celle des Mayas.

Il y a donc d'emblée du métissage. De quelle façon est-il perçu par les Espagnols et par les Amérindiens ?
Il est important de souligner que les unions entre Espagnols et Amérindiens ne signifient pas la même chose selon le rang de la femme amérindienne. Pour les Espagnols, les rapports sexuels — parfois des viols — avec des Amérindiennes de basse extraction n'ont aucune espèce d'importance. On a aussi peu de considération pour elles que l'on en a pour les femmes pauvres d'Espagne, et les métis nés de ces unions ne quittent donc pas le monde indigène. En revanche, les liens avec des femmes issues des grandes familles indigènes ont plus de poids, car c'est par ce biais que l'on noue des alliances, que l'on tisse des « amitiés » avec les détenteurs traditionnels du pouvoir. Beaucoup d'Espagnols ont donc épousé ou pris pour maîtresse une Amérindienne issue des élites indigènes. Outre la Malinche, Cortés a ainsi eu des rapports avec la fille de Moctezuma, qui est ensuite devenue tour à tour l'épouse de trois conquistadors. Parvenus à l'âge adulte, les enfants nés de ces couples appartiendront aux couches supérieures de la société coloniale en formation. Côté indigène, le métissage peut être envisagé d'une manière plutôt positive. Dans la cité de Tlaxcala, principale alliée de Cortés, les aristocrates indigènes se réjouissent à l'idée de faire entrer des Espagnols dans leurs familles, en se disant que naîtront de ces unions des hommes d'une puissance supérieure, quelque chose comme des super-héros. Après la défaite, les unions avec les Espagnols auront une autre fonction.

▼ LA VOIX DU CONQUISTADOR
C'est une Amérindienne surnommée la Malinche qui servit d'interprète à Cortés. Elle se tient ici derrière le conquérant assis, qui dialogue avec Cuauhtémoc, dernier empereur aztèque. *British Museum, Londres.*



FOTOTECA / LEEMAGE

Elles seront désormais un moyen de rallier le camp des vainqueurs. Les survivants de la famille impériale mexica partent donc pour l'Espagne et y sont « recasés » dans la haute noblesse.

Quel regard les Espagnols portent-ils sur le monde méso-américain ?

Ils ne sont pas si surpris que cela… Ils découvrent des sociétés de guerriers où il faut savoir se battre pour tenir son rang et où la guerre est une préoccupation fondamentale : cela correspond assez bien à la représentation du monde que peuvent avoir des petits nobles espagnols. Et puis, il y a partout des seigneurs, des villes, du commerce : tout cela paraît également assez semblable à ce que l'on peut trouver en Europe. Il ne faut donc pas imaginer des Espagnols stupéfaits par l'étrangeté ou dépaysés par l'exotisme du monde méso-américain. Par certains aspects, ce monde leur était même assez familier. En revanche, ce qui paraît les horrifier, du moins dans les lettres et les récits officiels envoyées vers l'Europe, ce sont les sacrifices humains et l'anthropophagie. Cependant, une fois passé le dégoût initial, les conquérants finissent par considérer que ce sont des affaires qui ne concernent que les Indiens. Cela ne les a jamais empêchés de s'allier avec des cités indigènes qui s'adonnaient à de telles pratiques, ni de les tolérer sans se poser plus de questions.

Quelles sont les conséquences culturelles de la conquête pour les sociétés indigènes ?

Il y en a deux qui me paraissent fondamentales et que l'on néglige souvent. Pour les Amérindiens, la conquête a signifié le passage du néolithique à l'âge du fer. Avant les Espagnols, le travail de ce métal était inconnu en Amérique. Une autre mutation fondamentale est l'adoption de l'écriture alphabétique. L'écriture mexica était fondée sur un système de pictogrammes et d'idéogrammes qui figuraient l'essence de ce que l'on voulait communiquer, et non sur un alphabet, c'est-à-dire sur un ensemble de signes sans lien direct avec les idées ou la réalité que l'on évoque. Le rapport avec ce que chacun conçoit comme la réalité s'en trouve bouleversé. Par rapport à ces mutations radicales, la christianisation ne me paraît peut-être pas une rupture aussi fondamentale. Par certains aspects, le christianisme vient se couler dans un cadre de pensée déjà présent en Méso-Amérique. Les trois personnes de la Trinité, la Vierge, les saints peuvent ainsi aisément prendre la suite des dieux indigènes ; ce qui se passera. D'ailleurs, les missionnaires eux-mêmes n'ont pas hésité à « métisser » le catholicisme du Nouveau Monde : quand ils prêchent aux Indiens, ils jouent sur des rapprochements entre le sacrifice du Christ et les sacrifices humains, ou entre l'eucharistie et l'anthropophagie de la religion traditionnelle. En revanche, le christianisme a généré une rupture majeure dans le rapport au temps. Le temps des

JARRE SACRIFICIELLE AZTÈQUE REPRÉSENTANT LES DIEUX XIUHTECUHTLI ET TLAHUIZCALPANTECUHTLI. V. 1500. *MUSÉE NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE, MEXICO.*



AKG-IMAGES

LA CHUTE ULTIME

AU PRINTEMPS 1521, appuyés par des milliers d'alliés indigènes, Cortés et ses hommes se présentent devant Tenochtitlán. Bâtie sur les eaux d'un lac – les Espagnols la comparent à Venise –, la ville paraît imprenable. Cortés fait alors construire quelques petits navires, qu'il équipe de canons. Cela lui assure la domination du lac, mais n'est pas suffisant pour s'emparer de la ville. Il décide donc d'en faire le siège. Affamés et très affaiblis par une épidémie de variole transmise par les Espagnols, les Mexicas finissent par reculer. Quartier par quartier, les Espagnols et leurs alliés s'emparent de la cité. Le 13 août 1521, le dernier empereur, Cuauhtémoc, est capturé. Tenochtitlán est vaincue ; sur ses ruines sera fondée la ville de Mexico.



DEAGOSTINI / LEEMAGE

Amérindiens était fondé sur l'idée d'un retour cyclique des événements. Le temps chrétien, lui, est linéaire et orienté : c'est une flèche qui part de la création du monde et se dirige vers la fin des temps.

Peut-on comparer le succès de Cortés à ceux d'autres conquistadores ?

On se souvient de Cortés, qui a réussi, mais l'immense majorité des conquistadors ont échoué. Le plus souvent, ils se noient, se perdent dans la jungle, sont tués par les indigènes… Parmi les rares qui sont parvenus non seulement à survivre, mais encore à conquérir des territoires, le seul qui puisse véritablement être comparé à Cortés est Pizarro. Lui aussi a su jouer des divisions et même d'une guerre civile pour faire la conquête des Andes et s'emparer de l'Empire inca. Le plus intéressant, cependant, serait de comparer l'expédition de Cortés à une autre entreprise qui a lieu en même temps, mais qui échoue totalement : celle du Portugais Pires en Chine. Celui-ci arrive à Canton quand Cortés aborde au Mexique. Il sait qu'il a devant lui un empire immense, mais il compte le renverser en soulevant les paysans chinois écrasés par les mandarins. Ce qui explique l'échec de Pires, c'est qu'il fait face à une société très bureaucratisée, qui parvient à constamment contrôler et à paralyser les mouvements des Portugais. Ainsi, l'administration de Pékin peut prendre le temps de se renseigner sur les nouveaux venus, comprendre que leurs intentions ne lui sont pas favorables, puis les éliminer jusqu'au dernier. Exactement au même moment, l'Amérique tombe sous la domination européenne, alors que la Chine parvient à s'y soustraire pour plusieurs siècles. Ces trajectoires différenciées de Cortés et de Pires expliquent beaucoup du visage du monde actuel. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le Destin brisé de l'Empire aztèque
S. Gruzinski, Gallimard (Découvertes), 2010.

L'Aigle et le Dragon
S. Gruzinski, Fayard, 2012.

▲ **GRANDIOSE TENOCHTITLÁN**
On distingue sur cette restitution le cœur religieux de la capitale mexica, avec ses autels, ses temples, mais aussi ses canaux, puisque la ville était construite sur un lac.



LE TRÉSOR D'ATRÉE
Une immense coupole surplombe la chambre funéraire de cette tombe mycénienne datant du XIVe siècle av. J.-C., la plus imposante des *tholoi* découverte à ce jour. Page de droite, anneau mycénien en or orné d'une scène de chasse. *Musée archéologique national, Athènes.*

P. EASTLAND / ALAMY / ACI



LA CITADELLE MYTHIQUE

MYCÈNES

La cité grecque recelait de tels trésors qu'elle donna son nom à une civilisation du IIe millénaire av. J.-C. Longtemps comparés aux héros de l'*Iliade*, les guerriers mycéniens dévoilent, grâce à l'archéologie, leur véritable visage.

MIREIA MOVELLÁN LUIS
HISTORIENNE, UNIVERSITÉ DE VALENCE (ESPAGNE)



DEA / ALBUM



CITADELLE DE MYCÈNES À L'APOGÉE DE LA CIVILISATION MYCÉNIENNE.

NGS MAPS

▼ DES TRÉSORS ENFOUIS

Cette tête d'épingle en or découverte dans une tombe du cercle A de Mycènes représente une déesse aux bras écartés, entourée d'une décoration végétale. *Musée national, Mycènes.*

AKG / ALBUM

L'antique Mycènes est aujourd'hui connue, car elle a donné son nom à la civilisation qui domina la Grèce continentale et les îles de la mer Égée de 1600 à 1100 av. J.-C. L'*Odyssée* et surtout l'*Iliade*, poèmes épiques attribués à Homère, livrent plusieurs siècles plus tard un écho de cette Grèce alors divisée en petits royaumes. Chaque royaume était organisé autour d'une cité prédominante que protégeait une forteresse imposante. C'est dans cette cité que résidait l'aristocratie guerrière, ainsi qu'un gouverneur, ou roi, vivant dans un palais. Mais la majorité de la population était composée d'agriculteurs, d'éleveurs et d'artisans, les esclaves constituant le bas de l'échelle sociale mycénienne. Le palais était l'incarnation du pouvoir royal et l'expression d'un mode de gouvernement centralisé, responsable de la redistribution des biens, de l'approvisionnement en aliments (céréales, huile, miel, bétail…) et en matières premières (métaux, peaux, étoffes…), et des manufactures (de l'armement au mobilier).

Pour tenter de comprendre comment les habitants de Mycènes vivaient au quotidien, les archéologues ont sondé les ruines du palais et des maisons, qui n'ont cependant livré que de maigres informations. En revanche, les nombreuses tombes situées dans la cité ont révélé les pratiques funéraires de ces anciens Grecs et ont dévoilé une caractéristique capitale de leur mentalité : leur culture de la guerre et de l'armement.

Des armes de parade

En effet, le mobilier funéraire masculin retrouvé à Mycènes se distingue par une profusion exceptionnelle d'armes, pour la plupart en bronze. On a découvert des épées longues et courtes, remarquablement décorées, des dagues, des arcs et des flèches, ainsi que des lances dont les pointes sont en silex ou en obsidienne, un minéral parfois plus tranchant que le métal. Grâce aux fresques, on sait que les guerriers mycéniens se protégeaient avec de grands boucliers rectangulaires ou en forme de huit, fabriqués en superposant plusieurs couches de cuir bien tanné, qui n'ont cependant pas été conservés. Et les guerriers qui disposaient de moyens suffisants pouvaient se procurer l'emblématique casque mycénien en défenses de sanglier, tandis que les autres se contentaient d'un casque en cuir.

Les armes de ce mobilier funéraire n'ont été utilisées que lors de cérémonies et n'ont jamais servi à faire la guerre. Cependant, de récentes études anthropologiques réalisées sur des os découverts dans les tombes indiquent

CHRONOLOGIE



L'OMBRE DES COMBATS

1650 av. J.-C.

Début de la période protopalatiale. Construction des cercles de tombes, des sépultures qui resteront en usage pendant 250 ans.

1500 av. J.-C.

Construction à Mycènes de la première tombe à coupole (*tholos*), celle d'Égisthe, suivie de la construction de la tombe de Clytemnestre.



ENTRÉE GRANDIOSE
Les *tholoi*, ou tombes à coupole, sont précédées par un *dromos*, un long couloir d'accès érigé avec des rangées de pierres s'élevant de plus en plus haut à mesure que l'on se rapproche de l'entrée, comme le montre cette vue du trésor d'Atrée.

1450 av. J.-C.
La période palatiale marque le triomphe et l'expansion de la culture mycénienne dans l'ensemble du bassin méditerranéen.

1300 av. J.-C.
Construction de la *tholos* surnommée trésor d'Atrée, ou tombe d'Agamemnon, épisode marquant de l'architecture mycénienne.

1250 av. J.-C.
Agrandissement de la muraille entourant le cercle A de tombes de Mycènes, et construction de la porte des Lionnes.

1100 av. J.-C.
Destruction définitive du palais et des murailles de Mycènes par des envahisseurs. La colline reste cependant habitée.

DISSIMULÉE DERRIÈRE UN RIDEAU, CLYTEMNESTRE ÉPIE AGAMEMNON, SON ÉPOUX, QU'ELLE VEUT ASSASSINER. PAR PIERRE-NARCISSE GUÉRIN. 1817. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

ERICH LESSING / ALBUM

Le trône des Atrides

LA DOMINATION DE MYCÈNES sur l'ensemble de la Grèce s'ancre dans le mythe de la famille des Atrides et de la guerre de Troie. Atrée, roi de Mycènes, est le père du légendaire Agamemnon, qui commande les troupes envoyées à Troie pour reprendre Hélène, l'épouse de Ménélas. Le conflit dure 10 ans, une longue absence qui coûte fort cher au monarque lorsqu'il revient, victorieux, dans sa patrie. Son épouse, Clytemnestre, devenue la maîtresse d'Égisthe, le cousin d'Agamemnon, tue son mari pour le punir d'avoir sacrifié leur fille Iphigénie afin d'obtenir des vents favorables lors de son départ pour Troie. Par la suite, Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, met fin au cycle de la vengeance en tuant sa mère ainsi qu'Égisthe, qui avait usurpé le trône de Mycènes.

SCHLIEMANN, DE TROIE À MYCÈNES

Après avoir découvert la cité de Troie, Heinrich Schliemann fouille la citadelle de Mycènes, où il pense avoir mis au jour la dépouille d'Agamemnon.

GRANGER / ALBUM

que plusieurs individus inhumés avaient participé à des combats, comme l'attestent les blessures létales à la tête, les os des jambes brisés puis soignés, et les vertèbres fracturées, ce qui confirme l'aspect guerrier de la civilisation mycénienne.

Nous ne savons malheureusement rien des guerres auxquels les Mycéniens ont pu participer, et l'on ignore si les cités mycéniennes se battaient entre elles ou si elles luttaient contre un ennemi extérieur. Cependant, la profusion d'armes découvertes dans les tombes conforte l'idée que l'activité guerrière était un élément majeur de cette civilisation. C'est d'ailleurs ce que transmettent les sources littéraires, notamment l'*Iliade* d'Homère, en relatant les combats menés par deux adversaires pour s'emparer de l'arsenal de guerre du vaincu. C'est ainsi que le chant XVII de l'*Iliade* narre comment Grecs et Troyens s'affrontent pour s'emparer du corps sans vie de Patrocle, le compagnon bien-aimé d'Achille. Après avoir combattu une journée entière pour récupérer le cadavre aux mains des Troyens, Ménélas exhorte ses camarades : « Autour de Patrocle mort, hâtons-nous. Voyons si son cadavre, au moins, nous l'apporterons à Achille, son cadavre dépouillé ; car ses armes sont aux mains d'Hector au casque scintillant. » Le prince troyen avait donc déjà dépouillé de ses armes le guerrier grec.

Les funérailles de Patrocle donnent précisément lieu à l'une des meilleures descriptions de ce que devait être l'inhumation d'un guerrier à l'époque mycénienne. Dans le chant XXIII, Homère raconte qu'après avoir pleuré la mort de son ami, Achille décide de le venger et jure de ne pas lui donner de sépulture avant d'avoir tué Hector et de l'avoir dépouillé à son tour de ses armes, ce qui n'adviendra que quelques jours plus tard. Une fois la vengeance accomplie, Patrocle apparaît en songe à Achille et le supplie de l'enterrer très vite, « que je franchisse les portes d'Hadès. Elles me repoussent au loin, les âmes, les fantômes des défunts, et ne me laissent pas encore me mêler à elles, au-delà du fleuve ; j'erre en vain dans le haut de la demeure d'Hadès, aux larges portes. » Les Grecs croyaient qu'un mort sans sépulture ne pouvait trouver le repos éternel dans l'Hadès (le royaume

LES MASQUES MORTUAIRES

Dans l'enceinte de la citadelle de Mycènes, à quelques mètres de la porte des Lionnes, se trouve un cercle de tombes, dit cercle A, où furent exhumés 35 corps dont six avaient le visage couvert d'un masque funéraire en or. Le premier des masques ci-dessus porte le nom de « masque d'Agamemnon », Heinrich Schliemann l'ayant attribué au mythique roi de Mycènes.

PHOTOS : SCALA, FLORENCE



A-T-ON TROUVÉ LA TOMBE D'AGAMEMNON ?

Cette *tholos*, connue sous le nom de tombe d'Agamemnon ou de trésor d'Atrée (le père d'Agamemnon), est la mieux conservée des tombes de Mycènes et dépasse en hauteur les huit autres, plus anciennes, découvertes dans la cité. Même s'il est probable qu'aucun des neuf corps enterrés ne correspond à celui d'un guerrier ayant combattu à Troie, ce tumulus funéraire abrite sans aucun doute des membres éminents de la société mycénienne.

La façade s'élève à plus de 10 m de haut. L'entrée de la chambre est l'endroit le plus fragile de la construction en raison des poussées exercées, que libère un triangle de décharge au-dessus de la porte. Le linteau pèse quant à lui quelque 120 tonnes.

① COULOIR D'ACCÈS

L'entrée de la *tholos* et la porte d'accès à la chambre funéraire sont reliées par un *dromos*, une allée longue de 36 m, qui se rétrécit tout en s'élevant en hauteur.


ILLUSTRATION : RISE STUDIO
④
③
②
Une petite chambre de 6 m², aménagée dans la paroi nord et aussi à usage funéraire, est accessible par une petite porte.
Le corps du défunt était posé sur le sol et entouré de son mobilier funéraire. La *tholos* permettait d'ensevelir plusieurs défunts ; les ossements antérieurs étaient repoussés dans un coin pour laisser la place au dernier arrivé.
② CHAMBRE FUNÉRAIRE
Le *thalamos*, de 14 m de diamètre, est surmonté d'une voûte et s'élève à 13 m de hauteur. Ses parois étaient recouvertes de gypse et de plaques de bronze.
③ LA FAUSSE COUPOLE
La voûte est formée de 33 rangées concentriques de pierres, disposées de telle sorte qu'elles sont de plus en plus rapprochées et forment ainsi une coupole.
④ LE TUMULUS
Pour éviter l'effondrement de la coupole, un accident qui dut survenir sur les premières *tholoi*, elle était recouverte de terre afin de former un tumulus consolidant la construction.


FUNKYSTOCK / AGE FOTOSTOCK

▲LA PORTE DES LIONNES
Il s'agit de l'entrée monumentale de la citadelle de Mycènes. Sur le linteau, un bloc de pierre de 20 tonnes est orné de deux lionnes dressées de part et d'autre d'une colonne.

des morts), d'où le caractère primordial d'un enterrement décent.

L'*Iliade* poursuit avec le récit du banquet donné en l'honneur de Patrocle et l'édification du bûcher funéraire pour lequel sont sacrifiés plusieurs bœufs et brebis, quatre chevaux, deux chiens et 12 guerriers troyens égorgés pour l'occasion. Des jarres de miel et d'huile sont placées à côté du bûcher, et les guerriers grecs se coupent les cheveux en signe de deuil. Une fois que tout l'appareil est réduit en cendres, les os de Patrocle sont déposés dans une urne en or et conservés en attendant la mort d'Achille, puisque les deux amis voulaient que leurs restes soient ensevelis dans la même tombe. À l'issue du rituel, Achille organise des joutes athlétiques, et les chefs grecs s'affrontent lors d'épreuves telles que la course à pied, le pugilat, le lancer de poids ou le tir à l'arc. On sait désormais que ces joutes funéraires sont à l'origine des futurs jeux panhelléniques organisés à Olympie et dans d'autres sanctuaires de Grèce.

Or, ce récit des funérailles de Patrocle dans l'*Iliade* vient contredire ce que l'on sait des habitudes funéraires à Mycènes, où aucune tombe à incinération n'a été découverte, puisque cette pratique ne devient habituelle en Grèce que vers la fin de la période mycénienne. Mais l'on suppose qu'en temps de guerre, alors qu'ils se trouvaient loin de leur patrie et de leur foyer, les guerriers mycéniens pratiquaient la crémation, ce qui leur permettait de rapatrier ensuite les ossements de leurs compagnons défunts — à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'un anachronisme introduit ultérieurement dans le poème, dont la rédaction se situerait au VIIIe siècle av. J.-C.

Schliemann entre en scène

L'obsession des Mycéniens pour la mort ne fait aucun doute. En attestent le temps, l'application et le luxe que l'aristocratie mycénienne a consacrés à la construction de ses sépultures. Les pratiques funéraires ont varié au cours des siècles. Les premières sépultures consistent en des ensembles de tombes à fosse — chaque tombe étant indiquée par une stèle — entourés d'une muraille, ce qui leur valut le nom de « cercles de tombes ». En 1876, Heinrich Schliemann, archéologue déjà renommé pour avoir découvert la cité de Troie, excave à Mycènes le cercle de tombes dit « cercle A », qu'il localise dans le périmètre de l'enceinte de la citadelle. Parmi le riche mobilier des six tombes excavées, où reposent 19 corps, on découvre de nombreuses pièces d'armement et des bijoux, ainsi que des masques mortuaires en or, dont le célèbre « masque d'Agamemnon », ainsi surnommé parce que Schliemann l'attribue au mythique roi de Mycènes.

Le cercle de tombes dit « cercle B », qui se trouve à l'extérieur de l'enceinte, contenait 14 tombes à fosses et 12 sépultures simples, et un total de 35 corps y reposaient. Dans les deux cercles, les cadavres reposaient sur le dos, et les corps des hommes comme des femmes étaient plus grands et plus robustes que ceux découverts dans d'autres nécropoles plus modestes


SCALA, FLORENCE

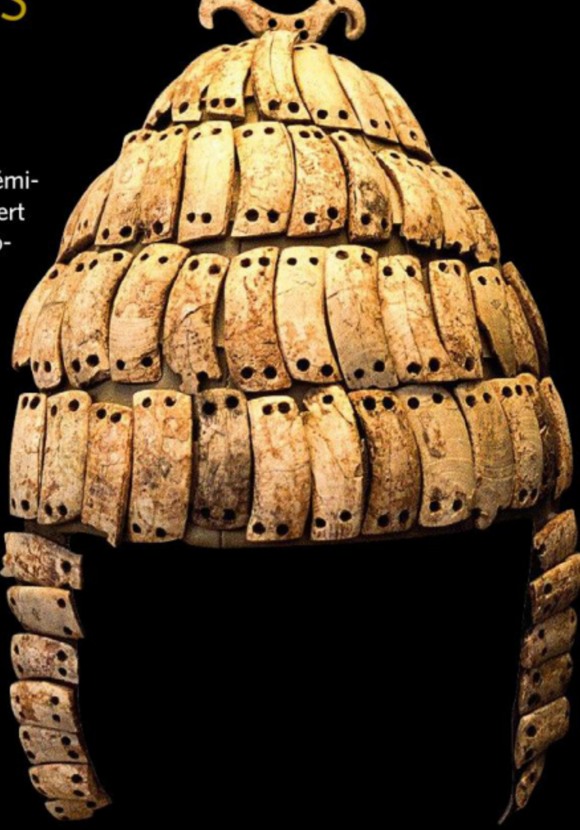
L'*Iliade* ne donne qu'un écho, pas toujours fiable, des coutumes mycéniennes.

BRACELET EN OR DÉCOUVERT DANS LE CERCLE A DE MYCÈNES.

DE HAUT EN BAS : GETTY IMAGES ; SCALA, FLORENCE ; AGE FOTOSTOCK ; SCALA, FLORENCE

DES GUERRIERS PARÉS POUR L'AU-DELÀ

DANS LES SÉPULTURES masculines comme féminines de l'élite mycénienne, on a découvert un magnifique mobilier funéraire composé de bijoux, de vases et de coupes en or, en argent et en bronze, de cachets d'inspiration minoenne avec une décoration mycénienne, de grains d'électrum provenant d'Europe centrale. Les tombes des guerriers se caractérisent par leurs collections d'armes, parmi lesquelles on note des épées, des pointes de lances ou de flèches, des dagues et des couteaux en bronze au tranchant orné de scènes de guerre et de chasse aux lions – un thème très apprécié de la noblesse mycénienne – ou de motifs géométriques et de scènes marines révélant une influence crétoise. Les poignées et les gardes sont incrustées d'or, de marbre ou d'albâtre.



▲ **DAGUES MYCÉNIENNES**
Ci-dessus, la dague du bas est ornée de motifs marins, celle du milieu comporte une scène de chasse aux lions avec des guerriers, et la dernière dague est décorée de lions qui courent. XVIe siècle av. J.-C. *Musée archéologique national, Athènes.*

◄ **CASQUE EN DÉFENSES DE SANGLIERS**
« Il lui couvrit la tête d'un casque en cuir qui se bouclait à l'intérieur par de solides et nombreuses courroies, et dont l'extérieur présentait les dents blanches d'un sanglier. » C'est ainsi qu'Homère décrit dans l'*Iliade* le casque mycénien typique. *Musée archéologique national, Athènes.*



RHYTON EN ARGENT ILLUSTRANT LE SIÈGE D'UNE CITÉ. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, ATHÈNES.*

DEA / AGE FOTOSTOCK

Des guerriers en action

PARMI LES OBJETS découverts dans le mobilier funéraire des tombes du cercle A figure un rhyton (un vase servant aux boissons ou aux libations) en argent daté du XVIe siècle av. J.-C. Le détail du relief montre un groupe de soldats alignés assiégeant une ville fortifiée et recourant à ce qui semble s'apparenter à une tactique : on observe des troupes de guerriers armés d'épées, d'archers et d'écuyers.

CETTE REPRÉSENTATION d'une armée disciplinée et vue comme un groupe est intéressante, car elle est très éloignée du récit de l'*Iliade*, où priment les combats individuels entre héros, et évoque plutôt une armée pratiquant l'incursion et la razzia. Cela signifierait que les guerriers mycéniens combattaient de façon plus moderne que les héros décrits par Homère.

LE VASE À LA LIONNE

Ce rhyton en or en forme de tête de lionne illustre la richesse du mobilier funéraire découvert dans les tombes du cercle A à Mycènes. *Musée archéologique national, Athènes.*

BRIDGEMAN / ACI

de la cité. Si le débat reste ouvert, on peut supposer qu'un statut social plus élevé, associé à une alimentation et des soins de meilleure qualité, notamment durant la vieillesse ou en cas de maladie, a dû jouer un rôle en ce sens.

La mode passe à la coupole

Vers 1500 av. J.-C., les familles aristocratiques de Mycènes optent pour une nouvelle tendance mortuaire, requérant plus de travail et d'investissement financier ; apparaissent alors les *tholoi* (pluriel du mot grec *tholos*), une forme de tombe monumentale consistant en une chambre funéraire souterraine circulaire, dont les murs en pierre sont surmontés d'une coupole et à laquelle on accède par un long couloir (*dromos*) devenant plus étroit à mesure que l'on se rapproche de l'entrée. Ce changement vient probablement du fait que ce nouveau monument était beaucoup plus révélateur du pouvoir et de la richesse d'une famille. De plus, les *tholoi* présentaient l'avantage d'être facilement réutilisables, puisqu'il suffisait d'ouvrir une porte pour inhumer collectivement les membres d'une même famille, alors qu'il fallait creuser à chaque fois une nouvelle tombe à fosse.

On a découvert neuf *tholoi* datant d'époques différentes à Mycènes. Pausanias, un auteur grec qui visita le lieu au IIe siècle apr. J.-C., put observer plusieurs de ces constructions encore intactes, même si la plupart avaient été saccagées et pillées, et les décrivit dans sa *Périégèse*. Il leur attribua les noms de personnages mythiques de l'histoire grecque : Clytemnestre, Égisthe ou Agamemnon. Quelques siècles plus tard, quand Heinrich Schliemann aborde le site de Mycènes avec le livre de Pausanias pour guide, il n'hésite pas à nommer « trésor d'Atrée » la *tholos* la plus imposante et la mieux conservée de l'antique cité. En réalité, les nobles avaient été enterrés en ce lieu bien des siècles avant la guerre de Troie, même si leurs exploits avaient été magnifiés par le poème homérique. ■

Pour en savoir plus

ESSAI

L'Art égéen (tome 2). Mycènes et le monde mycénien
J.-C. Poursat, Picard, 2015.



VUE SUR LA VALLÉE
Situé dans l'enceinte des murailles de la citadelle de Mycènes, le complexe funéraire du cercle A se compose de six tombes à fosse datées de 1600 à 1500 av. J.-C.

HERCULES MILAS / ALAMY / ACI

AU CŒUR DU CERCLE A

Ce complexe funéraire a été excavé de 1874 à 1876 par Heinrich Schliemann,

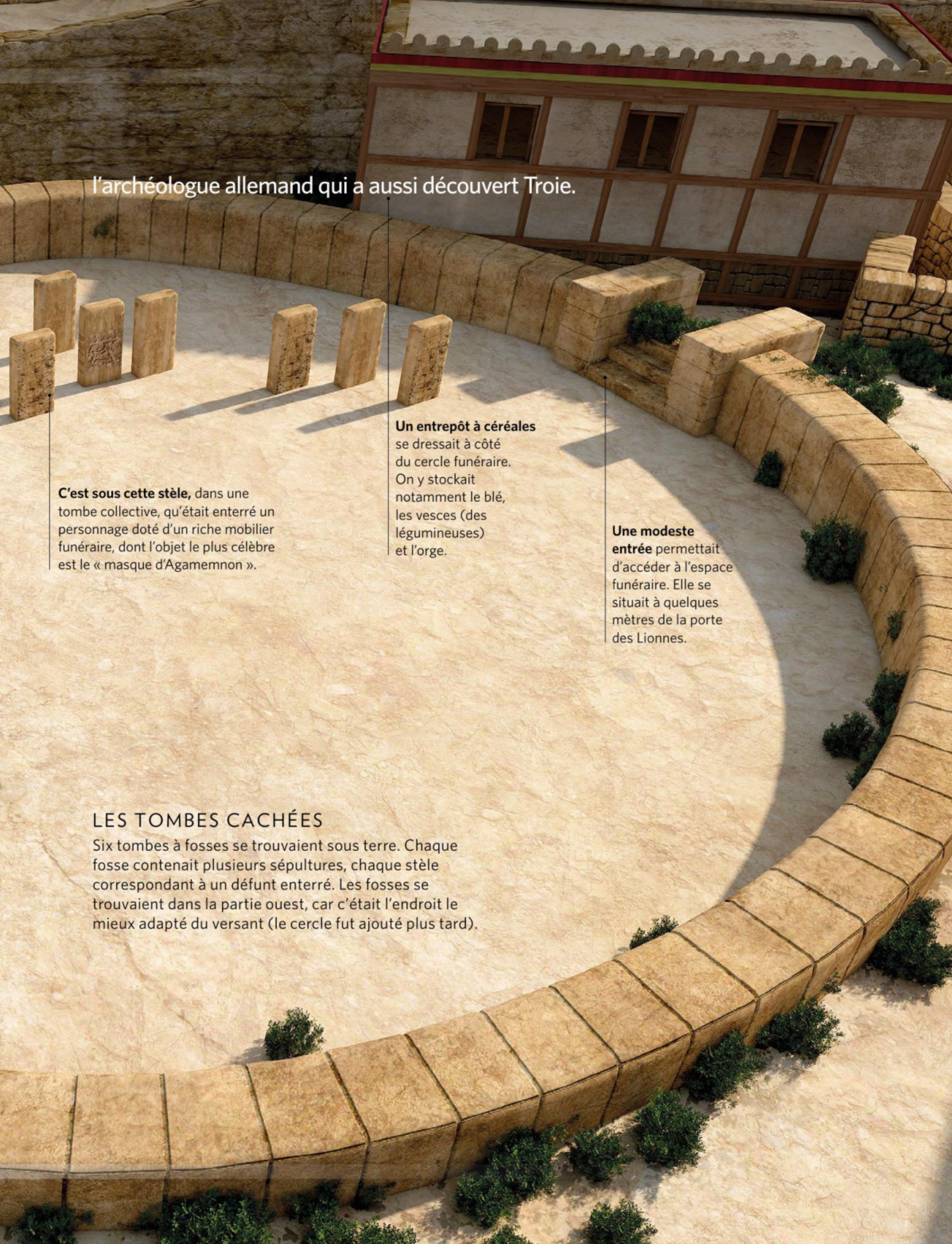
La muraille, datant du XIIIe siècle av. J.-C., est postérieure au cercle. Son tracé suit une courbe qui maintient le cercle dans la citadelle.

Un ensemble de dalles délimite le cercle A, intégrant les tombes souterraines et des stèles de la surface.

Les stèles funéraires pouvaient être lisses ou ornées d'inscriptions et de décorations.

Le cercle A était érigé sur une terrasse artificielle.

ILLUSTRATION : RISE STUDIO



l'archéologue allemand qui a aussi découvert Troie.

C'est sous cette stèle, dans une tombe collective, qu'était enterré un personnage doté d'un riche mobilier funéraire, dont l'objet le plus célèbre est le « masque d'Agamemnon ».

Un entrepôt à céréales se dressait à côté du cercle funéraire. On y stockait notamment le blé, les vesces (des légumineuses) et l'orge.

Une modeste entrée permettait d'accéder à l'espace funéraire. Elle se situait à quelques mètres de la porte des Lionnes.

LES TOMBES CACHÉES

Six tombes à fosses se trouvaient sous terre. Chaque fosse contenait plusieurs sépultures, chaque stèle correspondant à un défunt enterré. Les fosses se trouvaient dans la partie ouest, car c'était l'endroit le mieux adapté du versant (le cercle fut ajouté plus tard).

Le *Mars*, intact après 450 ans dans la Baltique

En 2011, des chercheurs d'épaves ont la surprise de découvrir les vestiges d'un navire mythique, coulé en 1564 au large de la Suède.

Au milieu du XVIe siècle, le roi suédois Erik XIV (1560-1568), de la dynastie Vasa, se trouve plongé dans la guerre de Sept Ans opposant son pays à une coalition formée par le Danemark et la cité-État allemande de Lübeck. Alors que la Hanse teutonique – la ligue des villes marchandes de la région à l'époque médiévale – entame son déclin, ces trois puissances se disputent le contrôle des routes commerciales de la mer Baltique.

Face à cet enjeu, Erik XIV ordonne de construire la machine de guerre ultime : le *Mars*. Baptisé en référence au dieu romain de la Guerre, il



est le plus grand et le plus moderne des bateaux de guerre de son époque, avec près de 80 m de long – « dix pieds de plus que la cathédrale de Lübeck », écrit un contemporain impressionné –, 1 800 tonnes de déplacement et 120 canons répartis sur ses cinq ponts renforcés avec le meilleur bois de chêne de Suède. D'où son autre nom : le *Makalös* (l'« *Incomparable* »). Son équipage est composé de 350 marins et de 450 soldats. Lors de son achèvement en 1564, cette imposante forteresse navale, équipée de canons en bronze d'une taille qui, jusqu'à présent, n'a été utilisée que sur terre, semble destinée à révolutionner la conception des futures armées européennes.

Très peu de temps après la mise à l'eau du *Mars*, le 30 mai 1564, la flotte suédoise et celle de la coalition du Danemark et de Lübeck s'affrontent près de l'île suédoise d'Öland. Lors du premier jour de combat, le *Mars* semble dominer la bataille. Gardant le dessus du vent, il manœuvre sans difficultés et repousse tout navire qui l'approche. Néanmoins, avec la tombée de la nuit, la flotte suédoise se disperse de manière inexpliquée et, à l'aube du 31 mai, seuls six navires restent en formation. La flotte ennemie investit alors tous ses efforts dans l'attaque du *Mars*, dont l'escorte est affaiblie. Elle concentre d'abord son feu sur le gouvernail, réussissant à priver le navire de toute possibilité de manœuvre, puis


TOMASZ STACHURA

1560
La guerre de Sept Ans débute. Elle oppose la Suède à une coalition formée par le Danemark et la cité-État de Lübeck.

1564
Le *Mars*, fierté de la marine royale suédoise, sombre avec tout son équipage lors de la bataille d'Öland.

Années 1990
Les frères Lundgren, chercheurs d'épaves, partent en quête du *Mars* dans les eaux de la mer Baltique. En vain.

2011
Le 26 mai, les frères Lundgren localisent les vestiges d'un grand navire qui se trouve être l'épave du *Mars*.

DEA / ALBUM

ERIK XIV, ROI DE SUÈDE. PAR STEVEN VAN DER MEULEN. XVIe SIÈCLE. *GALERIE NATIONALE DES PORTRAITS, STOCKHOLM.*



VUE DU *MARS* sous les eaux de la mer Baltique. L'image est composée d'un regroupement de 650 clichés différents. La présence d'un plongeur (en haut, à droite) donne une idée de la taille du navire.

ses bateaux envoient des bombes incendiaires sur le pont. Enfin, 300 ennemis se lancent à son abordage.

L'incendie fatal

Alors que le pont est en feu et qu'une masse d'hommes s'affrontent dans un corps-à-corps sanglant, un tir de canon ou un projectile incendiaire atteint un baril de poudre. L'explosion produit une réaction en chaîne qui fait voler en éclats la proue du *Mars*. À la tombée de la nuit, la fierté de la marine suédoise repose dans les profondeurs obscures de la Baltique. Elle y entraîne 600 membres d'équipage et des centaines d'assaillants ennemis. Seuls 100 naufragés en réchappent, dont l'amiral Jakob Bagge.

En Suède, peu sont surpris de la fin tragique du *Mars* : c'est un navire maudit. Le roi Erik, instable et arrogant, a ordonné de faire fondre les cloches des

LA FIERTÉ DE LA SUÈDE

AU MILIEU du XVIe siècle, le *Mars* – ici sur une gravure russe du XIXe siècle – est, selon l'archéologue sous-marin Johann Rönnby, « le navire de guerre le plus moderne du monde ». Deux de ses cinq ponts sont uniquement réservés à l'artillerie, fait rare pour les navires de guerre de l'époque.

BRIDGEMAN / ACI



UN PLONGEUR explore l'épave du *Mars*. La faible salinité, la faible oxygénation et surtout l'absence de mollusques dévorant le bois ont contribué à sa conservation.

TOMASZ STACHURA

églises du pays pour équiper le navire de ses imposants canons en bronze. Indéniablement, un sacrilège grave aux yeux de Dieu et du peuple.

Il semble que, 450 ans plus tard, le *Mars* soit en proie à une autre malédiction : son impossible localisation après sa disparition au fond de la mer. Depuis les années 1990, les frères Richard et Ingemar Lundgren, des plongeurs professionnels et passionnés d'archéologie sous-marine, ont découvert un grand nombre d'épaves dans la mer Baltique grâce à leur entreprise Global Underwater Explorers. Mais le légendaire *Mars* leur échappe. Leur chance tourne enfin la nuit du 26 mai 2011, lorsqu'ils se trouvent à bord du bateau-laboratoire *Princess Alice*, à presque 30 km de l'île d'Öland. Le sonar du bateau commence à révéler sur le fond marin la présence de vestiges éparpillés à 75 m de profondeur. En suivant la piste, ils découvrent à 23h45 ce qui semble être la coque d'un grand navire en bois, incliné à tribord et entouré de planches détachées. L'euphorie éclate dans la salle d'opérations du *Princess Alice*. Richard Lundgren s'exclame : « On le tient ! » Mais il faut encore confirmer cette découverte, puisque la Baltique est un véritable cimetière à bateaux.

Visibilité à 2 m

Les frères Lundgren et un collègue, Fredrik Skogh, se préparent à descendre les 75 m qui les séparent du *Mars*. Pour ce faire, ils doivent utiliser des équipements coûteux : des recycleurs à circuit fermé (CCR,

Dans les vestiges du *Mars*, les plongeurs découvrent des armes, des effets personnels et des ossements humains.

ARMURE DE PARADE DU ROI ERIK XIV DE SUÈDE. *COLLECTIONS NATIONALES, DRESDE.*
BPK / SCALA, FLORENCE



MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

BATAILLE D'ÖLAND. Cette gravure de 1658 par Willem van de Velde met en scène la formation adoptée par les flottes avant le combat.

ou *Closed Circuit Rebreather*) leur permettant de réaliser des immersions extrêmes, mais au prix de longs paliers de décompression à une température de 4 °C. La visibilité est de seulement 2 m, mais l'état de l'épave est optimal grâce aux propriétés chimiques des eaux de la Baltique, qui permettent aux bateaux de se conserver pendant des siècles.

Alors qu'ils fouillent les vestiges, les plongeurs remarquent que la proue a disparu et que les bordages de la coque encore conservés présentent des traces de l'incendie qui s'est déchaîné à bord. Parmi les décombres, les plongeurs découvrent des armes, des coupes, des effets personnels ainsi que des ossements humains. Sur le fond sablonneux, un canon en bronze retient leur attention. En se rapprochant, ils découvrent le blason du roi Erik XIV, la preuve tant attendue qu'il s'agit bien du *Mars*. À ce moment-là, Richard Lundgren s'exclame dans son masque : « Nous avons atterri sur *Mars* ! »

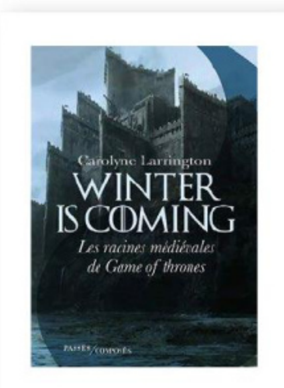
Le site a été photographié de manière exhaustive. L'équipe d'archéologues dirigée par Johann Rönnby, de l'université de Södertörn, a pris des milliers de clichés. La première vue intégrale de l'épave est offerte par le photographe polonais Tomasz Stachura qui, après 20 heures d'immersion et plus de 300 heures d'un travail rigoureux de numérisation, a combiné les 650 meilleures images pour créer une mosaïque de photos aidant les archéologues à réaliser des modèles en 3D complets de l'épave.

En raison de la législation stricte de l'État suédois en matière de patrimoine sous-marin, l'équipe n'a pu remonter à la surface que quelques planches, trois des 120 canons et trois thalers (une ancienne monnaie allemande) en argent en si bon état de conservation que Richard Lundgren a déclaré : « Nous avons pu les étudier immédiatement sans les nettoyer. » L'intégralité des vestiges du navire a été photographiée et géoréférencée *in situ*. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le *Mars* a été le navire le plus puissant de son temps ; c'est également le mieux étudié à ce jour. Son analyse minutieuse a révolutionné les techniques de documentation et d'immersion des épaves profondes dans toutes les mers du globe. ■

XABIER ARMENDÁRIZ
HISTORIEN MARITIME

MOYEN ÂGE

Game of thrones vu par l'Histoire



WINTER IS COMING. LES RACINES MÉDIÉVALES DE GAME OF THRONES
Carolyne Larrington
Passés composés, 2019, 288 p., 24 €

« *Valar Morghulis* » : tous les hommes doivent mourir. Cette sentence ne s'applique pas aux œuvres littéraires, et celle de George R. R. Martin semble immortelle. Passionnée par *Game of Thrones*, la professeure de littérature anglaise médiévale d'Oxford Carolyne Larrington consacre un ouvrage aux sources d'inspiration de la saga.

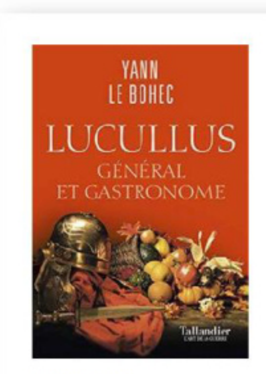
La structure du livre rappelle celle du générique. Chaque chapitre se focalise sur une zone géographique de Westeros puis d'Essos (les deux îles où se déroule l'action), afin d'analyser ses structures sociales et son folklore. Ainsi, les Ferenés ont été conceptualisés d'après les Vikings. Le Mur à la frontière du Nord est un clin d'œil à celui de l'empereur romain Hadrien en Angleterre, au-delà duquel se trouvent les « Autres », nouveaux Barbares dont l'invasion sonnerait le glas d'une civilisation. Les dragons proviennent des fantasmes des Norvégiens au sujet des Indiens, les loups géants sont empruntés à la préhistoire, la corneille à trois yeux est une sœur des corbeaux d'Odin…

L'autrice fait également un parallèle entre de grands événements historiques réels et d'autres propres à l'univers du Trône de fer. Elle montre comment la guerre des Deux-Roses, en Angleterre, a donné naissance aux conflits entre les Stark et les Lannister. Dans cet univers fantastique, les femmes, bien que soumises aux règles du patriarcat, s'impliquent dans les jeux de pouvoir, telle Brienne, l'héritière d'héroïnes guerrières de la littérature médiévale. Très complet, ce livre comblera les fans les plus insatiables. ■

VIRGINIE GIROD

ANTIQUITÉ ROMAINE

Un Romain guerrier et gastronome



LUCULLUS. GÉNÉRAL ET GASTRONOME
Yann Le Bohec
Tallandier, 2019, 301 p., 19,90 €

Lucius Licinus Lucullus vécut de 118 à 56 av. J.-C. Issu d'une famille patricienne, il parcourut le *cursus honorum* habituel. Le sénat l'envoya combattre Mithridate, roi du Pont (le cœur de la Turquie actuelle), et Tigrane, roi d'Arménie. Ses victoires lui valurent un triomphe en 63 av. J.-C. Hostile autant à Pompée qu'à César, il finit par quitter la vie publique et mourut dans son lit, chose rare à l'époque !

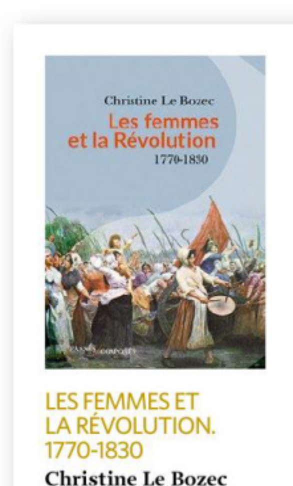
Les sources sont minces. Certes, son contemporain Cicéron écrit un *Lucullus* et l'évoque dans ses *Discours* ; Plutarque lui consacre l'une de ses *Vies parallèles*, mais il écrit deux siècles plus tard. Curieusement, son nom n'apparaît pas dans l'*Art culinaire* attribué à Apicius. Un comble ! Ou plutôt une vérité : oui, Lucullus était un fin gastronome ; son immense fortune lui permettait de goûter les mets les plus rares. Mais l'essentiel de son temps, il le passa sur le forum de Rome et en campagne.

Yann Le Bohec, qui maîtrise à un niveau rare l'histoire romaine (en particulier son versant militaire), livre une biographie d'excellence. Après avoir rappelé les fondamentaux, il brosse le portrait d'un aristocrate accompli, d'une grande culture, philosophe à ses heures, maîtrisant le droit et sa pratique. Lucullus apprend la guerre sur le tas et se montre capable de mener des opérations combinées sur terre et sur mer. De ses campagnes, il tire des revenus considérables, qu'il dépense pour le bien public, mais aussi pour ses loisirs (l'*otium*) et des banquets partagés avec des convives sélectionnés. Un Romain de choix. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XVIIIe-XIXe SIÈCLES

Émeutière, royaliste, mais femme…



LES FEMMES ET LA RÉVOLUTION. 1770-1830
Christine Le Bozec
Passés composés, 2019, 224 p., 19 €

Cet essai traite du comportement politique des femmes durant la période 1770-1830. Une première partie souligne leur état d'infériorité juridique et sociale avant 1789. Mais l'autrice insiste aussi sur leur rôle dans l'orchestration mondaine des Lumières. Des salons comme ceux de Mesdames du Deffand et Geoffrin, ou de Julie de Lespinasse ont joué leur rôle. La faible alphabétisation des femmes du peuple réduit leur champ d'action, même s'il est essentiel dans l'économie domestique et considérable dans certains métiers.

En 1789, une dame de Coicy écrit que les femmes, formant la moitié du genre humain, ne sont « rien dans la nation française ». Elles jouent des rôles différents au fur et à mesure que la Révolution se durcit. Des femmes du peuple, émeutières, peuplant les tribunes des assemblées, impulsives, parfois féroces ; des femmes lettrées militant dans un esprit protoféministe, telle Olympe de Gouges ou, plus radicale, Claire Lacombe.

Mais la Révolution est une affaire d'hommes, prompts à ramener les femmes à leur condition d'épouses et de mères. Pire, cette révolution peut être « féminicide », avec ses charrettes chargées de femmes de tous âges… Christine Le Bozec se limite à une très courte évocation des femmes contre-révolutionnaires. Pourtant, dans l'Ouest insurgé, des dizaines de milliers de femmes ont péri, le plus souvent de façon atroce. À compter du Consulat, les femmes retournent à l'ordre ancien. Le Code civil les traite en mineures, sans oublier la suppression du divorce en 1816.

J.-J. B.

XVII[e]-XIX[e] SIÈCLES

Lille voit le monde en miniature

La réouverture du département des plans-reliefs, au musée des Beaux-Arts de Lille, offre un voyage à vol d'oiseau au-dessus des citadelles de la frontière nord du royaume de France.

AIRE-SUR-LA-LYS, DANS LE PAS-DE-CALAIS.

Après 10 mois de restauration et 15 spécialistes mobilisés, le département des plans-reliefs du palais des Beaux-Arts de Lille a rouvert ses portes et présente 14 maquettes superbement rénovées des principales villes frontalières du Nord-Pas-de-Calais et de Belgique. Une double ligne de cités fortifiées au XVII[e] siècle devait protéger la France contre les Pays-Bas espagnols. Bergues, Calais, Lille, Gravelines en France, Tournai, Namur, Charleroi en Belgique, Maastricht aux Pays-Bas – pour n'en citer que quelques-unes – présentent en relief le visage qu'elles avaient voici deux ou trois siècles.

Réalisées essentiellement en bois, en papier aquarellé et en poudres de soie, et composées de 7 à 20 tables emboîtées les unes dans les autres, ces œuvres très sensibles à la lumière sont protégées par des vitrines et doucement éclairées. Des dispositifs interactifs et des écrans tactiles permettent de visualiser des points précis, d'agrandir des éléments comme les murs rouges des maisons lilloises. Basés sur des relevés au sol, les détails impressionnent par leur précision : les vitres des maisons, leurs jardins, les fontaines, les sillons des champs, les fleuves, les étangs, les fossés… Tout était noté dans des cahiers, jusqu'aux dimensions et à la couleur d'une brique. Près de Bergues, on peut ainsi différencier une dizaine d'essences d'arbres à la fin du XVIII[e] siècle.

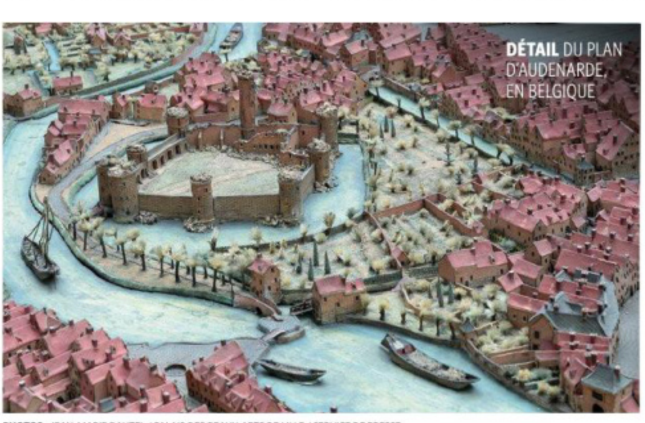


Une fausse inondation



Ces plans furent réalisés jusqu'en 1870 et représentent le monde au 1/600. Les sources et les points d'eau ne sont pas indiqués, pour ne pas livrer d'informations sensibles. On les surnomme aujourd'hui les « drones de Louis XIV », car c'est lui qui en lança la commande à partir de 1668. En deux siècles, il y en eut environ 250 créés dans un but militaire ; il n'en reste plus qu'une centaine aujourd'hui.

Le plus grand, celui de Lille qui fut volé par les Prussiens en 1815 et récupéré à Berlin en 1948, a perdu quelques parties et ne mesure que 19 m² au lieu des 60 m² initiaux. Celui d'Audenarde est le mieux conservé ; il simule l'inondation possible d'une partie de la ville par l'Escaut, le fleuve frontalier entre la France et la Belgique, en cas d'attaque. Ce monde miniature d'une autre époque, restitué avec une extrême minutie, témoigne de l'histoire des villes et campagnes durant deux siècles.



DÉTAIL DU PLAN D'AUDENARDE, EN BELGIQUE

PHOTOS : JEAN-MARIE DAUTEL / PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE / SERVICE DE PRESSE

Collection des plans-reliefs
LIEU Palais des Beaux-arts, Lille
WEB pba-lille.fr

ARTS PREMIERS

Un bouquet frais d'Océanie

Survolant l'espace et le temps, le musée du Quai Branly propose une synthèse inédite et remarquable des traditions communes à une région aussi vaste que la moitié du globle.

C'est un dessus de porte orné du XIIIe siècle qui accueille le spectateur dans l'exposition « Océanie », au musée du Quai Branly. Une œuvre dont l'aspect dépouillé masque le caractère exceptionnel, puisqu'il s'agit de l'un des plus anciens objets océaniens conservés. Poursuivant la célébration du 250e anniversaire du voyage de James Cook dans le Pacifique en 1768 – une présentation a eu lieu l'année dernière à Londres, en partenariat avec la Royal Academy of Arts –, l'exposition présente plus de 170 objets triés sur le volet, dont certains sont montrés pour la première fois en France… Et relève un défi de taille : évoquer de manière synthétique et claire les particularités d'un territoire vaste comme la moitié du globe et regroupant quelque 25 000 îles, de la Papouasie à Hawaï, de la Polynésie à la Nouvelle-Zélande.

Rites et parures

Délaissant une présentation chronologique ou géographique, l'exposition invite au voyage à travers une série de thèmes qui mettent en exergue les valeurs et les usages communs aux différents peuples océaniens. Dominé par la mer, cet espace est d'abord celui de la navigation maîtrisée, comme en témoignent les pirogues aux décors variés. C'est aussi celui d'un mode de relations spécifiques à la communauté et aux ancêtres, où les hommes se regroupent dans des maisons cérémonielles et pratiquent les rites immémoriaux autour de statues vénérées. Un espace où l'on se rencontre pour commercer, nouer des relations diplomatiques et imposer au besoin sa puissance ; les vitrines dévoilent à cette occasion des objets aussi spectaculaires que l'immense coiffe d'apparat *roro* (Nouvelle-Guinée) en plumes, écailles et coquillages.

▼ **FIGURE** FIXÉE SUR LA PROUE D'UNE PIROGUE. ÎLES SALOMON. XIXE SIÈCLE.

L'Océanie est enfin un espace d'influence. Si l'on comprend aisément pourquoi certaines œuvres ont bouleversé la vision des artistes modernes et contemporains, l'exposition rappelle aussi le poids que prit la culture occidentale après les premiers contacts du XVIIIe siècle. Fil rouge d'une mémoire toujours vive, des œuvres d'art contemporain océanien ponctuent la présentation, telle la grande vague bleue en bâche tissée, *Kikoa Moana*, qui ouvre et clôt l'exposition. ■



COIFFE *RORO* PROVENANT DE L'ÎLE YULE, EN PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE. DÉBUT DU XXE SIÈCLE.

COIFFE : COLLECTION NATIONAAL MUSEUM VAN WERELDCULTUREN / SERVICE DE PRESSE. **PROUE :** MKB, DEREK LI WAN PO/SERVICE DE PRESSE

Océanie
LIEU Musée du Quai Branly, 75007 Paris
WEB www.quaibranly.fr
DATE Jusqu'au 7 juillet

Dans le prochain numéro


JOSSE / SCALA, FLORENCE

DES POISONS À LA COUR DE LOUIS XIV

PSYCHOSE au château de Versailles… Alors que les morts suspectes se multiplient jusque dans l'entourage proche du roi, des poudres aux vertus douteuses, fournies par des officines interlopes de Paris, circulent sous les manteaux des courtisans. En 1679, le scandale éclate et éclabousse jusqu'à Madame de Montespan, la maîtresse du Roi-Soleil, dont la cour a basculé dans l'ombre des croyances occultes.

QUAND LES ROMAINS PRENAIENT DES VACANCES

LES RAISONS DE SE DÉPLACER dans l'Empire romain étaient multiples : politiques, commerciales, militaires, familiales ou encore religieuses. Rome innova cependant en développant la première forme de tourisme moderne, c'est-à-dire un voyage pratiqué pour le simple agrément. Des villas bordant la baie du Vésuve jusqu'aux ruines d'Égypte et de Grèce, les voyageurs fortunés sillonnaient les routes, en quête de destinations attrayantes, de paysages typiques ou de repos.

RÉPLIQUE D'UNE *CARRUCA*, UN CHARIOT TIRÉ PAR DES CHEVAUX.

BRIDGEMAN / ACI

Al-Andalus

Définitivement conquise par les Arabes en 718, la péninsule Ibérique vit s'épanouir une brillante culture musulmane. Quel rôle joua-t-elle à l'époque dans le partage des savoirs ? La réalité historique est-elle le reflet de l'idée que l'on s'en fait maintenant ?

Sinouhé, un Égyptien en exil

L'Égypte pharaonique aurait-elle son « Ulysse » ? L'« odyssée » de Sinouhé, connue grâce à six papyrus, retrace à la première personne les aventures de ce dignitaire de Sésostris Ier, au XXe siècle av. J.-C. Un récit étonnant, connu de tous les anciens Égyptiens.

Paris à la Belle Époque

À la fin du XIXe siècle s'ouvre ce qui apparaîtra comme une parenthèse enchantée, par contraste avec la crise des années 1930. Sublimée par l'électricité, la Ville Lumière devient la scène urbaine où se déploient les scandales de l'art, les prouesses de la science et l'agitation sociale.


la vie